UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284409 0

UNIV. OF
TORONTO

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s6cahiersdelaqui07pg

SEPTIÈME CAHIER, CAHIER DE NOËL DE LA SIXIÈME SÉRIE
ET CAHIER POUR LE JOUR DE L'AN

LOUIS GILLET
JÉROME ET JEAN THARAUD

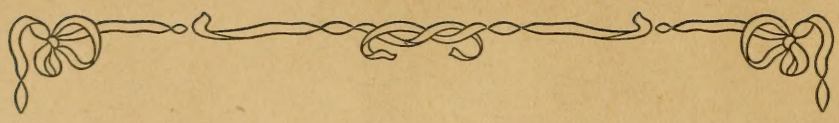
les primitifs français
contes de la Vierge

139890
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
2.0
C15
sér. 6
no 7,15

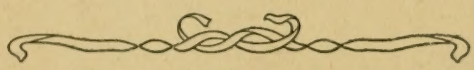
139890
4/10/16



Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand-jésus, forme un cahier très épais de XII + 408 pages très denses, marqué cinq francs; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre, comme premier cahier de la sixième série; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.



François Porché

A MA GRAND MÈRE

François Porché

A MA GRAND MÈRE

Comprends-moi, j'ai rêvé qu'en hiver je frappais,
A l'heure où va finir ta veillée, à ta porte.
J'arrive par un train du soir, de loin, j'apporte
Le trouble en ta maison de prière et de paix.
La servante a des yeux effarés, je la laisse
La lanterne à la main, tremblante sur le seuil,
Et j'entre, et te voici pâle dans ton fauteuil,
Et prise en me voyant d'une immense faiblesse.
Dès le premier regard pourquoi parler ? tu sais.
Qu'est-ce encore ? une faute ou des chagrins sans doute,
Un désespoir de grand enfant tendre à l'excès.
Nous nous taisons. Assis près de l'âtre, j'écoute
Le silence des chambres closes où les lits
Ont amorti chacun l'effort d'une agonie,
Cependant qu'en mon cœur s'apaisent le roulis
Du voyage et, lointaine, tout au fond, honnie

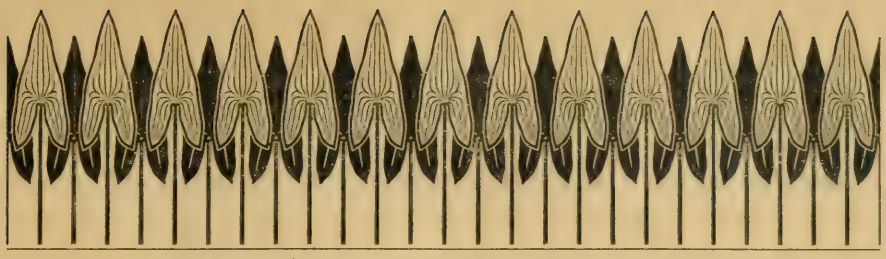
Et chère, la rumeur d'une grande cité...
Les armoires, les chaises luisantes, les glaces,
Tous ces meubles soignés, en ordre, aux mêmes places,
Fixent sur moi des yeux de tranquille clarté,
Et la pendule, loin des passions, abrite
Les longues heures sous son globe...

Comprends-moi,
Dans mon sang, ce sang tien pourtant, je ne sais quoi
D'impatient, d'insatisfait couve et s'irrite.
Je me lève. Pardonne à ton orgueilleux fils.
Lui si faible, il repart déjà, plein de défis.
Vers quels rêves croit-il, le fou, que les trains roulent ?
O pleureuse, tu ne dis rien, tes larmes coulent.

FRANÇOIS PORCHÉ

les primitifs français

139890
4/10/1



Avant de reprendre ce train, accordons-nous le loisir et le repos, accordons-nous l'espace de tout un cahier de Noël.

Comment j'allai moi-même *à l'exposition des Primitifs français, pavillon de Marsan, au Louvre, et Bibliothèque nationale, tout au commencement de juillet dernier passé, c'est ce que je dirai, si je le puis, dans le cahier de quelque quinzaine; aujourd'hui tout ce que je veux dire, c'est que je n'avais pas fait deux pas dans le grand vestibule d'entrée que j'avais acquis la certitude que cette exposition ferait le cahier de Noël de cette sixième série.*

Et en effet cette exposition des anciens Français est au cœur de ce cahier.

Pour faire un cahier de Noël de l'exposition des Primitifs français, il fallait des images et un texte.

Pour le texte je demandai à Romain Rolland, qui est une de mes consciences; on sait assez que nous sommes organisés en fédération de consciences; Romain Rolland est ma conscience, mon

jugement et toute mon érudition non seulement pour tout ce qui tient à l'histoire particulière de la musique, mais généralement pour tout ce qui tient à l'histoire de l'art; je lui demandai donc tout uniment : Qu'est-ce qu'il faut que je prenne, pour le cahier de Noël; je fais le cahier avec l'exposition des Primitifs; et il me faut un texte; — je ne lui dis pas, car cela va de soi, qu'il me fallait le meilleur texte; il me faut toujours le meilleur texte; — il me répondit d'un seul trait : Prenez ce que Gillet a fait dans le Correspondant.

Le texte que l'on va lire est exactement celui qui fut publié dans le Correspondant, *numéro du 25 avril 1904; ni Gillet ni moi nous ne l'avons ni remanié ni retouché; à ces textes qui sont nés à une certaine date, dans l'ardeur et dans l'émoi de la découverte, et pour ainsi dire dans le feu de l'invention même, il faut soigneusement laisser toute l'entièreté de l'enthousiasme et toute la nouveauté, toute la primeur, toute la premièreté de l'apparition.*

Non point que Gillet ait épuisé en ces quelques pages tout ce qu'il avait à dire et particulièrement des Primitifs français et généralement de tous les Primitifs; il a d'autres études, publiées, commencées ou prêtes, sur les Flamands et sur les Italiens; il en a sur l'art primitif en général; nous ne saurions trop l'engager à continuer ces études; il a l'intention de les réunir plus tard en un volume; je ne dis pas que nous n'arracherons point encore plusieurs morceaux importants de ce volume en formation pour en faire des cahiers; enfin il m'a, dans les quelques entretiens où nous avons ensemble préparé ce cahier de Noël, donné des renseignements, cité des faits, montré des textes, communiqué des aperçus qui m'ont paru si intéressants, et si importants, si capitaux même que je les retiens pour les énoncer dans quelque cahier de commentaires.

Je ne remercierai point Gillet, puisqu'il est et demeure entendu qu'entre nous tous collaborateurs des cahiers nous ne nous remercions point les uns les autres; mais nous devons remercier le Correspondant, *qui n'est évidemment point de nos collaborateurs habituels, et qui a bien voulu laisser à l'entière disposition de son collaborateur un article important, et recherché, d'histoire de l'art.*

Pour faire un cahier de Noël avec l'exposition des Primitifs français, il fallait des images; nous devons remercier grandement la Gazette des Beaux-Arts, *8, rue Favart, Paris, deuxième arrondissement, qui avec une parfaite bonne volonté confraternelle a bien voulu nous louer ses propres clichés;* la Gazette des Beaux-Arts *avait fait deux éditions qui portaient sur l'Exposition des Primitifs; elle avait édité le catalogue même de cette Exposition :* Les Primitifs Français exposés au Pavillon de Marsan et à la Bibliothèque Nationale du 12 Avril au 14 Juillet 1904 : — catalogue illustré; — prix : deux francs net; *les personnes qui demeurant à Paris ou passant par Paris ont pu l'été dernier se donner le bonheur de visiter cette Exposition unique savent de quelle utilité leur fut ce catalogue; elles se rappellent aussi quel succès de vente il obtint;* la Gazette *en fit deux éditions; il est aujourd'hui complètement épuisé; les exemplaires commencent à s'en vendre un assez bon prix; quinze ou dix-sept francs, je crois; nous avons eu en mains, pour préparer ce cahier de Noël, un exemplaire de l'édition définitive.*

On sait qu'on ne put fermer l'Exposition pour cette date du 14 juillet qui avait été primitivement fixée; le catalogue illustré forme un beau volume in octavo *de XXXII + 154 + X + 78 + VI pages, avec de nombreuses reproductions; administration de l'exposition; introduction par M. Georges Lafenestre, membre de l'Institut,*

conservateur des Peintures au Musée du Louvre; œuvres exposées au Palais du Louvre, peintures, dessins, émaux, tapisseries; œuvres exposées à la Bibliothèque nationale, manuscrits à peintures.

Nous avons eu également en mains le deuxième ouvrage édité sur la même Exposition des Primitifs par la *même* Gazette des Beaux-Arts; *il se nomme* l'Exposition des Primitifs Français, par Georges Lafenestre, membre de l'Institut; *il forme un très beau volume grand* in octavo *de 124 pages, avec de nombreuses reproductions; prix marqué, vingt francs.*

C'est parmi ces reproductions et parmi les reproductions du catalogue originel que nous avons choisi les trente images qui sont au cœur de ce cahier; je remercierai personnellement M. Jacques Schnerb, à qui j'avais affaire à la Gazette *pour le choix et pour le traitement des clichés, et qui a bien voulu mettre à mon entière disposition et toute sa compétence technique, et toute son érudition.*

Pour ceux de nos abonnés qui demeurant à Paris ou passant par Paris ont pu visiter cette Exposition unique, ce cahier de Noël constituera un moyen de souvenir, un moyen modeste, mais le moyen le plus exact; il aidera au rappel des souvenirs; il fixera les souvenirs; il peuplera, il repeuplera la mémoire; il ramènera les journées qui furent passées alors dans la compagnie de ces anciens; il rassemblera les images aujourd'hui dispersées; il reconduira, en toute révérence, en tout bien, ces images que le frottement des préoccupations journalières et modernes émousserait peut-être.

Pour ceux de nos abonnés qui demeurant en province n'ont pu, dans les soucis de la vie ouvrière, se découper le temps

nécessaire au voyage, le cahier que l'on va lire et que l'on va regarder fera plus encore, puisqu'il fera tout, puisqu'il apportera pour la première fois, puisqu'il créera les images mêmes.

Puissent nos amis éloignés se réjouir longuement, lentement et profondément à regarder les images essentielles devant qui tant de chrétiens, tant d'artistes, et tant d'hommes sont demeurés si longtemps en contemplation ; puissent-ils enfin, tous, les uns et les autres, et veuillent-ils, — c'est toute la récompense qu'au seuil de cette année nouvelle nous demandons pour le travail dont nous leur envoyons régulièrement les résultats, — puissent-ils et veuillent-ils bien reporter sur ce cahier et par lui sur ses frères les autres cahiers un peu de cette affection que tous nous avons vouée à ces éternelles images.

Nos abonnés nous pardonneront d'avoir introduit dans les séries de nos cahiers un format double du format ordinaire ; il ne fallait point songer à diminuer ces images ; quel avare eût eu le courage de rogner sur la blancheur des marges ; et quel barbare, sur la beauté de la reproduction ; mais qu'on se rassure ; sur les modestes planches que je connais, et où les cahiers s'alignent régulièrement depuis cinq ans, ce n'est point un trouble que nous introduisons ; c'est une innovation que nous apportons ; nous entendons en effet que ce nouveau format, que ce format double, cet in octavo *grand jésus ne soit pas un format de hasard, mais qu'il inaugure pour ainsi dire un format* majeur *constant ; que l'on mette donc une planche un peu moins serrée au-dessus ou au-dessous de la première planche, une planche un peu plus espacée ; il y aura désormais deux grandeurs, deux formats de cahiers ; le format ordinaire et un format majeur ; depuis longtemps nous étions conduits à grandir notre ancien format, pour faire des cahiers d'images, et ne fût-ce que pour insérer des*

cartes et des plans, puisque nous annonçons régulièrement que nos cahiers d'études et de courriers seront accompagnés de cartes et de plans aussitôt que nous en aurons les moyens ; les cahiers ordinaires continueront d'être tous du format ordinaire, in-18 grand jésus ; les cahiers plus grands seront tous, autant que nous le pourrons, du même grand format, in octavo *grand jésus, inauguré par ce cahier de Noël ; ainsi nos deux grandeurs, autant que nous le pourrons, demeureront respectivement constantes, et nos deux rangées demeureront homogènes.*

CHARLES PÉGUY

Louis Gillet

NOS MAITRES D'AUTREFOIS

LES PRIMITIFS FRANÇAIS

LES

PRIMITIFS FRANÇAIS

C'est une surprise et c'est un charme. C'est un ravissement, une fête. Qui s'y fût attendu? On y va et l'on y retourne. Depuis l'ouverture, au pavillon de Marsan, de cette Exposition des Primitifs français, il y a cohue autour de ces antiques choses devenues soudain si nouvelles. L'art d'il y a des siècles fait tort à l'actualité. Les salons, cette année, risquent d'être un peu délaissés. N'est-ce là qu'un caprice? Non : c'est une amende honorable, un retour, un besoin de faire oublier une trop longue injustice. On sent, dans cet emportement, quelque chose d'affectueux, de tendre comme une effusion, un mouvement du cœur. Quoi! semble-t-on se dire, tant de beautés si longtemps méconnues! On demande pardon, on rétracte, on regrette. On voudrait tout réparer, l'ingratitude, les ignorances, les ruines. Et ce nom insolent de Renaissance, consacré aux siècles classiques, on s'en fait un

reproche et l'on est prêt à le proscrire, comme un outrage de la langue aux maîtres d'autrefois.

La réunion de ces chefs-d'œuvre, pour la première fois rassemblés, eût été impossible sans d'incomparables concours dont il est juste de dire un mot. Non seulement des collections privées, bourgeoises ou princières, ont consenti à se séparer pendant des mois de richesses inestimables, mais des rois, des musées d'État ont bien voulu donner l'exemple. Berlin, Bruxelles, Anvers, Vienne, Florence, Londres, rendent pour quelque temps à la France les richesses qu'elles doivent à la France. Le Palais de Justice lui-même s'est dessaisi de son mystérieux *Calvaire*. Chacun, par une sympathie honorable également pour tous, a voulu nous aider à récrire une page de notre histoire.

I

L'idée ou, si l'on veut, l'audace, vint, il y a deux ans, à Bruges. On se rappelle de quel éclat l'Exposition organisée alors dans la cité défunte illustra l'art primitif flamand. Ne pouvait-on en France tenter quelque entreprise semblable? Réunir tout ce qu'on pourrait des ouvrages de nos plus vieux maîtres, des restes d'un lointain passé ; rechercher au fond des fabriques, dans les chapitres de couvents, dans les cabinets de province, partout où ils se cachent, s'empoussièrent et se délabrent, sous les noms étrangers qui souvent les déguisent, les témoins de notre génie ; et du contact de ces reliques, du rapprochement de ces lambeaux, recomposer le texte d'un poème qu'on devine et qui échappait, ressusciter nos morts, nos chefs-d'œuvre, nos gloires ?

Que faisait, en effet, la France au quinzième siècle, cent ans avant Raphaël et deux cents ans avant Poussin, quand Masaccio peint à Florence et Jean van Eyck à Gand? Que sommes-nous entre ces deux mondes : actifs ou inutiles ? élèves ou initiateurs ? Quels noms opposons-nous à ces grands noms? Quelle part est la nôtre dans la création de la pensée moderne ? Dans la grande bataille d'idéals entre ces deux génies : le Nord et le Midi, les

Flandres et l'Italie, pour qui avons-nous pris parti ? Et, avant tout, existions-nous? avions-nous un esprit, des maîtres, une école? Une doctrine, officielle depuis Voltaire, reçue en dogme par Renan, qu'on nous a enseignée au collège, jusqu'au seizième siècle nous condamne presque au néant. « Père des arts, père des lettres », c'est, sur François Premier, le mot de toutes les histoires : ce mot a-t-il tort ou raison et l'histoire sur ce point est-elle faite ou à refaire ? A toutes ces questions pressantes, formelles et graves, M. Henri Bouchot vient de faire une réponse éclatante et sans réplique. Deux siècles de chefs-d'œuvre ; vingt noms de maîtres, hier obscurs, aujourd'hui glorieux, subitement rendus à nos tendresses, à nos hommages ; notre trésor national accru de merveilles ignorées ; notre école reconnue contemporaine ou devancière des plus grandes : ce vaste pan d'histoire sortant de l'ombre tout à coup, se reformant de ses débris, de ses décombres, de sa poussière éparse, s'offre à nous beau, splendide, vivant de peintures et de radieuses images.

Le mot de « primitifs » ne doit pas faire illusion. L'art, au treizième siècle, n'en est plus aux balbutiements : c'est l'art qui a construit les cathédrales, sculpté les porches de Chartres, de Paris, de Reims et d'Amiens. Il n'avait plus rien à apprendre. La peinture, il est vrai, paraît abandonnée : on ne rencontre guère, pour la représenter, qu'un pauvre diable d'ouvrier, lequel barbouille un mur à Tours, et qui s'appelle Pot-à-Feu. C'est qu'en effet rien n'est plus rare alors qu'un mur à décorer : l'architecture gothique, folle de géométrie et d'idéals échafaudages, toute hérissée en hauteurs, en flèches, en clochetons, fuyant éperdument au ciel en lignes verticales, hardiment supprime les surfaces, les parois, trop terrestre et encombrant bagage : et ainsi décharnée, aérienne sur ses piliers comme une abstraction de pierre, elle n'admet, pour s'en vêtir, combler ses ouvertures béantes, qu'une draperie fragile et translucide : le verre.

C'est en effet dans le vitrail, dans la tapisserie, cette fresque flottante, sur les tombes gravées, ce cahier de portraits aux feuillets de pierre ou de cuivre, que nos cathédrales offriraient des équivalents aux grandes décorations contemporaines de Florence ou d'Assise. Au reste, à défaut de ces grands ouvrages, la peinture reparaît dans mille usages quotidiens. Au treizième siècle tout se peint : les missels, les plafonds, les statues, les corniches. On peint les écussons, les meubles, les cierges. L'armoire de Noyon est peinte. La châsse d'Albi est peinte. On peint surtout une foule de ces chapelles de menuiserie, se refermant sur une statuette, dont le type, se simplifiant et se compliquant tour à tour, donnera naissance à toutes les variétés du diptyque : on en verra, à l'Exposition, deux bons exemplaires, l'un de la collection Cardon, l'autre du Bargello de Florence.

Peut-on croire dès lors à l'existence d'une école de peinture ? Est-il permis de regarder ces petits ouvrages comme des réductions ou des esquisses de grandes choses anéanties ? Avons-nous, au temps de Giotto, des rivaux de Giotto ? Ce qui est bien à nous, en tout cas, c'est l'art d'illustrer le manuscrit. Il y a près de la Sorbonne, rue de la Parcheminerie, une foule d'ateliers d'où sortent et se répandent tous les livres d'images. Les femmes mêmes y travaillent. On y occupe des équipes de Flamands. Dante appelle l'enluminure l'art, — on dirait déjà : l'article, — de Paris. Cela se colporte, voyage, sème par toute la chrétienté nos idées et nos modes. Il est incroyable à quel point les nouveautés au moyen âge se propagent vite, combien les distances sont perméables : nos chemins de fer, nos télégraphes n'ont presque rien ajouté à la facilité des échanges. L'art est déjà une chose presque internationale. Paris, du reste, si infatigable à donner, n'est pas moins prompt à recevoir. On trouve à la cour, en 1304, sous des noms, il est vrai, estropiés ou francisés, trois peintres d'outre-monts, dont l'un, semble-t-il, est l'auteur d'une des mosaïques de

Sainte-Marie Majeure. Les amateurs commencent à estimer les œuvres italiennes, qu'ils appellent l' « ouvraige lombard » ou l' « ouvraige de Rome ». Et quand Philippe le Bel, avant de faire souffleter le Pape par le comte de Nogaret, lui dépêche un ambassadeur, cet ambassadeur, Étienne d'Auxerre, est un peintre. Lequel à cette date est le plus admirable, du peintre qui devance de trois siècles Rubens chargé d'affaires à Mantoue, ou du roi qui, comme plus tard Louis XIV, pensionne un artiste à Rome ?

On le voit donc, la France au quatorzième siècle, loin d'être grossière ou barbare, est pour les arts en pleine fleur. Il faut même que la plante eût des racines bien profondes pour résister à la tempête qui menace et va mettre la patrie en danger.

II

La première œuvre inscrite au catalogue de l'Exposition a, en effet, un sens tragique. Ce portrait de Jean le Bon, fait à Londres, dit-on, en 1359, par le peintre qui avait suivi le roi dans sa captivité, inaugure sinistrement l'époque. Faut-il expliquer ce chef-d'œuvre? Cette tête massive, à l'épaisse crinière, à l'œil morne, aux traits bruts, à l'air de sanglier en cage, frappe et ne s'oublie pas. La fresque italienne n'a rien produit de plus puissant. Cette œuvre magnifique et sombre, fille de Crécy et de Poitiers, était bonne à placer en frontispice du siècle qui a nom : la guerre de Cent ans. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, dans la suite de l'art jusqu'à la mort de Charles VII, c'est, au fond du tableau, l'incendie et les années noires, la famine, les chevauchées, l'Anglais en Bretagne, en Guyenne, en Poitou, en Artois, la guerre intestine et la guerre étrangère, les trahisons, les émeutes, les « effrois », le tocsin, les Jacques massacreurs, massacrés, cette chaîne de malheurs inouïs et d'épouvantables revers à laquelle l'histoire d'aucun peuple n'offre d'exemple comparable. Cette crise de cent trente ans, cette maladie de croissance effroyable n'a pu venir à bout de notre tempérament. Pendant tout cet horrible temps, les artistes continuent de voir et d'aimer, les sculpteurs sculptent, les peintres peignent. Et si le génie se déplace, déserte certaines provinces trop misérables, toujours l'opiniâtre est quelque part présent, actif, vivant, serein, et travaille pour l'avenir. L'existence de la nation étant chaque jour en péril, l'artiste, né pour la sauver, en

fixe l'âme dans son ouvrage en traits impérissables. L'héroïque Hollande a-t-elle plus patiemment et mieux peint pendant les guerres de Louis XIV?

Ce qui paraît presque incroyable, même après le répit du règne de Charles V, où le royaume surmené reprend haleine et se repose, c'est que, vingt ans plus tard encore, en pleine folie de Charles VI, Paris conserve son éclat, son prestige, ses plaisirs. C'était déjà la Ville unique. « Partout ailleurs, écrit quelqu'un, on existe relativement; ce n'est qu'ici qu'on vit *simpliciter,* absolument. » On a, dès cette époque, des « tableaux de Paris » intarissables sur ses merveilles. Ce lieu incomparable surpassait toute invention pour les délicatesses, les fêtes, les superfluités, la joie. C'étaient les délices du monde. « Et y souloient venir solacier l'empereur de Grèce, l'empereur de Rome et autres roys et princes de diverses parties de l'univers. » Les mœurs y étaient si polies, la vie si aimable et si douce! Une foule de princes, trois ou quatre rois y vivaient; les rois de Majorque, d'Écosse, de Navarre, de Bohême y passaient l'existence pour le plaisir, à peu près comme, au temps de Candide, les têtes découronnées se consolaient de leurs peines en passant le carnaval à Venise.

Avec cela, relations continuelles entre la France et l'Italie. La fille du roi Jean épouse Jean Galéas. Louis d'Orléans épouse une Visconti. Le duc d'Anjou est roi de Sicile. La république de Gènes se donne au roi de France. Déjà s'ébauche le mouvement qui nous emportera, à l'extrême fin du siècle, aux aventures italiennes: sans la guerre anglaise, elles seraient déjà entreprises; on ne les évitera pas. Ajoutons que les Papes résident en Avignon; le grand rival de Giotto, Simone di Martino, y meurt en 1344. On reconnaît son style dans plusieurs petits panneaux de l'Exposition. C'est le temps de Pétrarque à Vaucluse. Le grand poète goûte le séjour de Paris. Boccace fait mieux : il y est né. Son père

était de ces « Lombards », non pas faiseurs de peinture, mais hommes d'affaires, de ceux que le mouvement de l'or attirait à Paris et dont le nom, aussi envié, n'avait pas meilleure renommée que d'autres aujourd'hui. A la faveur des circonstances, grand va-et-vient d'artistes entre les deux pays. Ce sont deux Français, Jacques Cône et Jean Mignot, qui un beau jour sont appelés à la direction des travaux de Milan. En revanche le duc de Berry, le plus grand amateur du siècle, a pour son bibliothécaire un Italien, Pierre de Vérone.

On distingue ainsi, cent cinquante ans avant le temps qu'on lui assigne à l'ordinaire, tous les symptômes d'une renaissance. Elles sont malheureusement perdues, les peintures exécutées en 1355 par Jean Coste au château de Vaudreuil; on n'en sait qu'un détail, mais il en dit long sur les approches de l'humanisme : elles représentaient l'histoire de César.

Le peu d'œuvres du temps qui se soient conservées ne laissent pas d'être éloquentes. Ce que d'abord on y perçoit, c'est l'extrême raffinement. La pièce fameuse sous le nom du *Parement de Narbonne,* et qui était, en effet, une parure d'autel, en offre tous les caractères. C'est une composition peinte sur cette soie blanche et précieuse, qu'on appelait samit. Sept scènes de la Passion s'y développent dans un encadrement de fenêtres gothiques. Chaque groupe, chaque personnage, achevé avec un soin parfait, garde sa place dans l'ensemble et peut se regarder dans le dernier détail. Un pareil succès dans ces dimensions et dans un sujet si complexe, fort difficile à obtenir à l'aide de la peinture, et avec toutes les ressources de la palette, semble atteint ici sans effort : et pourtant ce n'est qu'un dessin, ou si l'on veut, une grisaille. La *Mitre,* voisine du *Parement,* quoique bien plus grossière, offre le même parti pris. On le retrouve dans les vingt-quatre figures de prophètes peintes par André Beauneveu dans les *Heures* du duc

de Berry. Il se montre jusque sur les vitraux. La peinture est alors si savante, si délicate, si blasée, qu'elle se lasse d'elle-même et, pour distinction suprême, en vient à se décolorer. N'est-ce pas à peu près ce qu'on observe de nos jours dans les poétiques ouvrages de M. Eugène Carrière ?

Dans le dessin, même recherche. Le trait, d'une pureté exquise ; les finesses, les longueurs excessives, les statures trop élancées, toutes ces grêles figures à l'air de roseaux, trahissent à ne pas s'y tromper un pinceau qui, dans l'élégance, va jusqu'aux préciosités. Rien n'est moins ignorant. Il y a là tout un langage, un vocabulaire des termes très étudié, très sûr dans ses emplois. Les bourreaux du Christ ont des têtes de brutes : fronts écrasés et chauves, yeux saillants, épatement des nez, mâchoires en galoches, corps trapus, courts, l'échine bossue sous la casaque. Tout nous prouve un auteur très maître de son style, et que sa préférence pour les expressions fines ne détourne jamais des expressions vraies. Le même souci est lisible dans les deux petites figures, si laides et si charmantes, si vivantes et si bien écrites, de Charles V et de sa femme. A côté du portrait si fort, mais sommaire et abrupt, de Jean le Bon, on n'attendrait guère, à moins de vingt ans d'intervalle, dans une manière toute opposée, un ouvrage si accompli. L'art a baissé de ton, changé de méthode. Le premier fait violence à son modèle et s'en empare : le second en observe les moindres traits, s'y soumet et les reproduit. Le *Roi Jean* est-il, comme on le dit, de Girard d'Orléans, le *Parement* de Jean son fils ? S'il en était ainsi, on trouverait malaisément deux générations si différentes de princes et de peintres.

Ce naturalisme naissant, de tout point défini, pathétique avec mesure, véridique sans vulgarité, très libre en son esprit, très sévère en ses habitudes, contenu dans la dignité par une tradition presque religieuse, et le goût d'un public à qui l'on peut

tout dire, mais qui entend à demi-mot : ce tour si français, fait de tous les scrupules de l'observation et du style, de cette vérité exquise qui en art est le naturel, était sous Charles V le propre de l'École de Paris. Que les artistes, par la naissance, appartiennent à d'autres pays, leurs modèles, leur entourage, leur éducation, leurs vraies origines sont ici. C'est le cas de ce Jean Bandol, dont il nous reste deux chefs-d'œuvre : la *Bible* de La Haye offerte à Charles V, et l'immense tapisserie dite l'*Apocalypse d'Angers*, dont les vieillards trônants, d'une majesté grandiose, copiés dans vingt endroits, répétés par les van Eyck sur leur tableau de Gand, devinrent pour cinquante ans un des lieux communs de la peinture. Ce Jean Bandol ou de Bandolf, souvent appelé Jean de Bruges, est-il Flamand ? est-il Français ? La question, ainsi posée, est mal posée. D'abord, dans la géographie du temps, pleine de hasards et de surprises, Burgos, Bruges, Bourges, tout cela s'exprime d'un seul mot : Bruges. Ensuite, pour qui Bandol travaille-t-il ? où vit-il ? Où sont ses clients, ses habitudes, ses attaches ? Là est sa vraie patrie. La France, Paris surtout, ont de tout temps été une forge incomparable de talents. Il en venait de partout, il en vient encore : aucun ne sort de la fournaise tel qu'il y était entré. Il en reste à chacun comme la marque commune d'un alliage dont nous avons seuls le secret, une combinaison de ses traits et des nôtres, une refonte de sa nature par la nécessité de plaire à ce public d'élite, la cour autrefois, aujourd'hui le monde, trop calomnié dans ses suffrages par ceux qui ne les obtiennent pas, pour qu'on doute de leur importance. N'eussions-nous pas d'autre mérite, n'eussions-nous pas fait autre chose que de former chez nous tant de talents étrangers, sans en avoir donné une foule d'originaux, il suffirait à notre gloire d'avoir su, seuls depuis les Grecs, faire de la vie une œuvre d'art, et de notre société un chef-d'œuvre.

III

Ainsi définie, quel est l'esprit de notre école? Qu'y cherche-t-on? et qu'y fait-on? Les choses seront plus claires à considérer la statuaire, où nous excellons, toujours comme les Grecs, et qui, outre l'avantage de la simplicité et de la concision, offre le caractère d'avoir toujours frayé les voies à la peinture.

Pour nous éclairer, il suffit d'une comparaison. Deux ouvrages placés dans l'Exposition, l'un de la moitié du treizième siècle, l'autre de cent ans plus jeune, tous deux magnifiques, mais dans deux sens opposés, nous diront sur ce sujet tout ce qu'il en faut savoir. L'un est une statuette en vermeil, haute à peine d'un pied, découverte il y a deux ans dans la démolition d'un mur, à Bourges, et que pour cette raison on appelle le Roi de Bourges. C'est un prince, debout, dans une attitude tranquille, coiffé d'une couronne à fleurons semée de petits émaux bleus et de turquoises. Sa tunique, mollement serrée à la ceinture, coule à paisibles plis de lin. Mais ce qui donne à cette figure l'impulsion et le style, c'est uniquement la ligne tombante d'un manteau qui derrière la taille, dont il marque la noble cambrure, lui descend de l'épaule droite, encadre sa personne et la dessine d'un trait dans sa pose simple et solennelle. Hormis cela, nul mouvement : les mains jointes devant la poitrine font exactement le geste de

prière que l'on donne aux gisants des tombes. L'expression est si générale qu'elle s'applique sans distinction à un vivant ou à des morts. Toute la différence est dans les yeux, ici ouverts et là fermés. La vie dont il s'agit ici est d'une nature si épurée, qu'elle en devient toute idéale. Quant au visage, quoique achevé, il n'est chargé d'aucune pensée particulière. Le corps pourrait être décapité sans perdre pour cela sa signification : elle subsisterait, comme il arrive pour les antiques, dans le moindre fragment. Elle est répandue partout, elle flotte sur tous les membres, elle enveloppe l'image entière d'une souveraine auréole. Impossible de dire en moins de mots, avec plus de mesure et de décision, qu'entre toutes les choses du monde, on n'exprimera que l'absolu.

Cette classique doctrine du siècle de saint Louis est celle qui inspire encore, en 1434, la *Vierge* de vermeil faite pour Jeanne d'Évreux, qui est une des gloires de la galerie d'Apollon. Cinquante ans plus tard, au contraire, le *Charles V* de Saint-Denis, qui accueille le visiteur à l'entrée de l'Exposition, paraît être un hydrocéphale. Tout dans cette merveilleuse image : les deux mains gauchement écartées du corps un peu rentrant, le manteau qui perd toute importance et ne drape plus, la tunique exprès traitée pauvrement, tout se subordonne à la tête, cette tête trop grosse et trop lourde, au long nez ingénu, à la grande bouche souriante et pleine de bonté, aux petits yeux charmants qui font penser à saint Louis. D'un siècle à l'autre, le style a-t-il faibli ? Non pas : il est encore tout entier dans cet art supérieur des simplifications et des justes sacrifices. Mais l'esprit a changé d'objet. Au lieu d'une pensée, il trace un caractère. Il n'exprime plus un idéal, mais un modèle. Le mot de *nature* se prend dans une acception nouvelle : il signifiait jadis ce qu'il y a d'universel, ce qui se conçoit plus qu'il ne s'observe, s'imite moins qu'il ne se crée : on l'entend désormais dans le sens de ces mille traits particuliers dont la combinaison forme un être vivant. L'art cesse de géné-

raliser, il analyse. La vérité n'est plus objet d'entendement, mais d'expérience; ce n'est plus l'idée, c'est le fait. On sort des abstractions, on précise, on serre la réalité, on la poursuit dans le détail au lieu de la résumer à grands traits; l'art ne crée plus des types, mais des individus. Le visage dès lors prend dans la figure humaine un rôle que les classiques lui refusaient par souci de l'ensemble. L'équilibre du corps se rompt en faveur de la tête. Le mieux sera de la traiter à part. C'est la naissance du portrait.

Cette œuvre si éloquente est-elle d'une main française ou étrangère? Plusieurs l'ont attribuée à André Beauneveu, de Valenciennes, artiste universel, sculpteur, peintre, architecte, et porté aux nues par Froissart, par amour du même clocher. Mais il nous reste de ce maître des ouvrages authentiques dont le style ne s'accorde guère avec le goût si noble et si spirituel de cette admirable statue ; le réalisme du Hainaut a la main plus vulgaire et plus lourde. On préfère supposer ici le ciseau d'un maître français. Le monarque d'ailleurs, ce prince singulier, par tant de côtés si moderne, qui représente si bien son temps et devine déjà les orientations futures de la pensée française, pouvait-il être ainsi compris, exprimé avec cet accent, par un homme d'un autre pays?

La peinture, à cette date, et pendant trente années encore, semble moins positive en ses affirmations. Elle est d'ailleurs charmante, et sa poétique incertaine, où se mêlent les inspirations d'autrefois et les souffles de l'avenir, est pleine de grâce dans cette indécision. L'*Assomption* du Louvre, ce beau dessin si contesté, est-elle de Beauneveu pour une chapelle de Bourges, ou de Jean de Beaumetz pour une église de Bourgogne? La composition est d'un peintre; malgré le négligé des mains et l'uniformité des têtes, on a pu la prendre longtemps pour un ouvrage de Giotto. La confusion fait honneur à l'auteur inconnu. C'est un

témoignage sans prix sur la grandeur et la noblesse que nous savions atteindre en un genre déclaré jusqu'alors tout italien : la décoration murale.

Peu personnel, voilà pourtant le mot qui convient à cet art ou à l'art un peu antérieur, soit du Nord, soit du Midi, tel qu'il se montre sur plusieurs petits panneaux : une *Mise au tombeau,* du Louvre; une *Piété,* de Troyes: une *Adoration des Mages,* et une *Mort de la Vierge,* de la collection Lippmann. L'artiste est tout proche encore de l'artisan, et la plupart du temps cherche peu à se distinguer. C'est encore le *peintre-sellier*. A l'exception de qui travaille pour la cour et a titre de « paintre et varlet de chambre » du roi, de Monseigneur, il n'y a que des ouvriers. Le 12 août 1391 est à cet égard une date mémorable. Trois peintres, Jean d'Orléans, Colart de Laon et Étienne Lannelier, réunis avec leurs confrères et des sculpteurs ou imagiers, arrêtent et soumettent au prévôt les statuts d'une véritable Société des artistes de Paris. Ce n'est guère moins que le signe d'une révolution.

Il y a déjà bien du nouveau dans deux tableaux célèbres, qu'on croyait il y a six mois avoir été peints pour les autels de la Chartreuse de Champmol, la grande fondation des ducs de Bourgogne à Dijon. On les baptise aujourd'hui œuvres parisiennes, pour les attribuer à un peintre fort mystérieux désigné vaguement sous le nom de « maître de Flémalle ». On nommait autrefois Jean Malouel et son élève, Henri Bellechose, l'un Gueldrois, l'autre Brabançon, établis en France. Les deux morceaux sont beaux, d'un esprit et d'une conception identiques, mais l'élève tranche par une touche plus sèche et plus brusque, une couleur plus âpre et plus sourde, en un mot cet accent plus rude qui, à quelque temps de là, s'appellera l'accent allemand. La *Vie de saint Denis*, au contraire, est de tout point charmante. La réalité, qui est horrible (il s'agit d'un triple supplice), s'y tempère d'une

grâce tendrement émue et d'expressions ravissantes. La figure du Christ serait admirée sous le nom d'Angelico. Les couleurs, d'un vif éclat sur leur fond d'or, s'enveloppent d'une vapeur blonde. Chaque personnage se distingue par un caractère suave, grave ou féroce. Rien de plus remarquable que le groupe des assistants au martyre. Il y en a deux impassibles qui regardent ailleurs. Mais deux autres, placés derrière, semblent avoir une discussion sur la sentence qui s'exécute : le premier, de ses mains ouvertes dont il montre les paumes, fait un geste admirable de détachement et d'indifférence, comme s'il déclinait, laissait tomber sur d'autres toute la responsabilité du crime; mais son voisin, portant à ses lèvres deux doigts, détourne vers un point vague ses yeux pleins d'interrogation, de doute et d'angoisse et se demande : « Sont-ce des justes? » Un troisième, à l'écart, baisse la tête et prie. N'y a-t-il pas là, à l'état de pressentiment, l'art dramatique d'un Poussin, dont chaque tableau sera l'analyse et presque le traité de quelque passion, sous toutes ses attitudes, ses expressions et ses facettes? La petite *Pietà* ronde, qu'on suppose du même auteur, est d'un beau sentiment lyrique. Le corps parfait du Christ, d'une peinture fluide, d'un abandon, d'une lassitude, d'une pitié infinis, repose sur les genoux de son Père. La Vierge se précipite vers lui en se tordant les mains. Des anges se lamentent d'un air désespéré. Le vol blanc du Saint-Esprit, sous la figure d'une colombe, sort des lèvres de Dieu, et le battement de ses ailes caresse les cheveux du mort.

Cette peinture, on le voit, très souple, très subtile, très vivante, est encore d'un tour mystique et demeure sous l'ascendant du génie de l'autre âge : le vieil enchantement tarde à s'évanouir. Il se dissipe cependant par l'exemple de la sculpture et la pratique du portrait. Elle est d'un usage continuel. Quand on voulut trouver une femme pour Charles VI, c'est à cet art qu'on eut recours. On envoya partout des peintres pour rapporter au roi,

« au plus près qu'il se pourrait faire, les physionomies de celles dont on lui parlait ». C'est ainsi qu'il aima Ysabeau de Bavière. Le fils de Jean sans Peur, pour soulever l'horreur publique contre les meurtriers de son père, fait répandre à profusion les traits du mort. L'Exposition avait espéré, mais n'a pu obtenir, le fameux diptyque de lord Pembroke, avec son portrait de Richard II en oraison devant la Vierge. Mais on y pourra voir une image comparable aux plus belles : ce profil de Louis II d'Anjou, en houppelande écarlate à fleurs d'or, à fourrure de lynx, et dont le dédaigneux visage, affligé d'un immense nez, éclate d'une pâleur excessive sous une espèce de turban énorme d'étoffe pourpre, à chenille déchiquetée en façon de crête de coq. Cette aquarelle merveilleuse, faite de rien, mais sur le vif, n'est pourtant qu'une étude : et, chose qu'on aura peine à croire, elle était destinée, non pas à l'agrandissement, mais à être réduite; l'œuvre définitive, qui nous est conservée, est non pas un tableau, mais une miniature. Fouquet, on le sent, n'est pas loin.

Tels étaient les chefs-d'œuvre que faisait, vers 1400, la pure École de Paris. Elle est en plein éclat, en pleine floraison. On devine les fruits... C'est alors qu'une suite d'événements terribles : la folie du roi, l'assassinat du duc d'Orléans, Azincourt, le siège de Paris, la disette, les factions, l'assassinat de Jean sans Peur, labourent, bouleversent le pays, brusquement le déchirent et, pour ne parler que de l'art, anéantissent Paris en créant du même coup, de l'un de ses débris, ce qu'on appelle l'École flamande.

La Flandre, en effet, depuis 1384, appartient par mariage au duc de Bourgogne. Ce prince fastueux, ami des arts comme ses frères de France et de Berry, a son Louvre à Dijon. C'est là que Claus Sluter sculpte son prodigieux Puits de Moïse, dans le cloître de cette Chartreuse que le duc fait construire pour être la

nécropole de son orgueilleuse maison. Une école rayonne autour de ce maître inspiré. Le grand centre, toutefois, est toujours à Paris. C'est là que Melchior Broederlam, le plus ancien des vrais Flamands, fait marché pour les célèbres volets du retable de Dijon. C'est là que les artistes vont s'instruire, attendre des faveurs, des commandes, des appels. Tout à coup la fortune change, le schisme se déclare, Paris est écrasé, les arts, effarouchés, émigrent : vers le Nord, ils féconderont l'École de Cologne; vers Dijon, c'est le premier foyer de l'École des Flandres.

Ce qui se passe alors n'a jamais été bien expliqué. Qu'il suffise d'indiquer qu'ici est le point décisif où doivent porter toutes les recherches et sur lequel il reste à faire le plus de lumière. Voici les faits. Cet Henri Bellechose, que nous venons de voir à l'œuvre, qui, en 1416, travaille pour Jean sans Peur, puisqu'il fait à Dijon deux gros achats de couleurs, l'un de Jean Lescot, épicier, l'autre de Denis Tartarin, apothicaire: ce peintre achalandé, considérable, bien en cour, tout à coup tombe en défaveur. La disgrâce est si complète qu'on le voit harceler ses maîtres de récriminations, de placets, de suppliques. De l'ouvrage, il n'en demande pas tant : que seulement on le dégrève, il est si besoigneux! On le suit jusqu'en 1440 à la trace de ses prières. Que pouvait-il, le malheureux, avec son style roide et sauvage, que pouvait-il contre ses rivaux? Il avait fait son temps. Il ne lui reste qu'à mourir. Celui qui l'avait détrôné s'appelait Jean van Eyck.

L'origine des frères van Eyck est une de ces énigmes, un de ces problèmes mille fois retournés avec acharnement, toujours remis en question, et dont la critique sans doute n'aura jamais le dernier mot. L'art présente de ces mystères. La chaire de Nicolas de Pise, le grand portail de Chartres en sont de tout semblables. On croit, peut-être avec raison, éclaircir celui-ci, assurément

insoluble en Flandre, en changeant le terrain du débat et en le transportant en France.

Une des nouveautés les plus extraordinaires de l'œuvre des deux frères, c'est l'importance soudaine, la perfection et la splendeur du paysage. On dirait une aurore, plus encore, une illumination : des yeux, qui jusqu'alors n'avaient rien vu, aveugles, bandés, s'ouvrent. L'œuvre d'art n'avait qu'un héros : l'homme. Le fond sur lequel il se détache est le plus souvent d'or, gaufré d'or, frappé d'or, gravé d'or, comme une auréole, à moins qu'il ne soit ramagé comme une tenture, ou à damiers comme un blason. La nature n'existe qu'à peine autour de ce personnage absorbant. Suivant cette poétique, le monde n'est plus qu'un théâtre où les choses ne figurent qu'à l'état d'accessoires et de purs hiéroglyphes. Un arbre résume un paysage. Un rocher, voilà une montagne. Un minuscule mur, une maison, une tour, représentent une ville. Ce n'est pas là un art, c'est une écriture, presque une algèbre. Affaire au spectateur de suppléer aux signes les choses signifiées. On pense à la comédie de Shakespeare, où l'acteur monte en scène, tenant une lanterne, et dit : « Je suis le clair de lune. »

Or, en y regardant de plus près, on s'est aperçu que cette immense découverte, plus grande que celle d'un continent : la découverte, en vérité, d'un monde, c'est à tort qu'on en fait honneur aux van Eyck. Le paysage naît avant eux. Il est déjà tout entier dans les frères de Limbourg. Le malheur veut que leur histoire ne soit guère moins obscure que celle des van Eyck. On sait, et c'est ce qui nous touche, qu'ils ont fait leur apprentissage à Paris. On sait encore, chose plus importante, qu'ils travaillent pour le duc de Berry. Enfin, ce qui vaut mieux que tout, nous possédons un de leurs ouvrages : c'est le chef-d'œuvre de l'enluminure, les *Très Riches Heures* de Chantilly. Au reste, qui sont-ils? d'où viennent-ils? Mystère. Voici les quelques bribes qu'on a

pu arracher aux textes : ils s'appelaient Paul, Hermann et Jean Malouel, et ils étaient les neveux du premier Jean Malouel, de qui l'on croyait le *saint Denis* du Louvre.

L'essentiel est que leur œuvre, ce livre incomparable, gloire du musée qui le conserve, gloire du temps qui l'a créé, a été faite en France, pour un prince français, par des artistes qui ont appris leur métier à Paris. Elle est d'une portée décisive, en ceci que le naturalisme, déjà si conscient dans la figure humaine, s'y complète magnifiquement par l'introduction du monde extérieur. Le paysage, dès lors, devient une obsession. Pas de peinture intime, de tableau de piété, d'intérieur, de portrait, qui n'ait son échappée, sa fenêtre ouverte sur le paysage. Absent, il faut qu'un miroir convexe, la boule de cuivre d'un lustre, en montre le reflet, offre en petit le globe du monde. A cent ans d'intervalle, les *Heures* de Berry inspirent les auteurs du *Bréviaire Grimani* de la Bibliothèque Saint-Marc. Les frères van Eyck n'ont fait que suivre le mouvement, lui donner une impulsion prodigieuse. Et si, comme on a lieu de le croire, leur premier ouvrage, les *Heures* de Turin, a été commencé pour le duc de Berry; si c'est probablement en France, assurément pour un Français, le chancelier Rolin, que Jean van Eyck exécuta le chef-d'œuvre du Louvre, conservé quatre siècles dans la cathédrale d'Autun; si c'est pour le même donateur que son plus grand disciple, Roger de la Pasture, a peint le *Jugement dernier* de l'hôpital de Beaune, on conçoit que les Italiens, qu'émerveillaient ces beaux ouvrages, les considérassent comme Français; et la France peut s'enorgueillir de cette renaissance des Flandres, dont l'école a été Paris, et dont la gloire ne lui fut ravie que par les désastres des armes et la trahison du destin.

IV

Frustrés du fruit de nos travaux, dont le profit désormais passe en Flandre, Paris étant en mal de mort, c'est à l'autre bout du royaume que l'art se réfugie : en Avignon, ville des Papes et, avec Palerme, Naples, Angers, l'une des capitales de ce singulier roi René.

Chemin faisant, sur la route du sud, vous pourrez regarder la bannière du Puy, peinte elle-même vraisemblablement par un artiste de passage comme il en était tant alors, peut-être un émigrant : ils étaient plus nombreux encore. La couleur est fort effacée, et n'a jamais dû être bien appliquée ; les figures, qui sont une foule, sont vivement écrites et comme d'un seul trait, d'une main expéditive, mais si sûre qu'elle est presque infaillible et, dans l'extrême hâte, dit, en somme, ce qu'elle veut dire. Beaucoup de têtes sont jolies, faites, ce qui semble étrange dans ces conditions, avec moins d'esprit que de sentiment. Et c'est une préface toute trouvée et fort honorable au *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Charonton.

Ce tableau, qui est un chef-d'œuvre, a le mérite plus rare encore d'être décidément authentique : papiers, date, provenance, auteur, sources, inspirateur, quels titres n'a-t-il pas pour lui ? Ce qui n'empêchait pas, hier encore, qu'on l'attribuât au roi René.

Ce pauvre roi, moins fameux roi qu'artiste, est aussi malheureux artiste que roi. Il a passé sa vie à perdre ses États. Il passe l'éternité à perdre ses chefs-d'œuvre. Tous les sacristains de Provence lui donnaient pêle-mêle tous les tableaux de leurs églises. De cette liste, jadis innombrable, la critique ne lui abandonne qu'une petite *Adoration des Mages,* qu'on peut voir à l'Exposition. Elle est affreuse.

Le tableau du *Couronnement,* au premier regard, est terne. Il y a peu d'années, il était d'une conservation parfaite : un admirateur trop zélé, cherchant à lui donner encore plus d'éclat, lui a ôté toute sa fraîcheur. Il n'est que l'ombre de lui-même. Il se devine comme au travers d'une vapeur, mais ce voile a son charme : à force d'attention, on croit le voir se relever et le chef-d'œuvre apparaît à l'esprit dans toute sa jeunesse antique.

C'est moins un tableau qu'un poème, un poème qui serait un monde. Il y a là tout le sujet d'une Divine Comédie : le ciel et l'enfer, les démons et les anges, Rome et Jérusalem, la croix au milieu comme trait d'union des deux mondes; au-dessus, le Christ dans sa gloire; dans un coin, son tombeau et celui de sa mère; dans l'autre, le buisson ardent, figure anticipée de son incarnation; près de là, le miracle de saint Grégoire, où le Crucifié se révèle dans l'hostie et immortalise sa mort dans le sacrifice de la messe. Sur le Calvaire, il y a un donateur en prières. Au fond, la ligne de la mer tendue dans l'échancrure d'une falaise comme la corde d'argent d'une lyre. A gauche du tableau, dans un noir souterrain, des diables tisonnent et enfourchent les carcasses de damnés; un de ces malheureux s'échappe par le soupirail, un démon le tire par le pied; mais l'homme atteint des lèvres un des filets de sang qui ruissellent de la croix. Il a reçu le baptême, il est sauvé. A droite, c'est le Purgatoire, avec les Limbes à part dans une cave. Les anges et les prières délivrent les âmes en peine. Mais

les démons, exilés de la terre et du ciel, et qui, comme de noirs insectes, infestent la région des nuées, se jettent sur elles au passage, et l'air est tout rempli de l'éternel combat entre les esprits de lumière et les esprits de la nuit.

Cependant, se développe dans le paradis la gloire des saints, depuis Adam, chacun selon son rang, les prophètes, les martyrs, les évêques, les docteurs et les diacres, les vierges et les veuves. Les enfants nus et ceints de roses chantent sur le plus humble degré, ayant vécu sans tache, mais étant morts sans mérites. Au centre du tableau, comme le gage du salut des hommes, la plus pure des créatures, la Mère de Dieu, est à genoux; son visage, un peu paysan, est pourtant digne du Pérugin pour la béatitude et l'extase. Sa robe bleue s'étale sur un disque blanc de nuages, dont l'ombre protège la terre : « Cieux, enfantez votre rosée. » Et aux yeux éblouis des séraphins d'azur, des chérubins de feu, la Trinité couronne la Vierge immaculée. Incomparable groupe! Le Père, le Fils ont tous les deux les traits du Christ : l'un n'est-il pas le Verbe de l'autre? Tous deux ont pour nimbe la croix de rayons : comme le Fils a fait pour son Père, le Père a souffert pour son Fils. Entre eux plane le Saint-Esprit : les extrémités de ses ailes reposant sur leurs bouches, animées de leur souffle, montrent l'accord de leurs pensées.

Enguerrand, quoique né à Laon, a peut-être, de tout son siècle, sans excepter les Italiens, le caractère le moins flamand. Il n'emporte du Nord que la mysticité. Et pourtant sans lui ressembler, sans l'avoir sans doute connu, il rappelle l'Angelico.

L'*Annonciation* d'Aix est de toute splendeur et d'un mouvement si superbe, si éclatante de couleurs, d'un clair obscur si juste dans sa perspective de cathédrale gothique, qu'on l'a, sans hésiter, attribuée aux van Eyck. Mais elle porte sa signature :

son autel semé de fleurs de lys sans nombre, qui est France. Tout, dans cette magnifique peinture, est à l'opposé d'Enguerrand, concret et positif : l'ange aux ailes de faucon, au diadème de perles, à la chape d'évêque ; la Vierge aux belles joues, aux belles mains, toute rayonnante de choses blondes, ses cheveux, son teint, sa robe lamée d'or ; le pupitre chargé de livres, le lys dans un vase et, — dernier trait d'un cerveau peu enclin à l'idéalisme, — l'enfant pareil à la poupée du gâteau des Rois, et qui lancé sur un rayon de la bouche de Dieu, vient frapper le sein de sa mère comme une balle.

Le génie sauvage du Midi perce à nu, au contraire, dans trois *Dépositions* ou *Pitiés* du plus farouche accent. Elles se ressemblent toutes trois par la violence du rythme, l'âpreté de l'effet, et l'uniforme bizarrerie d'une silhouette en dents de scie. Dans les deux meilleures (celles de Montpellier et de l'hospice de Villeneuve), les deux plus belles parties sont les deux donateurs ; le chevalier chauve au profil crochu, anguleux de tous les côtés, et qui récite son chapelet, est une figure inoubliable. Mais le diacre en surplis blanc, à tête taillée à coups de serpe, rugueuse, rougeaude, et pourtant si pieuse, si bien en prières, est un morceau sans prix. Le premier tableau est très sourd, avec deux grands effets de pourpre saisissants. L'autre est noir sur fond d'or, coupé de deux grandes blancheurs : le surplis du donateur, l'ivoire du cadavre. Ce grand corps pâle flagellé de bleu par les verges, aux lèvres noires, aux paupières noires, jeté à la renverse sur les genoux de la Vierge, conserve dans sa rigueur, même après le dernier soupir, je ne sais quelle affreuse contorsion d'horreur. Au-dessus, les trois figures de la Vierge, de Madeleine et de saint Jean, s'arrachent plutôt qu'elles ne s'enlèvent sur l'implacable horizon d'or, comme un triple cri de douleur. Il y a dans tout ce tableau une expression forcenée et imposante, quelque chose de fanatique et de déchirant. Cet art est fort brutal sans doute, sur-

tout en compagnie d'œuvres plus modérées : en Italie, il paraîtrait tout naturel. D'ailleurs il s'adoucit dans des œuvres voisines, comme dans cette *Nativité* d'un sentiment si doux et si large, où l'on voit l'Enfant adoré par un chevalier et un évêque de l'expression la plus charmante, et dont l'idée s'inspire clairement des deux saints de la *Madone Pala*, de Jean van Eyck, à Bruges.

Mais l'homme qui, dans cette province, tient le grand rôle, et pour l'envergure du génie, sinon pour la perfection, ne le cède pas à Fouquet lui-même, c'est Nicolas Froment d'Uzès. A l'exception du seul triptyque des Offices, tout ce qui nous reste de lui est ici au complet. On verra son Lazare, un de nos plus anciens morceaux d'académie naturaliste, avec ses membres ravagés, ses yeux qui dévorent le visage, les dents encore serrées par la glace du tombeau, sa mine de déterré ; son Christ au doux front, à la barbe rare, à la tunique mauve, une figure qui rappelle moins la Flandre qu'elle ne présage la Hollande, la Hollande de Rembrandt et des *Pèlerins d'Emmaüs* ; on verra le grand *saint Siffrein*, bénissant de son gant d'évêque, et *le Buisson ardent*, la plus monumentale peinture des anciennes écoles. La composition est si connue qu'on a pudeur de la décrire : qui ne se souvient, pour l'avoir vue au Petit Palais, de cette camarde et douillette face du vieux René, symétriquement à genoux vis-à-vis du visage pointu et pâle de sa femme à genoux ? Qui n'a dans la mémoire leur entourage de saints patrons, le bon saint Nicolas ayant à ses pieds les trois enfants dans le saloir de la légende, le bon saint Antoine avec sa robe de bure, sa corde aux reins, sa tête chauve au fond d'un vaste capuchon d'où tombe sa barbe tranquille, et l'admirable saint Maurice, tout éclatant et noir dans sa carapace d'acier, avec cet air de force sereine, d'invincible bonté ; frère du saint Théodore admirable de Chartres, comme lui vrai saint, vrai chevalier, et ne ressemblant guère à ce joli petit condottiere fringant et souple qu'est le saint Georges de Donatello, à Or San Michele ?

La scène de la Bible que contemple cette assistance, est, de l'Égypte où elle se passe, transplantée en Provence : on reconnaît dans le lointain, au bord d'un fleuve qui est le Rhône, le donjon de Beaucaire et de Tarascon. Au lieu de l'arbuste épineux où gronde Jéhovah, c'est un beau bouquet de chênes où la Vierge apparaît assise, en robe lilas, tenant son fils sur ses genoux, comme une fleur miraculeuse. Point de nuages, point de foudres. Les arbres s'entourent seulement d'un petit halo de flammes pâles et de lueurs douces, pareilles à de la vapeur d'eau. Un ange, qui n'est pas dans l'Écriture, drapé avec cérémonie dans une pesante chasuble, comme un enfant de chœur céleste, l'air gamin malgré lui, invite poliment Moïse à considérer la merveille : c'est l'ange Gabriel, l'ange de l'Annonciation et du Jardin des Oliviers. Il n'y a que Moïse qui soit conforme au texte. Mais dans la Bible, c'est un jeune homme : l'artiste lui donne barbe grise. Tout cela, en effet, est si vieux !

On trouve ce Moïse emprunté. Sans doute, dans son trouble et sa hâte, surpris par l'apparition de l'ange, incertain sur le sens du message, sur ce qu'on lui demande et sur ce qui l'attend, en obéissant sans comprendre, il oublie un peu l'élégance. Mais que sa gaucherie est juste, expressive de mouvements subits, contraires et mal accordés : d'une main protégeant ses yeux éblouis, de l'autre retirant son chausson de feutre, d'un côté voulant se lever ou tomber à genoux en oubliant de l'autre que ses jambes croisées le gênent pour agir ! La tête, ridée, tannée, durcie au soleil comme au four est un morceau exquis de crainte, de soumission et de simplicité. Enfin, la peinture est si belle, si riche et si nourrie, d'une étoffe si puissante et si fauve, si tissue d'or en dessous, d'une telle sonorité, que l'on n'a pas manqué d'en faire hommage à la Flandre.

V

La *Vierge* de Charonton est de 1453 ; le *Buisson*, de 1476. Pendant ce temps, que fait le reste de la France ?

Chose étrange, après la tempête qui a dispersé notre école, compromis et certainement changé les destinées de notre art, les premiers sourires du génie, dans ces pays si éprouvés, accompagnent les premiers rayons de la victoire. Ce sont les bords de la Loire, c'est la délicieuse Touraine que la fortune et la beauté choisissent ensemble pour berceau. La délivrance d'Orléans est de 1429. Et peut-être que Jean Fouquet, âgé alors de quatorze ans, a pour maître ce Hans Poulvoir qu'on voit peindre la même année la bannière de la Pucelle.

Il est devenu difficile de parler de Fouquet. Sur ses débuts, ses origines, on ignore tout. Ce qu'on sait du reste est déjà dit et bien dit. Il n'y a dans cette existence qu'une seule date précise : sa mort en 1480. Un seul événement considérable, un voyage à Rome, avant 1447, vers la trentaine : à quelle occasion, impossible de le préciser. Ses talents devaient être dès ce moment fort estimés, puisque le Pape se fit peindre par lui. Ce portrait d'Eu-

gène IV, conservé autrefois dans l'église de la Minerve, ne nous est plus connu que par une gravure incomplète et fort inexpressive, qui témoigne, mais n'explique pas, que l'original passa en Italie pour un ouvrage incomparable. Pendant une centaine d'années tous les auteurs italiens en parlent avec admiration. Vasari le cite encore avec honneur. On peut croire que Raphaël s'en inspira dans son portrait de Léon X. Fouquet avait eu, en effet, la hardiesse de faire trois portraits dans le même cadre et de montrer le pontife en conférence avec deux de ses dignitaires. On a supposé dans la suite une nouvelle visite de l'artiste au delà des monts. C'est une conjecture inutile. Son voyage lui avait montré les ouvrages de Masaccio ; il avait vu à l'œuvre Gentile da Fabriano, Vittore Pisano, surtout Angelico de Fiesole, qui habitait à la Minerve, où ses restes reposent, et il allait s'en souvenir.

C'est par ses miniatures qu'il est chez nous célèbre. Les « quarante Fouquet » qui illuminent la tribune de Chantilly, connus de tout le monde par la belle publication de M. Gruyer, ont été les premiers morceaux populaires de notre ancien art, et nous ont appris la nouvelle que nous avions alors un peintre. On en a fêté comme un bonheur public le retour à la France. Il leur en demeure attaché, entre tous ses ouvrages, un souvenir radieux et reconnaissant. C'est un peu d'injustice pour tant d'autres chefs-d'œuvre, même de ce genre un peu menu, qu'il sut faire si grand. Il faudrait feuilleter encore, à la Bibliothèque Nationale, le *Josèphe,* les *Grandes chroniques,* étudier la page peinte des *Statuts de l'ordre de Saint-Michel,* aller voir à Munich ce tableau surprenant de deux cents personnages, écrit sur le premier feuillet des *Nobles malheureux.* De toute cette œuvre éparse et d'accès difficile, il n'y a sous nos yeux que trois feuilles, détachées des *Heures* d'Étienne Chevalier. Une autre s'est égarée à Londres. Quatre nouvelles viennent d'être retrouvées, et sont en Angleterre.

Ne retenons de tout cela qu'une des miniatures du Louvre, la rencontre de sainte Marguerite et d'Olybrius et, sans prendre garde au récit, ne voyons que le paysage. Rien de plus uni, de plus doux, de plus vert dans les premiers plans, — un délicieux vert blond, tout inondé, décoloré par le soleil, — de plus bleu dans les horizons, de plus étroit par les dimensions, de plus grand dans les lignes fuyantes. Des champs, deux arbres, une colline, une muraille de ville qui joue son rôle dans l'histoire, voilà tout. J'oubliais un ciel d'un bleu exquis dans les hauteurs, d'un blanc laiteux sur l'horizon : ciel adorable, ciel d'ambre et d'argent, le ciel de la France sur la Loire. Comparez à ces simples données, si vraies, si justes, et d'un effet si poétique, le paysage énorme qu'on admire dans la *Vierge Rolin* de Jean van Eyck : vous y verrez la nature pêle-mêle, l'entassement de l'univers, un fleuve avec ses îles, ses moindres rides et ses reflets, ses barques pleines de passagers, un pont avec tous ses passants, une ville, ses quais, ses clochers et ses toits aux coiffes d'ardoise ; sur l'autre rive des coteaux, des vignobles, des bois, des terres labourées ; tout au bout, une crête de montagnes avec leurs contreforts, des citadelles sur leurs pics, des glaciers et des neiges éternelles, avec les échancrures bleuâtres des abîmes ; et, comme si ce n'était assez, un déclin de soleil qui couche les ombres sur la vallée, glace de ses jours froids la surface des eaux, effleure l'épaule des moyennes collines, et par-dessus leurs têtes va roser la blancheur des plus hauts sommets. C'est le monde entier embrassé d'une seule étreinte. Elle est sublime en son premier élan. Mais n'est-il pas à craindre qu'à vouloir tout dire à la fois, exprimer à tout coup une foule de réalités qui naturellement sont rares à rencontrer ensemble, on n'arrive bientôt aux constructions chimériques, aux recettes de pure fantaisie, aux résultats barbares et que l'art en un mot ne tourne à la formule ? On ne peut s'empêcher, devant les Alpes de van Eyck, de frémir en pensant à celles de Berghem : rien n'est plus affreux que l'italianisme mâché par ces bouches

flamandes. Fouquet aussi a vu les Alpes, l'Italie : elles ne lui ont appris qu'à bien voir sa Touraine. Son sentiment exquis des choses naturelles, en limitant sa poétique, lui a permis de l'enrichir d'une foule d'expressions heureuses. Ses paysages de son pays sont déjà d'une âme toute moderne : pour tout dire par un seul exemple, sait-on que de tous les peintres il est le premier qui ait osé représenter la nuit ?

Mais ce qui frappera surtout et surprendra l'opinion peut-être un peu mesquine qu'on s'était formée de ce grand homme, c'est la rangée de sept grands portraits de sa main, qui est le trait de lumière de cette Exposition. Deux pourtant appartiennent au Louvre et y étaient visibles tous les jours. Ceux de Berlin, d'Anvers étaient célèbres. On connaissait au moins par ouï-dire celui du prince Lichtenstein. Un seul était presque inconnu. Mais leur réunion en corps leur donne une force nouvelle. Et le peintre de petites choses, que nous vantions faute de mieux comme un auteur de fabliaux, s'élève de vingt coudées et, du coup, s'égale aux grands peintres.

Dans cet ensemble magnifique, il y a une conjonction si rare et si précieuse, si attendue et si inespérée, si romanesque enfin, qu'elle vaut la peine d'être contée : c'est la rencontre, la première depuis plus d'un siècle, des deux tableaux de Berlin et d'Anvers, d'Étienne Chevalier et d'Agnès Sorel. Je ne fais pas allusion à la niaise histoire d'une passion du conseiller de Charles VII pour la favorite de son maître. La vérité est assez touchante sans cette invention. Sa femme étant morte, Chevalier, selon la coutume, disposa le tombeau où il devait s'étendre près d'elle. Il fit graver la dalle de cuivre qui, sous les pas des fidèles, devait les dessiner à jamais humblement dans l'attitude d'époux endormis. Son fils fut gravé en petit à ses pieds, ses trois filles aux pieds de sa femme. Alors il songea à placer au-dessus de sa tombe un monument qui témoignerait de sa confiance dans le ciel et qui, l'éter-

nisant dans une pose d'oraison, ne cesserait d'intercéder pour lui. Il se fit peindre, présenté par son saint patron, à genoux devant la Madone. Ce côté du tableau, conservé à Berlin, est, dans le portrait du donateur, un prodige de vérité grave et de candide honnêteté ; dans la figure du saint, tenant sur un missel la pierre de son martyre, et du bras gauche enveloppant l'épaule de son protégé, un chef-d'œuvre de mélancolie jeune, de passion vague et de morbidesse. C'est le morceau le plus italien que son auteur ait jamais peint. Quant à la Vierge, a-t-elle été laissée inachevée ? Était-ce un ouvrage de jeunesse que l'artiste, pressé de temps, a employé dans le besoin ? Le choix du sujet est-il un caprice du peintre ou une intention du donateur dans sa reconnaissance pour celle à qui il devait tant ? La figure est d'une couleur un peu sèche, d'un dessin un peu maigre. Au reste, c'est bien elle, la dame de Beauté : lacée juste dans son corsage bleu perle, avec le grand manteau d'hermine qu'elle portait comme duchesse, et dont l'ampleur faisait valoir la finesse de sa taille. Voilà cette tête ronde, ce nez un peu gros, ces yeux un peu saillants, ce menton un peu aigu, qui la font reconnaître sur son tombeau de Loches : visage peu régulier, sans doute, mais dont l'éclat du teint, la gaieté, le sourire, charmaient le pauvre Charles VII. L'enfant que le peintre lui donne à allaiter permet de découvrir sa gorge, beauté dont elle était si fière. Son décolletage, mode qu'elle adopta la première, fit crier en chaire au scandale. Mais de sa chevelure, écrasée sous sa coiffe, collée aux tempes, cachée autant qu'il est possible, il n'en paraît rien plus que sous une cornette religieuse. D'où vient cette singulière pudeur ? Ceux qui ouvrirent son tombeau, il y a deux cents ans, aperçurent, mêlé à ses cendres, un flot de tresses blondes. Ces cheveux qui lui faisaient honte, elle les avait admirables.

Dans quel ordre doit-on classer ces portraits, selon leur date et leur style ? Et quelle est l'impression ou la doctrine qui s'en

dégage? Depuis le Charles VII du Louvre, trop morose dans ses couleurs, trop gothique en son style, mais si loyalement traduit dans sa tristesse et sa torpeur ; depuis le gros et riche Juvénal des Ursins, énorme parvenu, éclatant de satisfaction, ayant partout autour de lui de l'or, de l'or sur ses pilastres, de l'or sur ses corniches, de l'or plein l'escarcelle, suant l'or par tous les côtés, jusqu'à l'homme à la flèche d'Anvers, figure nerveuse qui s'inquiète dans sa pénombre : au buveur à vaste chapeau, qui sourit à son verre de vin, et dont le relief fait songer à *l'Homme à l'œillet* de Berlin, enfin jusqu'à l'homme inconnu de la galerie Lichtenstein qui ne tient rien, ne fait rien, regarde de ses yeux un peu louches et vous force à baisser les yeux ; — du commencement à la fin, on sent un progrès continu et tenace, un art de comprendre et de définir qui d'abord touche à la dureté et qui peu à peu s'élargit, s'affranchit et s'élève au grand style. Entre tous ces chefs-d'œuvre, s'il fallait faire un choix, c'est le dernier qui peut-être donnerait la meilleure leçon et fournirait le meilleur exemple.

Ni la coriace figure du chanoine Pala à Bruges n'a été plus fouillée par le pinceau de Jean van Eyck ; ni la molle tête de Jodocus Vydt, si elle est de son frère Hubert, n'a été exprimée par une volonté plus impérieuse : cette dernière, surtout, qui avec ses rougeurs, ses clignotements, les mollesses de ses chairs, le sénile vacillement d'un être écrasé de terreurs superstitieuses, donne parfois à qui la considère l'impression presque monstrueuse d'une tête coupée et vivante. Mais de pareilles crudités sont-elles bonnes pour la peinture ? Le pur naturalisme en Flandre, à peine affranchi de la règle française qui l'avait contenu, s'exagère et serait parfois insupportable en ses excès sans la virtuosité inouïe de sa technique. Fouquet est plus spirituel. Il ne voit pas moins vrai, mais son regard est déjà une intelligence. Il donne à peine moins de réalité et plus d'art. La rigueur de son observation

n'a d'égale que la rigueur de son style. Les costumes, les fonds, se simplifient et se résument. Les mains, exprimées sans effort dans des raccourcis prodigieux, sont posées simplement et sans gestes. Et pour traduire sa pensée, l'auteur invente une peinture assourdie et spiritualisée, d'une vigueur extraordinaire dans les tons froids. Le visage lui-même finit par la grisaille ; il est modelé sans couleurs, par les clairs et les ombres, par plans larges, puissants et graves. Un portrait peint ainsi se fait regarder de lui-même où il veut être regardé : sur les lèvres et dans les yeux.

L'homme qui a créé ces merveilles nous a laissé sa propre image. Sur le petit émail du Louvre, d'un procédé très précieux, il ne s'est pas jugé d'un œil plus flatteur que ses autres modèles. La tête longue, osseuse, est coiffée sans recherche d'une calotte ronde. Rien dans ce rustique visage ne révèle une distinction, mais rien n'y trahit un mensonge. Les grandes joues maigres rejoignent fort platement le menton. Le nez est équarri du bout, les yeux petits, peu enfoncés, paraissent sans génie. Mais on sent sous le front une volonté de roche, et sur la bouche grande et sérieuse, sur ces lèvres d'un pauvre dessin qui devaient rarement s'ouvrir, se lit le mot de toutes les grandes œuvres : la bonté.

VI

Après Fouquet, l'art tendu à l'extrême n'a plus qu'à se détendre, et se détend. On distingue déjà une recherche nouvelle : non plus l'expression, la *grâce*. L'art français, par une autre voie que celle du treizième siècle, va-t-il de lui-même retrouver la beauté et sous une autre forme inventer l'absolu ?

Cette poursuite est le propre de l'admirable maître, jusqu'ici inconnu, que nous sommes encore réduits à désigner sous le nom suffisant pour un catalogue, médiocre pour le sentiment, du maître de Moulins ou maître des Bourbons. A la vérité, il nous semble qu'à force de lui prêter, on l'a fait peut-être trop riche. Peut-être, sans compter l'auteur de la petite *Assomption Quesnel*, qui se distingue par une façon très particulière de faire tressaillir la couleur en frappant ton sur ton, serait-il juste d'en reconnaître deux au lieu d'un seul.

Le grand triptyque de Moulins, si admiré au Petit Palais, n'a plus besoin d'être décrit. La petite Vierge aux anges, du musée de Bruxelles, ressemble à la grande comme une sœur à sa sœur ou comme une première pensée à son expression parfaite. La moins parfaite est parfois préférable : elle est plus vive. Il arrive

dans l'exécution que la main un peu refroidie fige les traits et guinde l'idée. C'est, à mon gré, l'aventure du maître de Moulins dans son œuvre la plus célèbre. Peu accoutumé au travail dans ces proportions, il ne s'y retrouve lui-même que dans les petites figures, comme la troupe aérienne de ses anges, ou dans quelques détails accomplis : ainsi la main ouverte de sainte Anne, tendue avec une élégance sublime dans un raccourci impossible. Je recommande comme un morceau de choix l'ombre portée du pouce sur la paume : c'est le dernier mot de l'art.

Mais les chefs-d'œuvre de l'artiste sont deux tableaux de taille moyenne, *la Nativité* de la cathédrale d'Autun, et le tableau de donatrice, de l'ancienne collection Somzée, qui figurait à Bruges, et devant qui chacun se récria. Le tableau d'Autun fut exécuté pour le fils du chancelier Rolin, lequel devait tenir de nature des goûts fort difficiles, son père s'étant fait servir par ce qu'il y avait dans son temps de plus grand, Roger van der Weyden et son maître van Eyck. Tomber après ceux-là sur le maître de Moulins, ce n'était pas dégénérer. C'est tout dire. Ce sujet rebattu de la Nativité paraît entre ses mains tout rajeuni et rafraîchi. Ce n'est pas qu'il y ait grandes nouveautés dans la composition. Dans cet ordre de choses, que pouvait-on tenter en se flattant d'être inédit? Ce qui se voit ici d'absolument original, c'est le style. Une pureté dans le trait, même pour exprimer la laideur, et qui parvient à lui donner de la distinction; une suavité dans les têtes, surtout dans celle de la Vierge, la plus charmante des trois qui soient ici du même artiste et cependant la plus réelle; un dessin qu'Ingres aurait admiré à genoux, tant il est vrai avec élégance, serré et pourtant souple, probe et spirituel. On ne peut rien voir de plus beau que le corps du petit Jésus.

La couleur est plus rare encore : inaltérable en sa finesse, exquise en sa fraîcheur volontairement tenue dans les tons clairs

et faibles, et où il faut surtout remarquer ce bleu froid de la robe de Marie, ce bleu qui sera la couleur favorite d'un Philippe de Champagne et d'un Eustache Lesueur, d'un Ingres ou d'un Millet, et qui se transmet d'âge en âge comme la signature distinctive des plus réfléchis de nos maîtres.

Ces qualités exquises, avec des curiosités nouvelles dans le timbre et les accords des teintes, qui sont plus émaillées, plus vives sans être beaucoup plus riches, se retrouvent dans le tableau Somzée. La tête de la sainte est éblouissante de grâce. On a remarqué cependant qu'elle n'était que l'image exacte mais transfigurée de la dame si désagréable agenouillée à côté d'elle. Un art qui se plaît à des jeux de cette force est d'un maître accompli. On rapproche de ce chef-d'œuvre un dernier tableau du même genre, où il s'agit cette fois d'un chanoine patronné par saint Victor, au lieu d'une dame présentée par sainte Madeleine, et qui est le joyau du musée de Glasgow. L'œuvre, d'une force tranquille, d'un éclat souverain, embarrasse par sa splendeur même. Est-ce là le dernier effort du maître? Est-ce le chef-d'œuvre d'un autre? Je le rapproche malgré moi du *Donateur au saint Jérôme,* de la collection Morell, dont la peinture n'est pas d'une moindre richesse. Le dessin, il est vrai, en est trop rigoureux; mais l'auteur a pu l'adoucir plus aisément que le maître de Moulins n'aurait poussé le sien à tant d'énergie.

La fin du quinzième siècle est marquée par cette douceur universelle, cet assouplissement du style qu'on retrouve à la fois partout, dans la *Déposition* du Louvre, ou le *Calvaire* du Parlement, au nord et au midi, dans les provinces de l'est, et dont les miniatures de Jean Bourdichon, le peintre d'Anne de Bretagne, sont l'expression la plus célèbre. La pensée allait-elle se renouveler, achever d'elle-même son évolution, trouver en soi les ressources de l'avenir? L'expédition d'Italie en décida autrement.

Sous l'impulsion de génies tout-puissants, aussi favorisée des circonstances, pendant le cours du siècle, que la France en avait souffert, l'Italie avait acquis sur nous une incomparable avance. Elle nous charma. Elle nous conquit. Notre originalité en fut compromise pour longtemps. Le délicieux portrait en blanc de Charles Orland, dauphin de Charles VIII, résume assez bien cette histoire. Cette œuvre exquise et si française, emportée par le roi dans sa conquête, à la bataille de Fornoue, où notre armée ne put rompre l'ennemi qu'en abandonnant ses bagages, tomba aux mains des Italiens. On la retrouve un peu plus tard chez un amateur de Venise. Quand le roi revint de sa vaine aventure, rempli d'idées ultramontaines, l'enfant, âgé de vingt-six mois, était mort. Ce que son père avait laissé en Italie, avec cette petite image, c'était le génie de la France.

Ici s'arrête notre sujet. Ce qui suit ne mérite plus le nom de primitif, ni peut-être bien, de Français. Avec François Premier et la grande folie italienne, avec Léonard mort en France en 1519, avec André del Sarto, avec Rosso, avec Primatice, naît cette fausse école de Fontainebleau, qui est un démenti à toutes nos traditions. Le fameux Jean Cousin, qui en est le maître approuvé, n'est qu'un esprit médiocre. On ne verra pas son *Ève, première Pandore,* qui fut célèbre comme une nouvelle Joconde. Son *Artémise* de l'Exposition vaut juste autant que vaudront, sous Louis XIII, les œuvres d'un Simon Vouet. Son *Calvaire* est tourmenté, exagéré et mol. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Le portrait, que dédaigne Michel-Ange, et que nous nous efforçons de dédaigner à son exemple, est, dans ce temps stérile, notre meilleure, notre seule recommandation. Cousin lui-même, sorti de ses froids artifices, retrouve quelque accent dans les deux figures bourgeoises exposées près de l'*Artémise*. Mais c'est dans

l'œuvre des Clouet, des Corneille de Lyon, flamands ou hollandais vivant en France: c'est dans leurs peintures, surtout les plus petites, dans ces crayons que nous prenons pour des œuvres définitives et qui n'en sont que les brouillons : si légers et si décisifs, parfois supérieurs à la peinture, où il n'y a rien et où rien ne manque, subtils comme une vapeur, une haleine devenue visible, et qui sont en effet des âmes ; c'est enfin dans l'émail de Limosin, dans son dessin où l'art retrouve, comme le verrier du moyen âge l'éprouvait pour son vitrail, cet instinct du trait fort et dur, nécessaire à toute œuvre qui va passer au feu ; c'est dans toutes ces figures charmantes, aux noms de roman ou d'histoire ; c'est là que se conserve sur nous-mêmes le meilleur témoignage de l'art. C'est le seul dont on puisse dire encore ce qui pouvait se dire de toutes œuvres du passé, qui semblait leur devise et qui sera le mot des *Essais* de Montaigne : « C'est une œuvre de bonne foi. »

Ce règne de François Premier, dont on avait coutume de dater notre Renaissance, paraît donc en réalité une véritable décadence. Il serait plus juste d'y reconnaître les premiers effets mélangés et confus d'une culture dont les vrais résultats ne se verront que dans un siècle. Hélas ! à ce moment, devant ces mauvais travaux d'atelier, combien l'art de notre vieille école, qu'on abandonne comme suranné, nous semble précieux et regrettable ! Pendant trois siècles il en sera ainsi. Oublié, méconnu, victime de tous les préjugés, de tous les vandalismes, de toutes les destructions, c'est miracle qu'il nous en reste encore quelques débris. La gloire de l'Exposition, en les réunissant, au prix de quelles peines ! est d'avoir rendu à la France deux siècles de son histoire. Elle nous montre la continuité d'une tradition d'art qui remonte sans interruption jusqu'aux cathédrales gothiques. Elle donne à notre peinture ses chartes d'origine. Elle montre notre esprit à l'œuvre au moment décisif de la formation de l'art moderne. A la fin du

quatorzième siècle, nous sommes assez savants pour devenir les maîtres des van Eyck. Plus tard, après tous nos revers, notre incorrigible besoin de beauté éclate dans les chefs-d'œuvre d'Enguerrand Charonton, de Nicolas Froment, de Jean Fouquet. Et dans toutes ces œuvres d'il y a tant de siècles, est sensible une âme, un accent, un génie qui est déjà le nôtre, qui fait qu'on les comprend sans peine, qui est d'hier et d'aujourd'hui, et qui est l'âme de la France.

LOUIS GILLET

TRENTE REPRODUCTIONS D'ŒUVRES

I. — *Portrait du roi Jean II dit le Bon, par Girard d'Orléans.*
Bibliothèque Nationale, Paris.

II. — *Tête de femme, pierre, école française, treizième siècle, collection de M. Pol Neveux, Paris.*

III. — *Tête de roi, pierre, école française, milieu du treizième siècle, collection de M. Albert Maignan, Paris.*

IV. — *Vierge de l'Annonciation,*
statue en marbre, école française, quatorzième siècle,
collection de M. Doistau, Paris.

V. — *La fuite en Égypte, volet d'un tabernacle, école de Bourgogne, vers 1400, collection de M. Ch.-L. Cardon, Bruxelles.*

VI. — *Le Christ mort, par Jean Malouel, musée du Louvre.*

VII. — *L'adoration des Mages, école du Midi, vers 1325, collection de madame Lippmann, Berlin.*

VIII. — *La Vierge et l'enfant, par Jean Malouel, collection de M. Ed. Aynard, Lyon.*

IX. — *Le cardinal Pierre de Luxembourg en extase,*
école d'Avignon, vers 1440,
musée Calvet, Avignon.

X. — *Portraits du roi René et de la reine Jeanne de Laval, par Nicolas Froment, musée du Louvre.*

XI. — *Saint Siffrein, par Nicolas Froment (?).*
Grand Séminaire, Avignon.

XII. — *Charles V, statue en pierre,*
école française, deuxième moitié du quinzième siècle,
musée du Louvre.

XIII. — *Vierge portant l'enfant, deuxième moitié du quinzième siècle, pierre peinte. M. Georges Hoentschel, Paris.*

XIV. — *L'enfant Jésus adoré par la Vierge, un chevalier et un évêque, école provençale, vers 1500, musée Calvet, Avignon.*

XV. — *La Vierge et l'enfant Jésus, par Jean Fouquet, musée royal, Anvers.*

XVI. — *Étienne Chevalier, trésorier des finances du roi Charles VII, présenté par saint Étienne, son patron, — par Jean Fouquet, musée royal, Berlin.*

XVII. — *Jean Fouquet, — portrait de Guillaume Jouvenel des Ursins, vers 1460, bois, peinture à l'huile, musée du Louvre.*

XVIII. — *Portrait d'homme, par Jean Fouquet, collection du comte Wilczeck, Vienne.*

XIX. — *Portrait de jeune homme, par Jean Fouquet, galerie du prince de Liechtenstein, Vienne.*

XX. — *La nativité de l'enfant Jésus, par le « maître de Moulins », palais épiscopal Autun.*

XXI. — *Un donateur avec un saint guerrier, attribué au « maître de Moulins », musée de Glasgow.*

XXII. — *Pierre II, sire de Beaujeu, accompagné de saint Pierre, école du Centre, 1488, musée du Louvre.*

XXIII. — *Anne de France, femme de Pierre sire de Beaujeu, accompagnée de saint Jean l'Évangéliste, école du Centre, 1488, musée du Louvre.*

XXIV. — *Portrait du dauphin Charles-Orlant,*
attribué au « maître de Moulins », collection de M. Charles Ayr, Londres.

XXV. — *Assemblée de saintes, miniature des Heures d'Anne de Bretagne, par Bourdichon. Bibliothèque Nationale, Paris.*

XXVI. — *Portrait présumé de Claude d'Urfé,*
par Jean Clouet,
collection de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

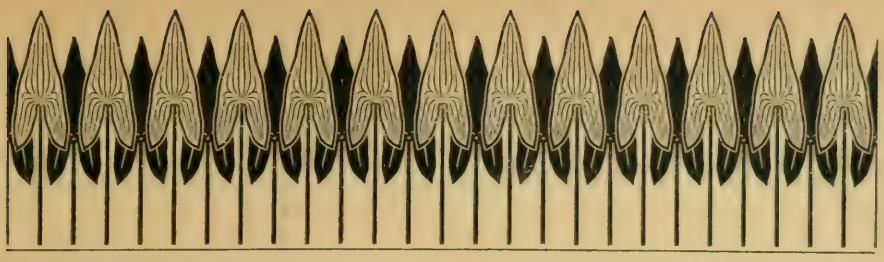
XXVII. — *Portrait présumé de Guillaume Gouffier, sieur de Bonnivet,*
par Jean Clouet,
collection de M. F. Richtenberger, Paris.

XXVIII. — *Portrait du baron Guillaume de Montmorency, par Jean Clouet, musée de Lyon.*

XXIX. — *Portrait présumé de Charles de La Rochefoucauld, comte de Rendan, par François Clouet, collection de M. Doistau, Paris.*

XXX. — *Portrait d'une jeune femme, par Corneille de Lyon, collection de M. Ed. Aynard, Lyon.*

contes de la Vierge



Si j'en crois le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries, il y a déjà deux ans que nous avons publié, en un cahier de Noël, cinq contes de la Vierge, recontés par Jérôme et Jean Tharaud; c'était pour le septième cahier,* cahier de Noël, *de la quatrième série; bon à tirer du samedi 20, fini d'imprimer du mardi 23 décembre 1902; ces cinq contes étaient :* du moine qui voulut voir Notre Dame; l'image; les trois roses de Notre Dame Sainte Marie; du cierge qui vint se poser sur la viole de Pierre de Syglar; du clerc qui priait Notre Dame pour sa luxure: *et ces contes étaient si beaux que je ne pus m'empêcher d'en mettre un tout au long, le premier, dans ce* catalogue analytique sommaire.

Aujourd'hui nous publions huit nouveaux contes de la Vierge; on verra ci-après ce qu'ils sont; je ne puis que redire aujourd'hui ce que je disais il y a deux ans; les Tharaud n'ont pas altéré la légende ancienne; mais ils se sont réservé le droit de la conter librement à leur tour, comme la contaient librement, sans altérer le texte commun, les anciens conteurs mêmes; la légende, commune, appartient à tout le monde; ceux qui nous ont légué la légende l'avaient faite, la faisaient et la refaisaient sans cesse; les Tharaud sont deux conteurs de plus, après et parmi tant de conteurs.

CHARLES PÉGUY

RENAUD LUTTE
AVEC LES
MAUVAIS ANGES

RENAUD LUTTE AVEC LES MAUVAIS ANGES

Renaud de Penhoat, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain par la volonté de Godefroi de Bouillon, premier roi de Jérusalem, tua son frère et sa femme qu'il avait surpris, seuls dans une chambre et se parlant d'amour.

Depuis ce meurtre, jamais plus il ne porta vêtement de soie, de vair ou de gris, mais toujours vêtu d'un justaucorps de cuir et d'une cotte de maille, il vécut à cheval, pillant les caravanes qui s'en allaient à la Mecque, à travers le pays de Moab et d'Edom. Par la force de son bras, les aromates, les brocards, les bijoux, les perles, les diamants, toutes les richesses dont les païens voulaient honorer Mahomet, allaient glorifier la tombe de Celui qui est mort pour nos péchés.

Renaud de Penhoat mourut très vieux, au bord de la mer d'Akaba ; il avait transporté dans les sables, à dos de chameau, une flotte de cent vingt navires, et il s'apprêtait à faire voile pour jeter au vent les cendres du Prophète. Un soir, sur une plage ardente, sentant venir la mort, il appela son chapelain et, rassemblant sous sa tente ses chevaliers, il leur commanda de conduire seuls l'expédition commencée. Puis, il se confessa publiquement de ses péchés. Il avait une grande contrition d'avoir tué son frère

et sa femme dans un moment de fureur aveugle. Peut-être qu'ils n'étaient pas coupables ; mais ayant guerroyé toute sa vie pour la gloire du Christ, il espérait en la miséricorde du Sauveur.

— Messire, acheva-t-il, s'adressant à son chapelain, cherchez, là, dans ce coffre, vous trouverez un cierge et vous l'allumerez en l'honneur de la Vierge Marie.

Le chapelain ouvrit le coffre, et, sous des vêtements tachés de sang (ceux que portaient la femme et le frère de Renaud, le jour du meurtre), il découvrit un cierge de cire blonde.

Quand la flamme brilla, Renaud de Penhoat rendit l'esprit.

Anges et Démons guettaient son âme dans cette région du ciel, où Gabriel tient du bout des doigts la balance qui pèse les actions des hommes.

L'archange mit sur un plateau les caravanes pillées, les païens massacrés, les riches offrandes au Saint-Sépulcre. Belzébuth posa, dans l'autre, deux âmes percées d'une épée.

— Notre Dame Sainte Marie ! pria Renaud, Notre Dame Sainte Marie !

Les deux plateaux de la balance s'arrêtèrent au même niveau.

La Vierge dit à l'archange :

— Renaud a grandement honoré mon fils. Il a défendu son tombeau contre les païens. Ta balance n'ose pas le juger. Rends-lui son épée et sa cuirasse : qu'il se batte avec les mauvais anges.

Renaud tressaillit d'espoir.

L'archange fut son page : il le vêtit de son pourpoint, de sa cotte de mailles, lui mit dans la main sa bonne épée.

Quelle ardeur et quelle vaillance ! Renaud se rue à la bataille, frappe les démons comme un forgeron son enclume, mais l'armée des mauvais anges est infinie ; ils accourent en troupe du fond de l'enfer. Renaud lutta dix heures. Quand son épée lui tomba des mains, il se réfugia près de l'archange.

— Vois, Renaud, lui dit la Vierge, ton épée ne peut te sauver.

— Pitié, pitié, mère du Sauveur!

— Gabriel, donne-lui ce cierge, dit Notre Dame. Défends-toi avec, Renaud.

L'archange tendit au chevalier le cierge de cire blonde à demi consumé. Pour la seconde fois, Renaud tomba sur les démons qui reculèrent devant la flamme tremblante. Mais Belzébuth le saisit au poignet et le traîna devant la balance, aux pieds de l'Ange Gabriel.

Renaud se vit perdu, il murmura « Notre Dame », ferma les yeux, ouvrit les doigts... Le cierge, tombant dans le plateau où les bonnes actions faisaient un tas si léger, emporta la balance. Belzébuth lâcha Renaud et le chevalier de Penhoat rendit grâces, à genoux, devant le cierge éteint, d'où montait encore un peu de fumée.

LA VIERGE
AUX COLOMBES

OU LA VIERGE
ENNEMIE D'ORGUEILLEUSE
VERTU

LA VIERGE AUX COLOMBES

Deux novices s'étaient liés d'une affection que le prieur tolérait parce qu'il y voyait une émulation de vertu.

Gilles et Félicien se rencontraient chaque soir sous les tilleuls d'une terrasse qui bordait la route, et toute la science du monde qui dans ce temps était la science de Dieu, se reflétait dans leurs discours comme un arbre dans une goutte de pluie.

Une jeune paysanne qui ramenait ses oies au village, passait devant la terrasse, pieds nus, les cheveux en broussaille, le teint hâlé par le vent et le soleil, guidant les bêtes avec sa gaule.

Un jour vint où Gilles n'espéra plus la tombée du soir pour le contentement de s'entretenir avec son ami des choses divines, mais pour épier sur la route le passage de la fille aux oies.

Félicien lui représenta qu'il se damnait. Gilles répondit qu'il aimait mieux mourir que de renoncer à la joie de voir la paysanne.

Pour le sauver des embûches du démon, Félicien dénonça son ami au prieur. Gilles fut condamné à une étroite prison jusqu'au jour où l'esprit du mal ne le dominerait plus.

Fier de son impitoyable vertu, Félicien continua de promener sur la terrasse sa science des choses divines.

Un soir il vit venir sur la route une femme qui portait une cage dans ses mains.

Quand elle fut devant la terrasse, l'étrangère ouvrit la cage d'où s'envolèrent deux colombes. Elle-même disparut plus prompte que les oiseaux, laissant, pour attester son passage, la cage ouverte dans le fossé et les colombes qui roucoulaient sur un noyer voisin.

Félicien courut dire au prieur ce qu'il venait de voir.

Le prieur obéit sur le champ à la Vierge : il ouvrit à Gilles sa prison, comme elle avait ouvert la cage des colombes.

LES
TROIS
DUCATS

LES TROIS DUCATS

Le jour où le roi René conduisit à Saint-Amadour la belle Aude de Toulouse qu'il venait d'épouser dans Arles, les Consuls voulurent lui offrir la régalade d'un pendu.

Mais quand la reine vit le condamné, les mains liées derrière le dos, la tête engagée dans la corde, elle poussa un cri et cacha sa face dans ses mains.

— Messieurs les Consuls, dit le roi à haute voix, Madame la Reine vous demande en souhait de bienvenue de lui accorder la grâce de cet homme.

Les Consuls répondirent :

— Cet homme a fabriqué de la fausse monnaie ; la loi veut qu'il soit pendu.

Un conseiller du roi intervint, et dit que, suivant la coutume de Saint-Amadour, un condamné pouvait racheter sa vie pour la somme de 1.000 ducats.

— Il est vrai, répondirent les Consuls : mais où voulez-vous que ce gueux les prenne, vos 1.000 ducats ?

Le roi fouilla dans son escarcelle : il en sortit 800 ducats. La reine chercha dans son aumônière : elle était pauvre : elle n'y trouva que 50 ducats.

— N'est-ce pas assez, messieurs, supplia-t-elle, pour la vie de ce pauvre homme, de 850 ducats ?

— La loi exige 1.000 ducats, répondirent les Consuls.

Tous les seigneurs de la suite vidèrent leurs poches dans les mains des magistrats :

— 997 ducats ! annoncèrent les Consuls. Il manque encore trois ducats.

— Pour trois ducats, cet homme sera-t-il pendu ? s'écria la reine indignée.

— Cet homme sera pendu, répondirent les Consuls inflexibles ; et ils firent signe au bourreau.

— Arrêtez ! s'écria la reine. Qu'on fouille ce malheureux ! Il a peut-être sur lui trois ducats.

Le bourreau fouilla la culotte du pendu : il en retira trois ducats.

Les Consuls saluèrent la reine :

— Madame, cet homme est libre !

Chrétiens ! l'homme qu'en ce conte vous avez vu en péril d'être pendu, c'est vous, c'est moi, c'est l'humanité pécheresse : au jour du Jugement rien ne nous sauvera, ni la miséricorde de Dieu, ni l'intercession de la Vierge, ni les mérites des Saints, si nous n'avons sur nous trois ducats de bonne volonté !

LA VIERGE
AUX VOLEURS

LA VIERGE AUX VOLEURS

Trois Bohémiens passaient à Jérusalem le jour où les Juifs crucifiaient le fils de Dieu. Ayant rencontré la Vierge, ils lui demandèrent pourquoi elle pleurait.

La Vierge leur répondit qu'on allait crucifier son fils.

Les vagabonds poursuivirent leur chemin. Étant arrivés sur la colline où le supplice se préparait, ils virent au pied de la croix une boîte avec des tenailles, un marteau et des clous. Ils volèrent l'un le marteau, l'autre les clous, l'autre les tenailles, et quand ils repassèrent devant la Vierge :

— Bonne femme, dirent-ils, voici des clous, un marteau et des tenailles que nous avons pris au bourreau et qui ne blesseront pas ton fils.

La Vierge voulut faire une grâce aux pitoyables Bohémiens. Mais comme elle craignait de ne pas reconnaître les trois passants de Jérusalem, elle accorda le privilège de voler sans péché à tous les fils de Bohême.

LA VIERGE

AUX OISEAUX

LA VIERGE AUX OISEAUX

La Vierge fuit avec son enfant devant les soldats d'Hérode.
La colombe demande à la Vierge :
— Où vas-tu avec l'enfant ?
La Vierge répond :
— Je fuis les soldats d'Hérode.
Elle entend sonner le mors des chevaux.
La caille demande à la Vierge :
— Où vas-tu avec l'enfant?
La Vierge répond :
— Je fuis les soldats d'Hérode.
Elle entend la voix des cavaliers.
L'alouette demande à la Vierge :
— Où vas-tu avec l'enfant ?
La Vierge répond :
— Je fuis les soldats d'Hérode.
L'alouette a caché la Vierge dans une touffe de sauge.

Les soldats d'Hérode ont demandé à la colombe :
— As-tu vu passer la Vierge avec l'enfant?

La colombe a répondu :

— Elle a passé par ici.

Les soldats d'Hérode ont demandé à la caille :

— As-tu vu passer la Vierge avec l'enfant ?

La caille a répondu :

— Elle a passé par ici.

Les soldats d'Hérode ont demandé à l'alouette :

— As-tu vu passer la Vierge avec l'enfant ?

L'alouette les a conduits loin de la sauge, de la Vierge et de l'enfant.

La Vierge a condamné la colombe à roucouler la plainte d'un amour sans espoir.

La Vierge a condamné la caille à raser la terre d'un vol lourd.

La Vierge, en récompense de sa merci, envoie l'alouette, chaque matin, saluer pour elle le soleil.

CELUI QUI FIT

PLEURER LA ROSE

CELUI QUI FIT PLEURER LA ROSE

Le roi menaçait la reine de la chasser de son lit pour épouser la fille d'un prince voisin, parce qu'elle ne lui donnait pas d'enfant.

Conseillée par sa nourrice et pressée par la terreur qu'une étrangère vînt s'installer à sa place, la reine stérile alla dans les bois trouver la sorcière, qui lui composa un breuvage.

Elle accoucha bientôt d'une fille surprenante par le caractère de sa beauté : la taille de l'enfant avait la souplesse des branches, ses joues étaient des pétales éclatants, ses ongles de transparentes épines ; un parfum de rose flottait autour de son corps ; sa vie se réglait sur les saisons ; elle sommeillait l'hiver, se réveillait au printemps, s'épanouissait l'été, s'alanguissait l'automne : elle semblait moins une fille qu'une fleur.

La reine aimait d'un amour aiguisé de regrets et de sombres pressentiments cette fille qu'elle avait eue par sorcellerie, et dont la vie semblait soumise à des astres perfides.

Or, un jour que le roi et la reine regardaient jouer leur enfant dans le jardin, ils la virent s'évanouir tant qu'il ne resta d'elle, sur le sable, qu'une rose, qui s'envolant, se greffa sur un rosier.

Épouvanté, le roi prit dans ses doigts la fleur et voulut l'arracher de sa branche. La tige meurtrie laissa tomber quelques gouttes de sang mais tint bon.

La reine se jeta, dans son oratoire, aux pieds de Notre Dame, pour s'humilier d'avoir eu recours aux offices d'une femme d'enfer.

Quand le roi parut dans la chapelle, il entendit la Vierge qui disait à la reine :

— Console-toi. Ta fille retrouvera sa forme première, si quelqu'un fait pleurer la rose...

Mais quelle chance y avait-il qu'un homme au monde réussît à faire pleurer une rose ?

Pourtant le roi fit annoncer dans ses états, à son de trompe et de tambour, qu'il donnerait une grande somme d'or et d'argent et la moitié de ses domaines à celui ou celle qui réussirait à faire pleurer une rose de son jardin, et il envoya des messagers porteurs de cette promesse jusqu'aux extrémités de la terre.

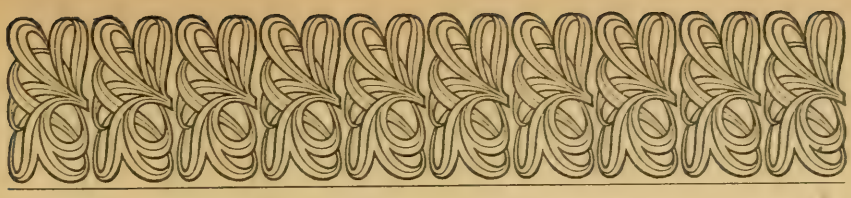
Alors ce fut dans le palais une procession de gens qui accouraient tenter l'épreuve : les uns étalaient leurs infirmités, leurs plaies : la rose fut insensible à ces laideurs ; d'autres lui racontaient à voix basse des malheurs, des infortunes, des catastrophes inouïes : la rose fut insensible à la douleur ; d'autres développaient des souffrances bravement affrontées, des dévouements ignorés, des sacrifices méconnus : la rose fut insensible à la vertu ; des jeunes femmes apportèrent dans leurs bras des enfants glacés : la rose fut insensible à la mort ; passèrent des princes charmants : la rose fut insensible à leur beauté ; ils eurent des paroles enflammées, les gestes de la passion la plus vive : la rose fut insensible à l'amour.

Elle s'effeuilla vers la fin de l'été pour renaître au printemps : personne n'essayait plus d'attendrir son cœur.

Avec les cloches de Pâques, entra dans le jardin royal, un gueux qui jouait de la vielle. Il chanta pour le plaisir de mêler sa voix au parfum de la rose.

Le soleil s'en allait, derrière les hautes futaies, vers des pays inconnus ; une goutte de rosée nocturne tomba des pétales de la fleur sur la vielle du musicien et la rose désenchantée redevint une belle fille des hommes.

LA JONGLERESSE QUI FUT EN DANGER D'ÊTRE NOYÉE



LA JONGLERESSE QUI FUT EN DANGER D'ÊTRE NOYÉE

Aux noces du seigneur de Daoulas en Irlande avec la fille du roi de Cornouailles, parut une jongleresse, illustre dans le royaume de France. Elle chanta les amours de Pàris et d'Hélène, d'Énée et de Didon, d'Antoine et de Cléopâtre, de Tristan et d'Yseut.

Le sieur de Daoulas l'entraîna dans son lit. La fille dédaignée du roi de Cornouailles ne sut rien que pleurer.

Mais dès que le seigneur fut endormi, la jongleresse quitta la chambre profanée et s'enfuit vers le port. Elle s'entendit avec des pêcheurs pour se faire conduire en Bretagne. Au milieu du voyage une tempête soudaine bouleversa la mer.

— Cette fille du démon, se dirent entre eux les marins, attire sur nous cette tempête pour le châtiment de sa nuit.

Ils la précipitèrent dans les flots.

En ce péril la jongleresse chanta un salut d'amour :

Quand à sa douce mère Dieu envoya Ave
Par Ave tout le monde de tous maux fut lavé.
Ève apporte l'hiver, la tristesse et l'émoi.
Ave donne l'été, les moissons et le mai.
Ève nous clôt le ciel mais Ave nous le rouvre,
Ave ! dans votre sein pour nous s'est hébergé
Celui qui dans le ciel a la plus riche auberge...

Accoudés aux terrasses du ciel, Notre Dame et les anges écoutaient.

Saint Genest, patron des comédiens errants, à genoux devant la mère du sauveur, lui fit cette prière :

— Douce Dame, pitié pour cette pécheresse, la vielle qu'elle porte à son cou l'a noyée dans la mare des péchés ; les grelots de sa robe ont appelé sur elle le vol de tous les désirs. Laissez-la vivre pour son salut. Ce matin, elle avait déjà le regret de sa nuit.

La foule des anges et des saints murmurait :

— Merci pour la jongleresse !

Notre Dame dit à Gabriel :

— Bel Archange, allez demander à notre Seigneur le Vent qu'il emporte jusqu'en Bretagne cette fille plus légère que folle avoine.

L'archange alla trouver le vent :

— Beau sire, voici le message que la reine des cieux vous envoie : soutenez jusqu'en Bretagne le corps de cette femme qui se noie.

Le vent répondit :

— Jamais je ne le pourrai, bel archange.

Gabriel redit à Notre Dame les paroles du vent : la Vierge se mit à sourire :

— Notre ami le vent n'est plus jeune !

La jongleresse au ras des flots continuait de chanter :

Ave chantaient les anges quand Dieu se maria,
Ave est un mot plein d'émeraudes et de gemmes,
Ave, Vierge à qui Dieu envoya Gabriel!
Ave ! quand votre nom est écrit sur un livre,
Ave ! la page rit...

Et penchée sur le balcon du ciel, la Vierge déroula ses cheveux sur la mer : la jongleresse pendue aux cordages divins aborda la Bretagne. Elle se retira dans l'asile d'un cloître et pour faire à la Vierge le plus beau sacrifice, elle jeta sa vielle au fond d'un puits et ne voulut s'employer désormais qu'à sonner les cloches du couvent.

LA STATUE
DE DIONYSOS

LA STATUE DE DIONYSOS

Les troupes de Julien, César, arrivaient en vue de Césarée. — Te souviens-tu, Libanius, dit l'empereur, du voyage que nous fîmes jadis dans Césarée? J'étais bien jeune alors : mes sens s'ouvraient au sentiment de la beauté. Quand nous approchâmes de Césarée, — te rappelles-tu, — c'était déjà le soir, à peu près l'heure où nous sommes en ce moment. Rien n'a changé que nous-mêmes. La vie était belle alors : le monde avait ma jeunesse. Depuis ce temps, il me semble qu'il a vieilli. La nature et l'âme des hommes sont ainsi liées que le vieillard emporte dans la tombe l'image d'un monde fané comme lui. Te souviens-tu? Quand nous arrivâmes près des murs de Césarée une théorie de jeunes filles vint au devant de nous : elles jetaient des roses sous les pas de nos chevaux. Notre suite était modeste : nous voyagions en philosophes. Cette offrande de fleurs semblait plutôt s'adresser à des disciples d'Apollon et des Muses qu'à l'héritier de l'Empire.

— Et je me rappelle, Julien, que vous avez reconnu l'accueil charmant de Césarée par le don que vous fîtes à la ville d'une statue de Dionysos.

— Je me réjouis de revoir ce jeune garçon, aux hanches fortes, à la poitrine un peu grasse.

— Vous ne le verrez pas, dit Libanius. Votre Dionysos n'existe plus.

— La foudre tombant sur le temple aurait-elle anéanti le chef-d'œuvre de Polyclète?

— Des hommes ont commis cet acte impie.

— Par Jupiter, Libanius, tu le sais, je ne suis pas cruel et je n'aime ni la vue ni l'odeur du sang, mais le criminel qui a porté la main sur Dionysos et détruit un motif éternel de joie paiera de sa vie ce sacrilège. Son nom?

— Son nom est légion : C'est tout le peuple de Césarée, entraîné par son évêque, Basile, un de ces ennemis de la science et de la beauté qui chassent du monde nos dieux. Vous ne reconnaîtrez plus la ville : les temples sont devenus des églises, les filles n'ont plus les bras nus, elles ne viendront pas au devant de vous dansant et jetant des roses.

— Misère! s'écria l'empereur; si je n'y mets ordre, la nuit et la laideur couvriront bientôt le monde... Quinze ans ont-ils suffi pour faire oublier ses dieux à Césarée?

— On dit, Julien, que ce Basile est un homme d'une éloquence étonnante et d'une haute vertu.

— Tu respecteras toujours, Libanius, un homme disert! Moi je hais les vertus des esclaves. Je méprise un dieu qui fait agenouiller ses dévots devant la mort. Vivent nos dieux de la vie : le puissant Jupiter, Vénus glorieuse, Dionysos gonflé des sèves de l'automne, Apollon à la lyre d'or.

L'empereur courroucé et soucieux ne dit plus une parole jusqu'au moment où son cheval entra dans l'ombre des murailles de Césarée.

Un grand vieillard mitré tenant d'une main une crosse, de l'autre un plateau d'argent sortit de la ville. Derrière lui venaient des prêtres. L'empereur éclata d'un rire contraint.

— Oh! Libanius, l'admirable théorie de belles filles et de jeunes hommes! Comme ils dansent, flageollant des jambes et branlant du chef!

Basile et ses compagnons s'inclinèrent devant l'empereur : l'évêque de Césarée leva vers lui dans une corbeille trois pains d'orge :

— Accepte ce pain, Julien, et sois le bienvenu dans notre cité.

L'empereur saisit la corbeille, et, la jetant par terre avec les pains :

— Un cadeau en appelle un autre, s'écria-t-il; tu m'as donné un peu d'orge; Libanius, qu'on lui apporte du foin...

L'évêque sourit comme un homme insensible à l'ironie.

— Je n'entrerai pas ce soir dans Césarée, continua Julien : tout y attristerait mon cœur. Mais quand je reviendrai de la guerre, je passerai par ici. Si des jeunes filles ne m'attendent pas à la porte avec des corbeilles de fleurs, si le peuple n'est pas en liesse, si mes dieux ne sont pas ramenés dans leurs temples, malheur à vous, malheur à Césarée, malheur à toi, Basile! Jamais plus tu ne mangeras de croûte ni de mie!

L'empereur défila avec ses troupes sous les murs de la ville.

Libanius s'attarda quelques instants avec l'Évêque.

— Que penses-tu, Basile, de l'opinion de ceux qui prétendent que Jésus ne fut pas vraiment crucifié, mais qu'au moment suprême de la passion, l'esprit de Dieu attaché à sa personne humaine, remonta vers les hautes régions du ciel?

— Je reconnais là les imaginations de Basilide et de Valentin. Si l'Église était indulgente pour ces dogmatiseurs orgueilleux, la doctrine du Christ ne serait bientôt plus un enseignement d'amour, mais un système plus informe qu'une nuée.

— Je le vois, dit Libanius. Tu méprises la philosophie. Mon maître Julien vous accuse, vous autres, chrétiens, d'enlaidir le

monde, moi je vous reproche plutôt de le rendre stupide. Si vous triomphez, c'en est fait de toute culture un peu noble : l'humanité ne sera plus qu'un troupeau de bêtes humiliées...

— Le troupeau sous la main du Christ sera bien gardé.

— On dit, Basile, que tu as des lumières sur ce qui se passe dans les profondeurs du ciel. Que fait en ce moment le fils du charpentier ?

— Un cercueil, répondit l'évêque de Césarée.

Le grammairien, piquant sa mule, rejoignit l'empereur.

Saint Basile, rentré dans la ville, commanda de sonner les cloches, et, quand tout le peuple fut assemblé, l'évêque fit cette invocation à la Vierge :

— Protège ta ville, défends-toi ! Ne permets pas qu'un soldat ivre soufflète tes joues bénies !

Le lendemain, Libanius, blanc de poussière, entrait dans Césarée. Il annonça que Julien César était mort, au milieu de son armée, le cœur traversé d'une flèche lancée par un bras invisible.

— Notre Dame a frappé l'impie ! s'écria le peuple d'une seule voix.

Libanius haussa les épaules :

— Votre Dieu n'a fait aucun miracle : un soldat mécontent s'est vengé.

La plèbe écharpa le grammairien.

Libanius, recueillant dans ses mains le sang qui coulait de ses blessures ouvertes, en fit une libation au Soleil, sous les yeux de Basile épouvanté de la puissance des dieux païens qui, jusque dans leur défaite, dominaient des intelligences superbes.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on peut encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi à dater du premier janvier 1905 la cinquième série complète se vendra quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits: nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

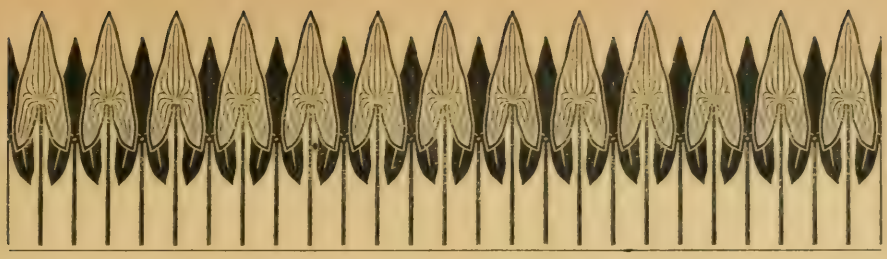


TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

FRANÇOIS PORCHÉ. — *A ma grand mère* 5

les primitifs français

CHARLES PÉGUY. — *Les primitifs français, cahier de Noël de la sixième série* 11

LOUIS GILLET. — *Nos maîtres d'autrefois*. — les Primitifs français. 17

Introduction 19

I 21

II 25

III 31

IV 41

V 47

VI 55

trente reproductions d'œuvres 63

planches

I. — *Portrait du roi Jean II dit le Bon, par Girard d'Orléans, Bibliothèque Nationale, Paris* 65

II. — *Tête de femme, pierre, école française, treizième siècle, collection de M. Pol Neveux, Paris* 67

III. — *Tête de roi, pierre, école française, milieu du treizième siècle, collection de M. Albert Maignan, Paris* 69

IV. — *Vierge de l'Annonciation, statue en marbre, école française, quatorzième siècle, collection de M. Doistau, Paris* 71

V. — *La fuite en Égypte, volet d'un tabernacle, école de Bourgogne, vers 1400, collection de M. Ch.-L. Cardon, Bruxelles* 73

VI. — *Le Christ mort, par Jean Malouel, musée du Louvre* 75

VII. — *L'adoration des Mages, école du Midi, vers 1325, collection de madame Lippmann, Berlin* 77

VIII. — *La Vierge et l'enfant, par Jean Malouel, collection de M. Ed. Aynard, Lyon* 79

IX. — *Le cardinal Pierre de Luxembourg en extase, école d'Avignon, vers 1440, musée Calvet, Avignon* 81

X. — *Portraits du roi René et de la reine Jeanne de Laval, par Nicolas Froment, musée du Louvre* 83

XI. — *Saint Siffrein, par Nicolas Froment (?), Grand Séminaire, Avignon* 85

XII. — *Charles V, statue en pierre, école française, deuxième moitié du quinzième siècle, musée du Louvre* 87

XIII. — *Vierge portant l'enfant, deuxième moitié du quinzième siècle, pierre peinte, M. Georges Hoentschel, Paris* 89

XIV. — *L'enfant Jésus adoré par la Vierge, un chevalier et un évêque, école provençale, vers 1500, musée Calvet, Avignon* .. 91

XV. — *La Vierge et l'enfant Jésus, par Jean Fouquet, musée royal, Anvers* 93

XVI. — *Étienne Chevalier, trésorier des finances du roi Charles VII, présenté par saint Étienne, son patron, — par Jean Fouquet, — musée royal, Berlin* 95

XVII. — *Jean Fouquet, — portrait de Guillaume Jouvenel des Ursins, vers 1460, bois, peinture à l'huile, musée du Louvre* 97

XVIII. — *Portrait d'homme, par Jean Fouquet, collection du comte Wilczeck, Vienne* 99

XIX. — *Portrait de jeune homme, par Jean Fouquet, galerie du prince de Liechtenstein, Vienne* 101

XX. — *La nativité de l'enfant Jésus, par le « maître de Moulins », palais épiscopal, Autun* 103

XXI. — *Un donateur avec un saint guerrier, attribué au « maître de Moulins », musée de Glasgow* 105

XXII. — *Pierre II, sire de Beaujeu, accompagné de saint Pierre, école du Centre, 1488, musée du Louvre* 107

XXIII. — *Anne de France, femme de Pierre sire de Beaujeu, accompagnée de saint Jean l'Évangéliste, école du Centre, 1488, musée du Louvre* 109

XXIV. — *Portrait du dauphin Charles-Orlant, attribué au « maître de Moulins », collection de M. Charles Ayr, Londres* 111

XXV. — *Assemblée de saintes, miniature des Heures d'Anne de Bretagne, par Bourdichon, Bibliothèque Nationale, Paris* 113

XXVI. — *Portrait présumé de Claude d'Urfé, par Jean Clouet, collection de Sa Majesté le roi d'Angleterre* 115

XXVII. — *Portrait présumé de Guillaume Gouffier, sieur de Bonnivet, par Jean Clouet, collection de M. E. Richtenberger, Paris* .. 117

XXVIII. — *Portrait du baron Guillaume de Montmorency, par Jean Clouet, musée de Lyon* 119

XXIX. — *Portrait présumé de Charles de La Rochefoucauld, comte de Rendan, par François Clouet, collection de M. Doistau, Paris* 121

XXX. — *Portrait d'une jeune femme, par Corneille de Lyon, collection de M. Ed. Aynard, Lyon* 123

contes de la Vierge

CHARLES PÉGUY. — *Contes de la Vierge* 129

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **Contes de la Vierge**

Renaud lutte avec les mauvais anges 131

La Vierge aux colombes, — ou la Vierge ennemie d'orgueilleuse vertu 137

Les trois ducats 141

La Vierge aux voleurs 145

La Vierge aux oiseaux 149

Celui qui fit pleurer la rose 153

La jongleresse qui fut en danger d'être noyée 159

La statue de Dionysos 165

Nos cahiers sont édités 173

Table de ce cahier 177

Éditions d'art Édouard Pelletan, 125, boulevard Saint-Germain, Paris.
— *Vient de paraître* **le roi des Aulnes** 183

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce septième cahier le mardi 20 décembre 1904.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 36

ÉDITIONS D'ART ÉDOUARD PELLETAN
125, boulevard Saint-Germain, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

LE ROI DES AULNES
Erlkönig

Ballade de Gœthe et Musique de Schubert

Texte allemand et traduction nouvelle
par M. Catulle Mendès

suivi de la partition de Schubert
et décoré de dix-sept compositions en couleurs de H. Belleny-Desfontaines
gravées par Ernest Florian

IN-4° CARRÉ, IMPRIMÉ EN COULEURS PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
TIRAGE LIMITÉ A 214 EXEMPLAIRES

Exemplaire — numéro 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double collection d'épreuves monochromes et polychromes, sur japon mince et sur chine.

Exemplaire — numéro 2 — sur whatman, contenant toutes les maquettes de l'artiste, avec une double collection d'épreuves monochromes et polychromes, sur japon mince et sur chine.

12 exemplaires — numéros 3 à 14 — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves monochromes et polychromes, sur chine, au prix net de . . . . . 400 francs

200 exemplaires — numéros 15 à 214 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané KTHMA ΕΣ ΑΕΙ, au prix de . . . . . 100 francs

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

5 collections, sur japon ancien, d'épreuves monochromes et polychromes, au prix de 125 francs
10 collections, sur chine, d'épreuves monochromes et polychromes, au prix net de 100 francs

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce septième cahier
le jeudi 22 décembre 1904

à l'Imprimerie Ernest Payen

13, rue Pierre-Dupont

à Suresnes

(Seine)

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18, grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la sixième série; un cahier vert de 188 pages; in octavo *grand jésus; nous le vendons vingt francs.*

QUINZIÈME CAHIER, CAHIER POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX
DE LA SIXIÈME SÉRIE
ET CAHIER POUR LE DIMANCHE DE PAQUES

EDDY MARIX

la tragédie de Tristan et Iseut

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

a
139391

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie ; et ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII + 408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui s'abonne à la sixième série le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour le dimanche des Rameaux

qui verdoient aux mains pieuses,

lequel est aussi la fête

des jeunes pousses qui vont relier les plantes

et des verdures lourdes de boutons

où s'enlacent les mains aimantes,

pour que de même il soit la fête

du chèvrefeuille amoureux du coudrier

que chanta Marie de France

et

du rameau qui du cercueil de Tristan

jaillit au cercueil d'Iseut

éternellement

intarissablement

sur le rocher de rêve

où jamais barque n'atterrit ni pied ne se pose ;

Et pour le dimanche de Pâques

où le Dieu ressuscite pour les chrétiens

à chaque retour des ans,

où l'amour divin se célèbre,

pour que de même il soit le jour

où ressuscitent les héros,

ceux de la force, ceux du triomphe, ceux de la douleur,

et le jour où se célèbrent

les joies, les désirs, les peines

des simples chairs mortelles

avec les amours

des simples âmes humaines;

nous offrons ce poème.

CAHIER POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX ET CAHIER POUR LE DIMANCHE DE PAQUES

RAMEAUX

D'els dous fu il tut altresi
Cume del chievrefoil esteit
Ki a la coldre se perneit :
Quant il est si laciez e pris
E tuz entur le fust s'est mis,
Ensemble poent bien durer;
Mès ki puis les vuelt desevrer,
La coldre muert hastivement
E li chievrefoilz ensement
Bele amie, si est de nus :
« Ne vus sanz mei ne ieo sanz vus. »

MARIE DE FRANCE,
Lai del Chievrefoil.

Marc fit planter une vigne sur le cercueil de Tristan,
un rosier sur le cercueil d'Iseut;
leurs racines descendirent dans le cœur des amants;
leurs rameaux s'inclinèrent l'un vers l'autre,
et se tressèrent étroitement

HEINRICH VON FREIBERG

la tragédie de Tristan et Iseut

139897
4/10/16

PERSONNAGES

ISEUT, fille du couple royal d'Irlande.

TRISTAN, roi de Loonois.

MARC, roi de Cornouailles.

BRANGIEN, servante d'Iseut.

GORVENAL, écuyer de Tristan.

LA REINE D'IRLANDE.

FROCIN, astrologue.

KAHERDIN, prince de petite Bretagne.

UN PILOTE.

UN HARPEUR.

UN SEIGNEUR CORNOUAILLAIS.

UN MARIN BRETON.

IRLANDAIS.

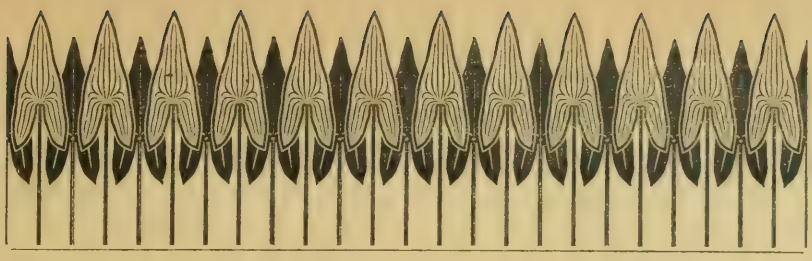
SUITE D'ISEUT.

PREUX ET MATELOTS CORNOUAILLAIS.

BRETONS.

L'action se déroule dans le monde celtique, aux temps légendaires, entre l'Irlande, la Cornouailles et la Bretagne.

ACTE PREMIER



ACTE PREMIER

Une salle dans le palais de Weisefort, en Irlande.

SCÈNE I

LA REINE, ISEUT

LA REINE

Au chemin du palais, qui monte de la ville,
S'élèvent les sanglots de la foule servile ;
Les lamentations des mères à genoux
(Tu les entends, Iseut) parviennent jusqu'à nous ;
Et sans doute bientôt l'enfant infortunée,
Qu'au dragon aujourd'hui le sort a destinée,
Vierge jadis heureuse en ses destins obscurs,
Pour la mort sans pitié sortira de nos murs !

Elle va conjurer par sa tremblante offrande
Une calamité plus générale et grande :
Le vol de l'animal s'élevant sur nos toits
Et répandant le soufre en flammes et la poix ;
Puis d'autres la suivront tant qu'une adroite lutte
Sur notre sol rougi n'aura jeté la brute.
C'est pourquoi chaque vierge, en larmes sous le lin,
Tend aux guerriers un bras suppliant et câlin
Et d'un geste promet sa bouche séductrice
A qui voudra tenter l'œuvre libératrice.
Iseut, la seule Iseut, ma fille, que son rang
Dispense du tribut de la chair et du sang,
Mais dont la beauté jeune et la haute fortune
Pourraient bien susciter la victoire opportune,
D'un sacrifice moindre, — ô honte ! — aura souffert,
Étant le riche prix au bon combat offert
Afin qu'à cet instant où la bataille cesse
Le héros se repose aux bras de la princesse !

ISEUT

Si de mon père et roi telle est la volonté
Que du vainqueur du monstre Iseut soit la fierté ;
Des victimes allant grossir la théorie,
J'offrirai mes espoirs en fleurs à la patrie.
Car l'époux de hasard pourrait être écarté
A jamais, ô ma mère, en sa vulgarité,
De mon jeune désir même indécis et vague
Tel qu'il vole au nuage ou flotte sur la vague !

LA REINE

Tais-toi, clameur d'angoisse aux lamentables sons
Dont le peuple a rempli la rue et les buissons ;
O cri désespérant qui roules et débordes,
Immense et sans arrêt, de ces immenses hordes ;
O cri, qui chez le maître invoqué vainement
Devrais d'amers remords éveiller le tourment,
Si ta persévérance atroce et déchirante
Ne peut faire cesser sa plainte différente !

ISEUT

Où donc est-il, hélas ! le fort qui labourait
Du tranchant de son glaive et l'herbe et la forêt,
Ton frère dont la cotte et dont la houppelande,
Mère, étaient bien vraiment les boucliers d'Irlande,
Morholt, le bon géant, travaillant indompté
A l'œuvre de justice et de salubrité ?
Ah ! Maintenant qu'il gît dans le cuir funéraire,
Nous appelons en vain après l'oncle et le frère,
Dans cette terre ouverte à tous les ennemis,
L'ouvrier des labeurs auxquels rien n'est promis !
Qu'il nous reste du moins cette triste vengeance
De maudire en lui-même, en toute son engeance,
Devant le deuil présent dont il est un auteur
Celui qui nous priva de notre protecteur !
Tristan de Loonois, baron de Cornouailles !
Toi qui par ton triomphe insolent nous fouailles

De honte et de douleur dans le jour et la nuit,
Reçois aux bords lointains la parole qui nuit !
Je ne te connais point ; mais tes traits, ta stature,
Tous les biens dont te fut prodigue la nature,
M'ont été trop vantés dans le sombre récit
Où j'ai su de Morholt le meurtre sans merci.
Puisse donc...

LA REINE

Laisse, enfant, nos grands morts qui reposent ;
Et fais que tes regrets indignes ne les osent
Troubler pour les chagrins dont leur deuil s'est accru !
Car si tu l'as nommé le vaillant disparu,
Ton âme, indifférente au deuil qui nous attriste,
Pleure, en pleurant Morholt, ta douleur égoïste !

ISEUT

Écoute ! Les rumeurs grandissent, dirait-on ;
Et des sanglots traînants n'empruntent plus le ton

SCÈNE II

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

Ah ! Que ne se peut-il que ma bouche déploie
Pour nous et pour Iseut, un même cri de joie !

LA REINE

Le monstre a donc péri ?

BRANGIEN

Tu ne dévoreras
Plus jamais, noir griffon, les vierges aux beaux bras !

LA REINE

O sourire du ciel, lumière, magnifie
D'un grand éclat ce jour qui sauve et purifie !

BRANGIEN

Tout le sang a coulé hors de l'horrible cou !

ISEUT

Et quel guerrier, Brangien, a su frapper ce coup ?

BRANGIEN

J'ignore encor comment la bête haletante,
Et par qui, succomba dans la commune attente ;
Je n'ai vu que la peur publique s'envoler !

ISEUT

Alors répète au roi s'il me fait appeler
Que ma virginité docile à l'hyménée
Lui demande pourtant encore une journée !

SCÈNE III

LA REINE, BRANGIEN

BRANGIEN

Faudra-t-il donc, princesse au teint des pâles fleurs,
Sur ton jour nuptial que nous versions des pleurs ?

LA REINE

Que t'importe, Brangien ?

BRANGIEN

Elle serait ingrate
L'enfant, jadis par vous arrachée au pirate
Et traitée en servante honorable au palais,
De ce chagrin d'Iseut si je me consolais !

LA REINE

Eh bien, rassure-toi car la triste épousée
Pourra, chère Brangien, par ta main empressée
D'un sublime bonheur recevoir le trésor !

BRANGIEN

Éclaircissez pour moi ce mystère du sort ?

LA REINE

Au fond de nos forêts je sais l'herbe d'un philtre
Par qui l'amour durable aux cœurs mortels s'infiltre
Et qui lie à jamais indissolublement
L'amant à son amante et l'amante à l'amant.
Foulant avec Iseut la demeure nouvelle,
A l'heure où le plaisir aux vierges se révèle,
Tu poseras, l'ayant de ce philtre rempli,
Le nocturne hanap au chevet de son lit
Et sans qu'aucun époux de ta bouche ne sache
A ses flancs ciselés quelle ivresse se cache,
Car tous les deux fuiraient, amers et soupçonneux,
L'avenir que l'amour ferait vertigineux !
Mais nous ne craignons plus l'inconnu dont ma fille
Va partager le sort hors du toit de famille
Puisqu'en se réveillant de leur premier sommeil,
Sur la couche d'hymen, dans le matin vermeil,
Étonnés de sentir leurs âmes transformées,
Ils se regarderont dans des heures pâmées !

BRANGIEN

Vous auriez ce pouvoir ?

LA REINE

Le sortilège est prêt !
Et bientôt tu tiendras l'amour dans un coutret !

Surtout, tu prendras soin que nul autre ne puisse
A ce vase goûter le brûlant artifice
Car malheur à ceux-là qu'unira la boisson
Si l'hymen ne leur fait une seule maison :
Tourmentés des désirs qu'aucun baiser n'apaise,
Sans que jamais l'honneur ni le devoir leur pèse,
Ils courront tous les deux vers leur double cercueil
Comme un esquif, poussé par le flux, vers l'écueil.

BRANGIEN

Eh quoi ! pas un moyen d'arrêter dans leur course
Les pâles inspirés de la magique source ?
Pas un contre-poison ? Et le temps ne peut-il
Éteindre dans leur chair le feu grave et subtil ?

LA REINE

Peut-être as-tu déjà connu que des breuvages
Dans les vouloirs humains font d'étranges ravages :
Souvent un enchanteur, habile dans cet art,
Conduit au but qu'il sait, sans refus ni retard,
Comparable au troupeau qui halète et qui fume,
Une foule d'humains que sa science allume.
Mais quand ces vins ont fait le tour de leurs esprits,
Et quand les flots versés aux lèvres sont taris,
Les sujets libérés des forces magiciennes
Retournent brusquement à leurs routes anciennes.
O combien la boisson que j'ai su préparer
Diffère des liqueurs dont rien ne peut durer !

Pendant l'éternité persévérant dans l'être,
Du verbe de l'amour gravant en lui la lettre,
Son pouvoir à tel point saisit l'âme et l'étreint
Qu'il la suit dans la mort au pâle souterrain !
Sitôt qu'un des amants cède au froid qui le navre,
Le blême survivant tombe au blême cadavre
Et couché près de lui, douloureux et vaincu,
Il meurt de cet amour, dont il avait vécu !

BRANGIEN

Reine ! Reine ! Mon corps entier, — hélas ! — frissonne
Tandis que ce discours prophétique résonne
Aux voûtes du palais comme le glas d'airain,
Sinistre et menaçant, du destin souverain !

LA REINE

Imite donc, Brangien, ma foi sûre et tranquille :
La nature est à tous un favorable asile ;
A l'ordre séculaire, aimable, printanier,
Je remets le bonheur et la paix du foyer.

BRANGIEN

L'amour ! L'amour ! Sans cesse un éternel caprice
De joie et de douleur le creuse et le hérisse,
Redoutable ! Et la vierge use ses blancs talons
A fouler son terrain des jours amers et longs !

LA REINE

Non, je ne le crains point que la fleur se décime
En vivant dans le vent plus large de la cime !
Laissons l'enfant mortel risquer son sort fier ;
Et vous, ô pubertés qui naquîtes hier,
Et sentez dans vos chairs jeunes monter des houles,
Suivez joyeusement le bon pasteur des foules !

BRANGIEN

Avant qu'à ces époux ces destins soient versés,
(Car moi, j'obéirai) reine, réfléchissez !
Par pitié ! reine ! reine !

LA REINE

Ah ! la porte légère
S'ouvre... Quel est cet homme à l'armure étrangère ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN ÉCUYER

L'ÉCUYER

Quelqu'un qui devant vous a pour tout bouclier
Une seule prière, ardente à supplier !

LA REINE

Et que demande-t-il ?

L'ÉCUYER

En premier lieu votre aide
Pour porter mon seigneur, livide et sans remède,
Qui gît devant le seuil ; puis les chères douceurs
D'un asile en ces lieux et de soins guérisseurs.

LA REINE

Toi ? ton seigneur ? Qui donc êtes-vous ?

L'ÉCUYER

Ce malade
Dort, lassé par le choc d'une rude estocade,
Car lui seul a bravé les venimeux ruisseaux
Qui du monstre vivant déchiraient les naseaux ;
Puis, quand il eut percé l'écaille hérissée,
L'herbe sanglante fut par sa chute cassée !

LA REINE

Dirais-tu vrai ? Brangien, fais transporter céan
L'hôte à qui le portail est un toit malséant.

SCÈNE V

LA REINE, L'ÉCUYER

LA REINE

Écuyer, (car ce nom est acquis aux fidèles
Dont sans doute toujours vous suivez les modèles)
Moi, la reine en ces lieux, vous ai questionné
Pour savoir à ces bords quels bords vous ont donné?

L'ÉCUYER

D'un beau pays rocheux mon seigneur et moi-même
Sommes venus. La foi jamais ne s'y blasphème
Qui tient aux souverains les vassaux bien soumis
Et donne aux innocents trop faibles des amis.
Ses jongleurs quand leurs voix s'exercent dans les rotes
Aiment à les aider de harpes et de rotes;
Et peut-être plus tard apprendrez-vous aussi,
Quand le héros sauvé vous dira son merci,
Quels étranges présents les vives hirondelles
Y viennent quelquefois porter à tire d'ailes!

SCÈNE VI

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

Ha! L'extraordinaire entre chez nous! Grand Dieu!
O bienheureuse reine! O bienheureuse Iseut!
Plus je l'ai vu plus j'ai revu...

LA REINE

Quelle figure
Revis-tu? Ne me tais rien!... Parle! je t'adjure!
Assez trembler!

BRANGIEN

Au temps où nous conduisions
En l'honneur de Morholt les lamentations,
Longtemps après le jour où les vaisseaux funèbres,
Ayant de nos brouillards regagné les ténèbres,
Eurent posé le corps sur nos bords endeuillés,
Notre même océan qui les avait mouillés

Laissa des mariniers cueillir, tout blanc de givre,
Un esquif sans agrès où nul ne semblait vivre
Mais qui flottait, conduit à l'heure où tout s'endort,
Comme un mystère errant, par une harpe d'or.
Un blessé l'habitait, défait et taciturne,
Auquel Iseut tendit le salut dans son urne;
Le poison détestable avait défiguré
Son visage, et son nom nous demeure ignoré.
Or, malgré ce venin qui noircissait sa face,
J'ai retrouvé ses traits qu'aujourd'hui rien n'efface!

LA REINE

Écuyer, cette enfant a-t-elle bien jugé?

L'ÉCUYER

Reine, elle a bien vraiment les souvenirs que j'ai!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CHEVALIER, un instant des Irlandais qui apportent son corps.

L'ÉCUYER

Mais le voici... Voyez cette pâleur mortelle!
Hélas! Hélas! Enfant chéri de ma tutelle!

LA REINE

Point de larmes, vieillard! Quittez la vaine peur!

Aux Irlandais.

Vous, laissez là celui qui souffre en sa torpeur.

Les Irlandais sortent.

Il est bien vrai! Son corps ne montre point d'entailles.
Le souffle du dragon, empestant les broussailles,
L'étourdit. Faisons donc céder le dur étau
De son sommeil...

Elle prend un flacon dans un coffret et le tend à l'écuyer.

Frottez ses tempes de cette eau.

L'Écuyer obéit.

LE CHEVALIER

Ma lance! Ramassez les tronçons!

LA REINE

Il s'agite!
Il parle! L'avez-vous entendu?

LE CHEVALIER

Le cher gîte,
Bel oncle, le palais qui s'étend sur mon front,
Est-ce le vôtre?

BRANGIEN

Il vit!

L'ÉCUYER

Pour le baume qui rompt
Ce marbre, sur vos pieds ma bouche s'ira mettre;
Mais que votre bonté si grande pour mon maître
Ne le regarde pas s'éveiller, car souvent
Un fiévreux tremble à voir quelque étranger devant
Cette couche agitée où sa douleur se vautre!

LA REINE

Soit! Que notre palais, écuyer, soit le vôtre;
Et de notre foyer deux fois hospitalier
Faites pour nous l'honneur à votre chevalier!

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, L'ÉCUYER

LE CHEVALIER

Quel combat, mon beau maître! Ah! Ah! L'affreuse bête!
L'entends-tu qui rugit son souffle de tempête?
Ses griffes me cherchant vainement battent l'air,
Et le fer au dragon projette son éclair!
Mais la lance se brise aux écailles et seule
L'épée enfin se fraye un chemin dans la gueule!

L'ÉCUYER

Sauvé! Sauvé! Cher fils! Aux vergers lumineux
Où coule, fleuve clair, la vie, en mille nœuds,
Marche, triomphateur, avec ta joie illustre,
Dans ta gloire éclatante et pure comme un lustre!
O mon élève cher!

LE CHEVALIER

Rapides alcyons
Qu'un large vol emporte où nous habitions,
Annoncez au bon roi que l'épouse est conquise
Dont la virginité lui doit paraître exquise
Afin qu'à votre cri, blancs annonciateurs,
Des tours du vieux moutier s'éclairent les hauteurs!
Dites que j'ai couché le griffon sur l'arène
Pour pouvoir à mon oncle amener une reine!

L'ÉCUYER

O guerrier jeune! De la chance enfant gâté!
O preux jamais surpris et jamais arrêté!
Ton dur combat au sein boueux du marécage,
Ta chute dans les joncs faisant un grand saccage,
O preux, rien ne t'étonne, et dès ton premier mot
Tu brandis ton triomphe au ciel comme un rameau!

LE CHEVALIER

Voici bien le palais où vit Iseut la belle,
Où s'inclinant jadis, très douce au mal rebelle,

Elle versa le baume et guérit promptement
Le harpeur apporté par le souple élément!
Voici le vieux décor, les grimaces des pierres,
De mes fièvres d'antan compagnes familières,
Les ornements du mur que comptait mon ennui
Et le grand feu dans l'âtre en spirales enfui!

L'ÉCUYER

Le palais a semblé s'inonder de lumière
Quand une esclave, ami, t'annonça la première!
Mais quelle est celle-ci?

LE CHEVALIER

Bien! je les reconnais
Les uniques cheveux auxquels je vous menais,
Dont mon oncle croyait la conquête impossible
Et vers qui j'ai bondi comme un trait vers la cible.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ISEUT

ISEUT

Du bon navigateur, agile en bien des jeux,
Seigneur, on m'a conté le retour merveilleux.

Coulent vos jours ainsi qu'un ruisseau de prairie !
N'êtes-vous pas de ceux dont la lèvre est fleurie
De chants harmonieux et de mots exaltés ?
La vie est précieuse où l'art met ses beautés !

LE CHEVALIER

La harpe dans ma nef, charmant la mer sauvage,
Fit, en des jours lointains, penser sur ce rivage
Que j'étais un jongleur...

ISEUT

Les pêcheurs nous l'ont dit
Qui cueillirent alors le mince esquif hardi :
Ainsi de saint Brendan, par les nuits étoilées,
Allait la nef, voguant aux îles dépeuplées,
Dans l'incantation de l'hymne du galet,
Sur la mer plus paisible et blanche que le lait.
Mais si la harpe d'or m'avait mal avertie,
Quelle vie, ici-bas, vous fut donc départie ?

LE CHEVALIER

Celui par qui périt l'animal carnassier,
Quel serait-il sinon un manieur de l'acier ?
Quand ma harpe sur mer berçait ma songerie
Je sortais d'un combat, non d'une jonglerie,
Vainqueur, blessé pourtant ! J'avais dû sur les flots
Me hasarder en un esquif sans matelots,

Sans rames et sans voile en sa courte carène;
Car telle de mon corps était l'âpre gangrène
Que tous, en approchant de moi dans le manoir,
Pour leur chair saine encor risquaient le poison noir,
Et telle de mes mains fébriles la faiblesse
Que de mon gouvernail j'aurais lâché la laisse,
Laissé mes bois flotter aux ondes du champ mat
Et la voile s'aller plier le long du mât.

ISEUT

Triste sort des héros que navre une blessure!
Aux morsures du fer l'ennui joint sa morsure!
Lorsque je vous veillais je n'ai point oublié
Mon bon oncle Morholt, sous la terre plié;
J'imaginais sa mort et lui-même, terrible
Par son regard de spectre irrité qui nous crible,
Tandis que vit encor, lâche victorieux,
Son assassin Tristan que n'ont point vu mes yeux!

LE CHEVALIER

Hélas! Je le sais trop! Lorsque sur votre sable
Des pêcheurs ont posé mon corps méconnaissable
Et qu'il reçut de vous de pudiques bienfaits,
J'entendais pour Tristan vos terribles souhaits!

ISEUT

Quoi! vous en plaignez-vous?

LE CHEVALIER

Oui ! Peut-être devrais-je
Encore prolonger le secret que j'abrège ;
Pourtant je n'ose pas emporter sur ma nef
Une femme ignorant le nom haï du chef !

ISEUT

Ha ! Vous portez ce nom dont chaque lettre est pleine,
Quand nous le prononçons, de douloureuse haleine !
L'ennemi de Morholt, c'est vous ! et votre chair
Reçut le dernier coup de son épieu si cher !
Perfide ! Notre onguent sur la molle tunique
A guéri de sa mort ce châtiment unique !
Ainsi vous avez fait par des femmes pleurant
Soigner le meurtrier inconnu d'un parent !
Puis, quand ce corps reprit sa forme de naguère,
Lorsque les chevaliers qui suivirent la guerre
Chez Marc d'où le géant, hélas ! ne s'échappa
Auraient pu retrouver le bras qui le frappa,
Vous vous êtes enfui ! Mais ta vile prudence
N'a fait que retarder l'orage qui condense
Ses nuages sur toi ! Chevaliers !

GORVENAL

Ne hâtez
Point l'offense aux devoirs des hospitalités,
Princesse !

TRISTAN

Gorvenal, tais-toi ! Qu'Iseut décide
De ma mort, s'il lui plaît, par sa bouche candide,
Car tout à l'heure encor je vous l'ai bien prouvé
Que ce corps est son bien que ses soins ont sauvé.
N'a-t-elle pas jadis tari dans mes artères
Du poison de l'épieu les gouttes délétères ?
Ah ! ne rougissez pas, princesse, si je dois
De ne plus en souffrir aux bontés de vos doigts !
Ma force, de Morholt n'étant point une égale,
Est-ce la trahison qui fut votre rivale ?
N'avais-je point reçu le défi du géant,
Ou devais-je incliner ma jeunesse au néant ?
Cependant appelez vos preux pour ma torture :
Je serai sans combat leur facile capture,
Et j'aurai, sur votre ordre, oublié sans regret
Tout mon triomphe heureux pour la mort qui s'offrait !

ISEUT

Ah ! c'est ta faute lâche et la plus éhontée
D'avoir voulu chercher sur sa terre attristée
La nièce de Morholt pour l'emporter au loin,
De tes succès sur nous serve et pâle témoin !

TRISTAN

Non pas, fille de roi ! Mais l'alerte hirondelle,
De paix et d'amitié messagère fidèle,

Dans la haute demeure, au bourg de Tintagel,
A porté dans son bec, lors du dernier dégel,
Un cheveu tout pareil à ceux de votre tresse;
J'ai cru qu'elle annonçait un espoir de tendresse,
Et j'ai passé la mer, et mon glaive, au tréfond
De la gueule, a fouillé jusqu'au cœur du griffon,
Afin que, de mes mains, par l'exploit s'accomplisse
La promesse d'amour brillant dans ce fil lisse!

GORVENAL

Vois, Tristan : La princesse écoute en se taisant
Et ses mains ont caché son beau teint rougissant;
Serait-ce ton pardon?

TRISTAN

Princesse, ce message
Je n'ai jamais pensé que l'oiseau de passage
L'apportait à celui dont le bras s'est baigné,
Ayant frappé Morholt, au sang impardonné :
Dans le palais de Marc, par la fenêtre ouverte,
Entrèrent deux oiseaux, chers à la saison verte,
Qui mêlaient en luttant leurs plumages froissés
Et le clapotis vif de leurs vols courroucés;
Un même instant les vit s'envoler de la chambre
Mais ils avaient laissé, comme un long filet d'ambre,
Glisser en ondulant aux dalles de granit
Le cheveu que chacun disputait pour son nid.

Alors, pour m'éprouver, d'une mine hautaine,
Marc parut désirer une vierge lointaine
Telle que les efforts des rames et des pas
Dans le pauvre univers ne la trouveraient pas.
Et brusquement : « Ami, va-t-en me chercher celle
Aux épaules de qui pareil cheveu ruisselle ! »
Un instant après lui je voulus le tenir ;
Votre hôte errant sentit monter un souvenir
Puis je partis quérir par delà notre lande
Humide et la ravir à sa terre d'Irlande
La belle Iseut pour être à mon seigneur puissant
Douce par sa candeur et son nom caressant !
Princesse, voulez-vous pour qu'entre nous se lève
L'aube blanche de paix sur l'acier nu du glaive,
Suivant le chevalier vers le château de Marc,
De son double portail avec lui franchir l'arc ?

SCÈNE X

LES MÊMES, LA REINE, BRANGIEN

LA REINE

Seigneur, autour du roi s'assemblent avec pompe
Les Irlandais mandés par le son de la trompe,
Dont les éclats joyeux, selon l'antique loi,
Vont à tous nos sujets annoncer votre exploit.
Dans la salle où le trône ouvre son blanc calice
Le haillon miséreux se mêle à la pelisse,

Et le maître, siégeant sur l'hermine du lit,
Pour que tous soient témoins du serment accompli,
Exige que sa fille au milieu d'eux paraisse
Et mette ses deux mains dans la main vengeresse.
Accompagnez-la donc, et si seul vous avez
Délivré ce pays du dragon, achevez
De conquérir, seigneur, sans faute et sans mensonge,
La vierge dont les yeux ont la beauté d'un songe !

TRISTAN

Non pour moi, mais pour mon seigneur, reine, j'irai !
Car il attend là-bas dans le manoir paré,
De ses noces bientôt prêt à sonner la messe,
Que j'entre avec Iseut comme fut ma promesse.
Et vous, que je priai de mettre dans ses jours,
Princesse aux cheveux d'or, vos riantes amours,
Sous la voûte royale où le peuple s'enfonce,
Vous plaît-il de laisser cueillir votre réponse,
Sans qu'un ressentiment reste entre nous sournois,
Au roi Marc, par son preux Tristan de Loonois ?

SCÈNE XI

LA REINE, BRANGIEN

LA REINE

Tristan de Loonois ! Lui ! Lui ! Le sanguinaire !
L'ennemi ! Parmi nous ! Le rouge partenaire,

Dans un jeu mortel, de notre meilleur baron;
Tranquille; publiant son nom ! Ils le tueront !
Justice sera faite. Écarte la tenture...
Écoute : le gong sonne. Il est l'heure. Pâture
De chair est assurée aux aigles pour ce soir !
Cris de mort !

BRANGIEN, regardant par une fente de la tenture

Le roi fait un geste. Il faut surseoir
A l'exécution. Sûr d'un Dieu secourable,
Tristan plus calme que dans le vent un érable !
Il parle. L'on se tait.

LA REINE

L'entends-tu ? Que dit-il ?

BRANGIEN

Je ne sais. Un discours séduisant et subtil
D'après l'effet. Il se rend, jette son épée !
Nul doute ! L'acte est grand ! Loyale l'équipée !

LA REINE

Que le roi juge donc ! Et que de son tombeau
Morholt fasse savoir quel acte juste et beau,
Le meurtre ou le pardon !

BRANGIEN

Reine, voici la grâce :
Le roi, s'étant levé de son trône, l'embrasse !

Elle écarte complètement la tenture. On suit la scène dans le fond.

LA REINE

Iseut femme de Marc, le roi Cornouaillais !
Tu tiens sa main, vainqueur qui jadis nous raillais,
Et tu vas l'emmener chercher sous d'autres nues
Un sort inconnu sur des terres inconnues.
Mais la chose est étrange et doit venir des cieux !
Soit ! Une autre à présent tient mon être anxieux :
Viens vers l'âtre, Brangien : —

Elle fait tomber une pierre de la cheminée et, de cette cachette, retire un flacon.

la pierre se décèle :
Voici le flacon que la bonne herbe harcèle
Pour répandre à l'entour, dans sa solution,
Le seul bonheur dont rien n'est une illusion !
Pour Iseut et pour Marc que ton soin le réserve !
Iseut va me quitter ! Mais toi, fidèle serve,
Des soucis maternels rends moins lourdes mes parts :
Qu'ils s'aiment : Iseut et Marc ! Prends ce philtre et pars !

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Une tente sur le pont d'un navire.

SCÈNE I

BRANGIEN, LE PILOTE, SUITE D'ISEUT,
CORNOUAILLAIS, UN HARPEUR

Danses et chants

LE PILOTE

Bien, jeunes gens ! Fêtez, par vos ébats en chaînes,
Du roi Marc et d'Iseut les noces très prochaines !

BRANGIEN

Prochaines !

LE PILOTE

Oui; car si les astres m'ont dit vrai,
Et les zéphirs des mers dont j'ai scruté l'arrêt
Qui semble bon, selon la science navale,
Vous tous n'attendrez plus longtemps que l'on signale
Le bourg de Tintagel au faîte du rocher
Et le troisième jour nous y fera toucher !

BRANGIEN

Hélas !

LE PILOTE

Dansez et que la harpe vous accorde,
Guide mélodieux, le rythme de sa corde !

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS LE PILOTE

UN SEIGNEUR CORNOUAILLAIS

Mais toi qui t'assieds là, sombre, qu'as-tu pensé
Tandis que tout s'élance en un bond cadencé,
Brangien ? De quel soupir frissonne ta narine ?
Est-ce la haine encor qui pèse à ta poitrine ?

BRANGIEN

Hélas !

LE SEIGNEUR

Chasse Morholt de ton cœur offensé !
Tristan n'est plus, Brangien, l'ennemi du passé ;
C'est celui qui rendit vos craintes éphémères
Et que baisaient, au fer de ses chausses, vos mères !
Enfin, c'est le féal qui dirige aujourd'hui
La nef à qui vous vous confiez et conduit
Vers le roi qui l'attend sans l'espérer encore
La chevelure d'or fauve qui la décore !
Tu te tais ? Reçois donc, triste, un adieu discret.
Cependant, le trésor gardé dans ce coffret,
Quel est-il, dis-le moi, sur lequel tes deux coudes
Se pressent, cependant que tu rêves et boudes ?

BRANGIEN

Des parures d'Iseut... que sais-je ?

LE SEIGNEUR

Tu mens !

BRANGIEN

Non !

LE SEIGNEUR

Une fois que j'étais ici sans compagnon
J'en ai pu longuement soulever le couvercle :
Le cristal d'un flacon dans l'or d'un double cercle
Et lui-même plein d'or, oui, d'or, par mon linceul !
D'un beau vin d'or ! C'était son contenu, le seul !

BRANGIEN

Hélas ! il fut remis à mes mains déloyales
Par la mère d'Iseut pour ses noces royales ;
Et lorsque le couchant eût rougi votre cap
Les époux l'auraient bu dans un même hanap !
Mais la peur à présent court dans mon corps livide :
Il ne me reste plus qu'un coutret laid et vide !
O flacon ! et toi qui le décorais, métal !
Allez orner des mers les grottes de cristal !

Elle jette le coffret à la mer.

LE HARPEUR

Je ne peux pas harper sous cette tente, certe !
Sortons ! Cette enfant morne, amis, me déconcerte !
Laissons se lamenter sous la tente du pont
Celle dont le soupir à la harpe répond ;
Et suivez-nous, ô vous dont les claires étoffes
Répandent la gaîté, mère des belles strophes !

SCÈNE III

BRANGIEN, seule

Dansez, raillez mes pleurs, ô stupides vassaux !
Ce navire est maudit entre tous les vaisseaux.
Car une autre y languit, et son corps sans parures
Gît au fond de la nef sur de molles fourrures,
Son œil s'éteint, son cœur virginal s'est gonflé,
Et son calme à jamais, hélas ! s'en est allé !
Un héros, devenu tel qu'un enfant fragile,
Chargeant de son front lourd sa main jadis agile,
Se tourmente comme elle et loin d'elle ; et chacun,
Ne sachant pas que leurs deux cœurs ne sont plus qu'un,
Halète ainsi qu'un cerf qui cherche au précipice
Pour sa dernière soif une source propice.
Iseut, Tristan ! Tristan, Iseut ! Un avenir
S'avance qui voudrait en vain vous désunir
Car le philtre plus fort l'un à l'autre vous lie ;
Et vous l'avez tous deux vidé jusqu'à la lie
De l'éternel amour le merveilleux apprêt,
Que la reine d'Irlande autrefois consacrait
A l'hymen hasardeux de sa fille plaintive,
Et qu'a mal surveillé l'infidèle captive !
Ha ! le vaisseau roulait sur les mouvants talus :
Déjà des courants chauds se mélangeant au flux,
Le soleil rougissait la nef comme une forge
Et de chaque marin il desséchait la gorge.

Les danses cependant m'entraînaient, et les chants,
Mais vous, abandonnés à des hasards méchants,
Iseut, Tristan ! Tristan, Iseut ! là, sous la tente,
Vous causiez dans la paix auguste et la détente
De l'antique courroux pour Morholt égorgé,
Vous étiez jeunes, seuls, et j'avais négligé
D'éloigner de vos mains facilement tendues
Les désirs dévorants, les heures éperdues,
Hélas ! et votre soif d'un instant a suffi
Pour fixer votre sort du geste qu'elle fit !
Comme un vin dont le goût égaie et désaltère
Vous avez partagé, le croyant salutaire
Et bon pour cette simple et vulgaire action,
Le vin brûlant d'amour et de perdition !

SCÈNE IV

BRANGIEN, ISEUT

ISEUT

Dispensateurs de paix au marin qui chavire,
Bienfaisants aquilons, vous sous qui le navire
Râle comme un mourant, immenses chiens hurleurs
Dont le grand magicien des froids et des chaleurs
Déchaîne et fait cesser les clameurs prophétiques,
Enveloppez Iseut de vos brises mystiques
Et caressez, ô vents frais de l'immensité,
De vos souffles calmants son front persécuté !

BRANGIEN

L'indestructible mal !

ISEUT

Pâle verdeur des mousses,
Qui dans nos froides mers lavent leurs folles pousses,
Mon œil ne te voit plus ! Et vous non plus, glaciers,
Qui dans les feux du jour évoquez des brasiers !
Tandis que je glissais loin de vous sur l'écume
Vous vous êtes perdus dans la nuit et la brume,
Et sous un nouveau ciel pour mes yeux obscurci,
Traînée à quelque époux que je n'ai pas choisi,
Le cœur plein de regrets dépourvus d'espérance,
Je m'en vais vers l'exil durable et la souffrance !

BRANGIEN

Princesse...

ISEUT

Parle donc ! Dis ! Que médites-tu ?
Ah ! tu me trouves pâle et le front abattu ?
Sur mes tissus épars mes cheveux en désordre,
Sans doute, tu voudrais les tresser et les tordre ;
Tu voudrais rehausser d'une chaude couleur
Le lin blanc qui s'unit trop bien à ma pâleur ?
Eh bien soit ! Fais-moi belle et que ta prompte adresse
Sur ma tige royale et fière me redresse !

Viens ! ne néglige pas d'épingler sur mon front
Un long voile flottant au contour souple et rond !
Je veux paraître à tous indifférente et froide,
Inscrire mon orgueil sur une face roide,
Sourire par moments... Mais que vais-je rêver
Lorsque mon corps se peut à peine soulever ?
Froideur, orgueil, autant de douloureux contrastes
Avec ma voix tremblante et mes sanglots néfastes !
Ah ! plutôt que vouloir mentir à la clarté
Mieux vaudrait du vaisseau chercher l'obscurité
Et sans aller dormir au sein profond de l'onde
Autant que je le puis fuir la lumière blonde !

BRANGIEN, à elle-même

Le philtre a déjà fait sa route en elle ! Eh bien,
Toi qui les as perdus qu'essaîras-tu, Brangien ?
Et pour ton imprudence et pour ta male garde
Quelle expiation offriras-tu ? Regarde :
L'inexorable vent pousse sur cette mer
Tes victimes aux lieux de leur supplice amer,
Mais à leur calme ancien ne pouvant pas les rendre,
Ni les séparer sur ce vaisseau, qu'entreprendre
Sinon tourner sans fin, avec de vains sanglots,
Dans la double prison des destins et des flots ?

ISEUT

Que pense-t-elle ? Assez ! Brangien, morne guetteuse !
Détourne de mes yeux ton regard qui les creuse !

Va-t-en ! Va-t-en ! Va-t-en ! Souviens-toi désormais,
Si d'un appel pressant je ne te le permets,
De ne plus revenir ! Laisse-moi pleurer seule
Dans ma faiblesse indigne et mon désespoir veule !

SCÈNE V

ISEUT, seule

Sans doute, qu'elle sorte ! Et quel ami pourrait
Écouter sans mépris l'aveu de mon secret ?
Brangien même, Brangien, la fidèle et la tendre,
De mes lèvres en feu ne doit jamais l'entendre !
O princesse d'Irlande ! O race de guerriers !
Sans faire de mes bras mes propres meurtriers
Ai-je bien pu laisser dans ma poitrine lâche
L'inavouable mal creuser sa sourde tâche ?
Moi qui l'aime, que suis-je à Tristan ? Un butin
Cher sans doute, conquis dans l'exploit incertain,
Mais pour lui négligeable et très bon pour un autre !
Le généreux orgueil qui toujours fut le nôtre,
L'orgueil de mes aïeux, me trahit ! J'ai frayeur
De moi-même, car mon abîme intérieur
Pour la première fois je le sens tel qu'un gouffre :
Insondable, fécond en surprises. Je souffre
De ma solitude et de mon indignité.
Ah ! traitant son dédain comme il l'a mérité,

Le haïr serait doux. La souffrance est atroce
Cent fois plus de l'amour que la haine féroce.
Lorsqu'il fut recueilli dans l'esquif sans agrès,
Celui dont le poison décomposait les traits,
Et que sous notre toit il trouva l'accalmie,
Que ne l'ai-je frappé dans son heure dormie!
Nos sorts n'auraient point eu cette inégalité
De ma torture affreuse auprès de sa gaîté;
Il ne poursuivrait pas, sous un ciel sans rafale,
Vers son libre bonheur sa route triomphale;
Et moi j'ignorerais le terrible savoir
Que dispense l'amour à son large abreuvoir!
Mais je sais maintenant, hélas! je sais et pleure.
Tout me pèse : le jour dont le rayon m'effleure,
Le monde impitoyable et le grand ciel félon;
Et, vive, je me crois dans un cercueil de plomb!

SCÈNE VI

ISEUT, CORNOUAILLAIS, LE HARPEUR

Des Cornouaillais écartent les rideaux de la tente. Au fond, le Harpeur, au milieu d'un groupe, récite en s'accompagnant sur sa harpe.

LE HARPEUR

Non loin des bords rocheux que frappe le flot sombre,
Dépassant les pics noirs des puissants horizons,
Il est un fort château, plein de siècles et d'ombre,
Que des pins recourbés entourent de frissons.

Des géants ont construit, pendant les âges rudes,
De ses maîtresses tours l'ouvrage essentiel
Et taillé, sur l'azur des hautes solitudes,
L'échiquier des créneaux fait de pierre et de ciel.

Tintagel! Tintagel! Moutier heureux où règne,
Doux à chacun ainsi que les fruits de ton parc,
Pur comme le ruisseau dont le cristal te baigne,
L'irréprochable roi, l'incorruptible Marc!

ISEUT

Ce chant pour moi! La cour m'obsède et m'environne!
Que me fait Tintagel? Et Marc? Et la couronne?
Plus chère m'eût été la mort au sol natal!
Et toi, sur qui la nef suit un chemin fatal,
O mer! laisse plutôt le vent qui te querelle
Lui creuser un abîme et le fermer sur elle!

TRISTAN, entrant sous la tente

Royaume de la mort! ô profond océan!
Quel charme a donc pour tous ton abîme béant?

Les rideaux de la tente se referment.

SCÈNE VII

ISEUT, TRISTAN

ISEUT

Ha! Lui! Seigneur, seigneur! Vous m'avez arrachée
A mon pays d'Irlande! Et vous l'avez tranchée,

Comme une offrande au roi Marc, la sérénité
De mon tendre printemps et de ma liberté !
Ne me bravez donc point. Que votre prisonnière
De pleurer loin de vous ait la douceur dernière ;
Hélas ! Car ces regrets mon cœur ne les a sus
Que du funeste jour où je vous aperçus !

TRISTAN

O gaîté du départ d'Irlande, quand la croupe
Des premiers coursiers blancs se courba sous la poupe ;
O vœux impatients dont nous implorions
Les souffles descendus des froids septentrions ;
Et toi, qui réveillais ma bravoure coquette,
Ardeur d'aller à Marc raconter ma conquête,
Qu'êtes-vous devenus ? Ce jour-là, dans votre œil,
Brillait la royauté, princesse, et son orgueil ;
Dans le balancement du bâtiment de chêne,
Droite, vous souriiez à voir lever la chaîne !
Tout a changé soudain et pour vous et pour moi.
Mais le pays quitté cause seul votre émoi,
Tandis que rougissant du chagrin qui m'accable
Je sens frapper sur moi l'aviron implacable !

ISEUT

Irrité par le calme et le mépris du grand,
Souvent un juste sort punit l'indifférent ;
Mais les infortunés dont l'âme saigne et crie
Quelquefois, de leurs mains, vengent la raillerie !

Elle descend dans le vaisseau.

TRISTAN

Princesse ! Qu'avez-vous compris ? Malheur ! Malheur !

Dans le silence, un chant d'alouette monte sur la mer.

SCÈNE VIII

TRISTAN, GORVENAL

GORVENAL

Rejoins tes compagnons car le plaisir est leur,
Tristan ; ne sois pas seul dans ton morne silence !
Entends-tu sur la mer quel sifflement s'élance ?
N'est-ce pas, au milieu du désert, la chanson
Que savent seuls les prés en fleurs et la moisson ?
On dirait, perçant l'air que son aile fouette,
Dans les champs matinaux les cris d'une alouette.
C'est un jeune marin ! Viens ! Viens ! Suis-moi. Tristan
Ne se distrait-il pas lui-même en imitant
Les oiseaux et souvent, au sein de la verdure,
Les observe-t-il pas tant que leur chanson dure ?

TRISTAN

Voix pure et pure joie ! Ah ! sûrement celui
Dont l'air suit le chemin où la foudre reluit

Et monte au ciel tout droit, dont la note enfantine
Reste, d'un bout du chant jusqu'à l'autre, argentine,
Celui-là n'a jamais vers un corps désiré
Poussé d'un pâle amant l'appel désespéré !

GORVENAL

La femme de tes sens n'est pas encor bannie
Que je ne puis nommer?

TRISTAN

Il sait ! Ma félonie
Est publique !

GORVENAL

Moi seul, enfant, j'ai pénétré
Dans ta souffrance intime et ton amour sacré ;
Et quel autre que moi saurait plonger et lire
Dans ton âme dont rien ne trahit le délire ?
Pourtant j'ai trop vécu si le jour s'est levé
Où l'enfant, par mes mains et mes soins élevé,
Dédaignant brusquement ma vieillesse prudente,
N'en fait plus tous les jours sa chère confidente !

TRISTAN

Pardon, maître, pardon ! Mais insensiblement,
D'une invasion très douce (sinon comment ?),
Tel que la mer qui ronge et qui conquiert les côtes,
Le mal dévastateur est entré dans mes côtes,

Pendant ma solitude auprès d'elle, pendant
Nos entretiens sur l'onde au soleil descendant,
Et lorsque j'ai connu sa victoire si prompte,
Maître, parler était impossible à ma honte !

GORVENAL

Tu n'as point failli, certe !

TRISTAN

O Marc ! ô Marc ! Hélas !
Oh ! que ne l'avez-vous renvoyé d'un cœur las,
Autrefois, loin de vous, bel oncle magnanime,
Cet enfant qu'aujourd'hui la trahison anime !
Moi, moi, votre neveu ! le fils de Blanchefleur !
Eh quoi ! j'aurai gémi de l'infâme douleur
D'être jaloux de vous et de l'amour infâme
De ma reine ! de ma dame ! de votre femme !
Que ne vous dois-je point, ô Marc ? Le sort malin
Au jour où je naquis m'a fait un orphelin :
Dans la vaste forêt qui couvre notre grève
Ma mère n'eut par moi qu'une joie âpre et brève ;
Mon père dès longtemps avait râlé, vaincu,
Sous le flot d'ennemis qui brisa son écu.
Mais vous m'avez appris une amitié prospère,
Et bientôt j'ai chéri comme le toit d'un père,
Comme le toit béni d'un familier accès,
Le sein viril et sûr où je me reposais.

Pauvre, j'ai retrouvé le bien le plus auguste
Grâce à vous : des parents la tendresse robuste ;
Mais mon cœur oublieux peut battre et contenir
Mon amour criminel avec ce souvenir !

GORVENAL

Tristan et Marc rivaux ! Course des temps précaires,
Toi qui des monts hautains ébranles les calcaires
Et tous les jours à l'homme impose des adieux,
Ah, passe et laisse-les unis et radieux !
Mais, fils, ne rougis plus car c'est ta gloire austère
Ce scrupule d'aimer, lorsque tu sais te taire
Pour celle dont la vue excite tes aveux.

TRISTAN

La conquête de la princesse aux beaux cheveux,
Quelle preuve pour Marc de ma reconnaissance !
Deviner sur quel front sublime a pris naissance
Le brin rare et soyeux, tombé d'un bec d'oiseau,
Qui fixe son désir royal dans un réseau
Mince et fort ; puis vers sa lointaine tentatrice
M'aventurer au seul geste de son caprice
Et, pour lui ramener cet or flexible et roux,
De mes vieux ennemis affronter le courroux,
Aux griffes d'un reptile exposant ma cuirasse
Précipiter la mort dans la gueule vorace,
Tout risquer, tout braver, tout vaincre et rapporter
Le butin chatoyant, souple et vif à flotter !

Mais l'œuvre dont la tour va paraître éclaircie,
Que me sert à présent de l'avoir réussie
Puisque au but des travaux lourds que je m'imposais
Je pleure du bonheur que feront mes succès ?
Félon ! Félon !

GORVENAL

Des pleurs ont mouillé sa paupière !
Il dit trop vrai ! Tristan, ah certe ! si la pierre
S'amollit de ton fort caractère, ô héros,
La hache qui le frappe a de terribles crocs !
Mais tu n'as plus longtemps à souffrir ; donc courage !
Silence surtout. Et, sitôt que sans outrage
Pour aucun, nous aurons parfait ce que tu dois,
Nous cinglerons tous deux vers notre Loonois.
La terre aux ennemis de ton père reprise,
La terre où le bon flot gaulois roule et se brise
Et que tu confias aux mains de tes sujets,
Préférant habiter Tintagel, les objets
Qui nous sont la patrie, enfant, et savent plaire
Toujours, t'attendent ! Oui ! Le manoir séculaire,
Les chênes, le vieux banc sous l'herbe enseveli ;
Et dans leur charme doux, enfant, l'oubli, l'oubli !
Ne me regarde pas de la sorte en réponse
A ce mot ! Est-il vrai que ton cœur y renonce ?
Non pas, Tristan ! Non pas encore !... En vérité,
On dirait que ses yeux roulent l'éternité
Lorsque la passion triomphante y circule !
Tais-toi donc, vieillard sans pouvoir et ridicule !

SCÈNE IX

TRISTAN, seul

Oui, c'est l'éternité que je porte là ! Soit !
J'ouvre mon être entier au destin qu'il reçoit !
Le mal est fait. Que peut ma bravoure éperdue,
Et devant elle, hélas ! ma volonté fondue
Cent fois déjà ! Pourquoi lutter lorsque je sais
D'avance ma défaite et mes efforts brisés ?
Quand son charme me prend sitôt que je recule
Comme un chant de sirène au fond du crépuscule ?
C'est assez pour l'honneur que dans ma chasteté
Je trouve à mon amour sa haute volupté.
Mais oublier le puis-je ? A jamais ma pensée
Au souple corps d'Iseut se suspend enlacée,
Tel un rameau nerveux, volontaire et vainqueur,
Jailli vers sa beauté du profond de mon cœur !
Quoi donc ! A votre image, Iseut, qui me pénètre
J'aurais la cruauté de refuser mon être ?
C'est bien : restez en moi, dussé-je en mourir, mais
Je vous aimerai ! Vous ne m'aimerez jamais...
Jamais... jamais... Horreur ! Et tristesse, tristesse !
Avoir la solitude à jamais pour hôtesse !
Être plus seul encor dans le vieil univers
Que je ne fus aux jours de gloire et de revers

Où, mon esquif petit roulant au gré des lames,
Une harpe m'était des voiles et des rames,
Tandis qu'abandonné dans l'étroite paroi
Je flottais entouré de déserts et de froid!
Oh! ne point épancher dans le sein de l'aimée
La tendresse qui pèse à mon âme fermée!
Ha! seul! seul! Une immense angoisse m'envahit...
D'où vient-elle? Du jour qui baisse et qui fraîchit?
Je n'avais point gémi d'une angoisse pareille
Jusqu'à ce soir. J'entends sonner à mon oreille
Un glas désespéré dans la brise d'avril.
Ni les chagrins d'enfant, ni, plus tard, le péril
Ne m'ont étreint ainsi, ni la réminiscence
Des pauvres morts, de toi qu'abattit ma naissance,
O mère! O Blanchefleur! Et ma gorge voudrait
Crier sur l'océan un sanglot sans arrêt!

SCÈNE X

TRISTAN, ISEUT

ISEUT

C'est vous dont les soupirs, seigneur, jettent ce trouble
Dans le soir? Est-il vrai que votre cœur est double
Et que le preux cachait, ne pouvant le guérir,
Quelque secret plaintif tout prêt à s'attendrir?

Je vous croyais malin, railleur et fier... Pardonne,
Toi dont l'âme sincère aux larmes s'abandonne !
Quel regret te contraint ? Quel désir non permis
Ou mécontent ?... Tu mords tes lèvres et frémis ?
Vois : ta servante Iseut à tes pieds s'agenouille ;
Laisse le lin léger que fila sa quenouille,
Dans le palais natal, humblement, comme il sied
De faire sans orgueil du trône où l'on s'assied,
Laisse le lin léger qui couvre mon épaule
Sécher ton grand visage incliné comme un saule !

TRISTAN

Reine... Reine...

ISEUT

Non pas reine pour vous, Tristan !
J'ai dit votre servante et tout en vous m'entend.
Vous savez qui je suis, et quelle forcenée
A vos pas glorieux vous traînez enchaînée,
Tandis que mon honneur et ma haine pour vous
Ont fui mon âme en proie à des tourments jaloux.
Accoutumé sans doute à toutes les victoires,
Les plus rares vraiment et les plus méritoires
Tristan les pourrait-il ignorer ? Ah, déjà,
Te rappelant ce qui de toi nous outragea,
Je t'entends qui te flatte et qui te félicite
Que la mort de Morholt, le cher géant, excite
Moins de colère et moins de vengeance en mon sein
Que d'admiration pour son bel assassin !

Je t'entends t'applaudir de m'avoir apaisée
A l'heure où je voulais ta fuite malaisée
En faisant mieux encor par ton discours adroit
Que d'étouffer en moi la rancune et le droit ;
Et de me maîtriser à présent, plus docile
Que ne le souhaitait notre royal concile
Quand, dans la grande salle, au tintement du gong,
Te décernant le prix de la mort du dragon,
Mon père m'ordonna, comme au captif qu'on livre,
De te donner ma main tremblante et de te suivre !
Oui, tu sais tout ! Eh bien, rayonne donc plutôt
Que de cacher ton front d'un pan de ton manteau
Et de gémir ainsi qu'un exilé sans frère,
Car elle est un jouet digne de te distraire
Celle en qui l'or rejoint la nacre et le carmin
S'offrant à rafraîchir ta tempe de sa main !

A ces derniers mots tout le corps d'Iseut touche tout le corps de Tristan ; leurs lèvres se joignent.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

Malheureux, malheureux ! Déjà l'aveu farouche,
Plus tôt que je n'ai craint, les jette bouche à bouche !
S'il en est temps encor, malheureux, éloignez
L'un de l'autre vos corps plaintifs et résignés !

Mais non! d'un sage effort pour vous il n'est plus l'heure!
L'amour... Que dis-je? c'est un philtre qui vous leurre,
Un grand philtre, Iseut, par votre mère brassé
Pour vous et pour un autre à bon droit empressé!
Ceux-là devaient s'aimer, qui le boiraient ensemble,
D'irrésistible amour qui devant rien ne tremble,
Plus ferme que l'airain, plus vaste que le temps!
Et Tristan a volé sa part des flots tentants!

ISEUT

Merci, Brangien, merci! Déjà sa mâle étreinte
Avait chassé de moi le chagrin et la crainte,
Mais tu me dis encor qu'il m'aime, et j'en bénis
Ce philtre et toi, Brangien!

BRANGIEN

Iseut, Iseut, punis
Plutôt ma négligence, Iseut, et que j'expie,
Moi qui devais garder ce philtre et qui n'épie
Que ses effets vainqueurs en vos êtres emplis!
Égorgez-moi! Vos bras n'en seront point salis,
Car par moi les douleurs âcres vous sont écloses
D'un éternel amour au sein mouvant des choses
Et j'ai mis dans vos cœurs, prompts à se soulager,
Un besoin de bonheur plus fort que le danger!
Mais celui-ci se tient autour de tous les couples,
Prêt à roidir les corps voluptueux et souples,

En eux-mêmes, hors d'eux, partout, partout, partout !
Et pour ceux-là, qui la vidèrent jusqu'au bout,
Dans la coupe d'amour la mort est endormie,
Ils n'ont pu boire l'un sans boire l'autre !

SCÈNE XII

ISEUT, TRISTAN

TRISTAN

Amie,
Crains-tu la mort ?

ISEUT

Je n'ai ni crainte ni remord ;
Que la mort vienne donc !

TRISTAN

Que vienne donc la mort,
Pourvu que nous ayons, d'une bouche ravie,
Dans un large baiser cueilli toute la vie !

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

La nuit, devant le château de Tintagel.

SCÈNE I

MARC, seul

O belle aux cheveux d'or ! Je n'imaginais point
Quand je la demandai ce charme qui me poind.
Aux discours de Tristan à peine le croyais-je
Qu'en dehors des récits des pays de la neige
Elle existât vraiment et qu'elle s'en viendrait
Jamais ayant en son regard pareil attrait.
Elle vint. Une aurore éclata, rose et blanche,
Quand du navire au bord elle franchit la planche :
Et voici qu'avec elle est entré dans ma tour
Des grands bonheurs humains l'habituel retour :
Quelque désir obscur de plus qui se lamente,
Et l'appréhension que la volupté mente.
Déjà je sens trop bien que son front soucieux

N'a pas d'amour pour moi sous ses cheveux soyeux
Et qu'à des volontés paternelles soumise,
Dans sa vertu plus sombre encor que la Tamise,
Du trône où je m'efforce à cacher mes dépits
Iseut, d'un pied glacé, foule les longs tapis.
Mais ses yeux sont très purs, certe, et son cœur paisible
Ne s'est jamais encor montré moins impassible.
Ris, amoureuse nuit, de ma timidité :
Chez l'épouse, ce soir, ma main n'a point heurté,
Tant je crains de trouver dans sa froideur nacrée
L'humiliation tant de fois rencontrée !
Hélas! Je ne suis plus le roi que je parais :
Adieu le bon souci de mes bois et guérets,
Et le soin de mes tours sur les roches nombreuses,
Les tourments du pouvoir, les luttes généreuses,
Vous tous que mon esprit, vide d'ambitions,
Oublie à chaque jour au sein des passions!
J'ai droit à son amour, pourtant! A peine sonne
Cet âge, pour mon front, où la tempe grisonne.
Je suis riche et puissant et respecté. Mes prés
Sont pleins de minerais et largement forés.
Pour sa quête autrefois que n'ai-je pris la lance
Moi-même sans avoir l'incrédule indolence
De permettre qu'un autre entreprît cet ardu
Voyage que lui seul mon amour aurait dû !
J'aurais sous ses regards étalé la défaite
Du reptile, cueilli la gloire sur un faîte
Inaccessible et, plein d'un rouge camboui,
Gagné son cher amour dans son cœur ébloui !

SCÈNE II

MARC, FROCIN surgissant d'un groupe d'arbres

FROCIN, à lui-même

Ah ! ah ! Frocin, il faut qu'un peu tu le régales
En éclairant pour lui ses douceurs conjugales.
Il craint que le bonheur mente ?... O mes amoureux,
Assez votre babil nocturne et langoureux
A troublé pour mes yeux dans leur cours redoutable
Les troupeaux lumineux de la céleste étable !
Voici mon heure !

Il s'approche de Marc.

O roi, ce n'est assurément
Pas pour me disputer le soin du firmament
Que vous quittez le lit dont la noce récente
Vous rend probablement pénible la descente.
Ne puis-je rien pour vous, moi vieux sorcier bien laid
Et pauvre, malgré mon savoir, comme un valet ?

MARC

Toi, Frocin ? Tu ne peux ce soir, bon astrologue,
En honneur, rien du tout pour moi.

FROCIN

Vous êtes rogue!
Gageons qu'en tous les cas ce qui vous fait songer
Je le devinerai. Ça, voulez-vous gager?

MARC

Rentre!

FROCIN

Vous ne voulez pas que je le devine?
C'est bien! J'ai deviné! L'air sans doute m'avine
Si ce n'est pas cela! Vous aimez, vous souffrez.
Aimer et souffrir sont rarement séparés,
Sans doute; mais, seigneur, fut-ce jamais la règle
Qu'un époux aimant, chose aussi noble qu'un aigle,
Possesseur satisfait, souffre tout simplement
Parce qu'il aime? Non. Mais ce raisonnement
Goûtez-le, c'est le mien : l'herbage de la route
N'est pas lui-même amer au chevreau qui le broute,
Par lui-même il n'a point d'âpreté, le beau miel,
L'onde elle-même nul trouble même véniel,
Point de laideur la fleur aimable de coutume,
Et l'amour pur, l'amour tout seul, point d'amertume.
Mais chaque chose peut tenir en soi le mal :
L'herbe cache un poison souvent à l'animal,
Le beau miel des ferments aigres, l'eau de la boue;
Dans la corolle la pourriture se joue

Sous les gouttes d'argent dont la nuit la lavait
Et pique de gros points jaunes sur son duvet.
Enfin poison, ferment, fange, place moisie,
Se nomment en amour, roi Marc : la jalousie.
Or, vous êtes jaloux et vous n'aimez point tant
La reine Iseut que vous ne jalousez... Tristan !

MARC

Moi ! Tristan ! Ne crains-tu rien pour que tu bâtisses
Le reproche à ton roi de telles injustices ?
Sais-tu bien ce que m'est Tristan ? Sais-tu quels liens,
Purs, sacrés, éternels, sont les miens et les siens ?
Tout me charme de lui : les arts de noble essence
Que Gorvenal apprit à son adolescence,
Son adresse au combat, son savoir de veneur,
Sa voix, prête aux chansons qui versent le bonheur,
La fraternité large et l'oubli salutaire
Où la haine et le deuil ont attristé la terre ;
Et souvent, quand sur moi pèse le château-fort,
Tristan sait, en harpant, charmer mon déconfort.

FROCIN

Bien ! Bien ! Mais laissez-moi franchir avec ma torche
De votre intimité trop farouche le porche
Et porter, pour vous-même, en vous, quelques rayons
Dont vous avez besoin, très grand besoin. Voyons :
Vous êtes furieux. Et pourquoi ? L'insolence
Est forte (n'est-ce pas ?) d'étaler sa vaillance

Trop ostensiblement et tapageusement
Devant l'objet promis au royal sacrement.
Eh, sans doute, à travers plus d'une rude phase
Tristan conquit Iseut ! Mais, ô ciel, quelle emphase !
Quelle ardeur à briller, avant, pendant, après !
C'est sur la mer surtout qu'il dut, à larges frais
De feinte modestie et timidité fausse,
Trouver à chaque exploit le mot qui le rehausse ;
Sur la mer, où souvent ils étaient seuls tous deux,
Livrés aux entretiens divers et hasardeux,
Où, sans autre flatteur près d'elle qui l'adule,
La princesse peut-être en était plus crédule !
Tristan a triomphé plus qu'il ne le fallait
En serviteur loyal et cela vous déplaît.

MARC

La mer avec Iseut par Tristan traversée
Penses-tu qu'entre nous elle se soit dressée ?
Quoi ! tu prétends cela ? Je jurerais, Frocin,
Que Tristan ne m'a point fait un lâche larcin
De mon bonheur, et même alors qu'ils se seraient
Aimés ces lèvres-là, mes lèvres, jureraient !
S'aimer ! L'ont-ils donc pu ? Hélas ! le lent roulis
Les a bercés longtemps sous la tente aux cent plis,
Presque seuls au milieu d'une foule asservie,
Et pouvant par instants se croire seuls en vie !
Bien des jours sont nés pour eux seuls à l'horizon,
Pour eux seuls bien des soirs de la blonde saison ;

Et, sans être moins purs, l'un vers l'autre ils pouvaient
Incliner longuement leurs âmes qui rêvaient !
Mais non ! Cela n'est point ! Aucun n'a murmuré
Quand pour Iseut et moi l'hymen fut célébré.
Et toi, loin d'être ici, prince savant des mages,
Le sombre évocateur de funestes images,
Détourne-les plutôt de mon esprit craintif,
Qu'aux soupçons dégradants il demeure rétif !
Maître, qui de Merlin vivant serais l'émule,
Déploie autour de moi le signe et la formule !

FROCIN

Le difficile ouvrage ! Oui notre art peut beaucoup,
C'est chose reconnue et véridique. Il coud
Et découd dans les fronts plus d'une idée étrange ;
Rien n'existe, en un mot, qu'il n'arrange ou dérange.
Et pourtant, — raillez-moi s'il vous plaît, — il ne vaut,
Ni par le verbe, ni par les grains du pavot,
Pour donner au grand cœur la paix qu'il sollicite,
Les mâles volontés et la force tacite.
Le bonheur pour le faible à l'hésitant maintien
Certe, c'est ignorer et ne penser à rien ;
Pour le fort c'est savoir, savoir quelle est la vraie
Position que le cours des choses lui crée ;
Et contempler, s'ils sont, l'amer et le cruel.
Enfant, moi, je tremblais à regarder le ciel :
Le secret abîmant des divines planètes
Courbait mon front au sol, vil d'humaines sornettes,

Mais je l'ai relevé vers l'azur parsemé,
J'ai su, voulant savoir, et je m'en suis calmé.

MARC

Vers quelle fin, méchant, ta phrase est-elle en marche ?
Quel savoir me veux-tu donner ?

FROCIN

Ces pins, dont l'arche
Toujours verte se courbe en indulgents berceaux
Vous le diront, seigneur, ce soir, sous leurs arceaux,
Si vous voulez un peu supporter la nuit fraîche
En attendant ici... Rappelez-vous mon prêche :
Votre doute fuira dans le sombre pourpoint
De la nuit, avec elle... et ne le craignez point,
Car, si vous êtes bien le souffrant que je soigne,
Vous êtes de ceux-là dont la douleur s'éloigne,
Et l'amour qui se trompe, avec l'erreur...

Il disparaît dans le château.

SCÈNE III

MARC, seul

Démon !
Quoi ! disparu déjà sans que pour son sermon
Accusateur, ma main le châtie et l'abatte !
Car il accusait ! Et si ma crédule hâte

L'écoutait, je devrais, caché sur ces gradins,
De mon noble manoir surveiller les jardins ;
Épier, qui ? Le plus proche d'entre mes proches :
Tristan mon fils, et mon épouse sans reproches;
Et, ne découvrant rien, cependant m'irriter
Dans l'attente et toujours, encore la tenter !
Amour noble et candide ! Amitié diaphane !
Le vulgaire envieux vous frôle et vous profane,
Et bien que son contact ne vous puisse fêler,
La tristesse plane où son souffle vint souffler.
Lâche menteur ! En lui ni sagesse, ni force.
La haine niche seule en sa hideuse écorce;
Il sort parfois, semant les persécutions,
Des abris que lui font nos superstitions ;
Le mal et la douleur sont ses plaisirs. Arrière !
Mais non ! la calomnie, hélas ! suit sa carrière !
Heureux ceux qu'un sort calme, esquif aux riches sacs,
Porte à travers des jours pareils à de beaux lacs !
L'amour n'a pas compté ses jalouses idées
Par autant de sillons sur leurs tempes ridées,
Leur sein respire libre et sans oppressions,
Et tandis que la nuit s'emplit de fictions,
Le repos, les prenant dans les plis de sa robe,
Abrège, en les berçant, les heures jusqu'à l'aube !
O Seigneur, Dieu courtois ! Garde dans ta pitié
De Marc et de Tristan l'exemplaire amitié !

SCÈNE IV

FROCIN, seul, paraissant sur la tour

Tu viendras cependant les troubler dans leur fête,
Cette nuit, et feras (j'en puis être prophète)
S'étouffer leurs deux voix d'amour dans le tombeau,
Voix haïssables plus que le cri du corbeau,
Sot roucoulement sous les pins et les pilastres !
Désormais je serai tout seul avec les astres
Et le ciel ! Car je hais ceux qui viennent parfois
Échanger pendant l'ombre agréable leurs fois ;
Et le chant du bonheur humain et condamnable
Met dans mon corps vilain un mal insoutenable.
Voici leurs messagers. C'est bien. Recommencez
Une suprême fois vos hymnes ressassés !

SCÈNE V

BRANGIEN, sortant du château par une petite porte basse, dissimulée sous du feuillage, GORVENAL

GORVENAL

Brangien !

BRANGIEN

Gorvenal !

GORVENAL

Oui ! Qu'Iseut vienne ! La cage
S'ouvre et le rossignol vole à son cher bocage.

BRANGIEN

Hélas ! Pas une nuit prudents !

GORVENAL

Tu dis ?

BRANGIEN

Que j'ai
Peur.

GORVENAL

Fantômes !

BRANGIEN

La main, par qui fut vendangé
Le vin herbé, mit dans sa liquide étincelle
Et l'amour et la mort. Or l'amour ensorcelle
Iseut et Tristan. Reste à venir la mort...

GORVENAL

Ha !
Tous les soirs mêmes mots !

BRANGIEN

Chaque soir rapprocha
Le terme que j'ignore et sûr de la bonace.
Et grandit mon remords ainsi que la menace.
Tous les soirs mêmes mots; mais, dans ces mots, toujours
Plus d'angoisse! Ah! combien dans ces calmes séjours
Par leur impunité leur imprudence augmente!
Chaque moment conduit l'amant vers son amante :
Le jour, auprès d'Iseut, sous les regards du roi,
Pour lui faire en ces lieux des heures sans effroi,
Son conquérant d'hier, adouci comme un page,
Des vieux contes d'amour lui feuillette la page
Et, parlant devant tous par ses yeux enflammés,
Il égrène les lais de tendresse embaumés.
Puis, quand descend la nuit, agile, sur les dalles
A peine reposant ses légères sandales,
Iseut s'élance au pied du grand pin protecteur
Qui sur eux de son dôme arrondit la hauteur;
Le verger les reçoit entre ses palissades,
Dans l'ombre que sur terre allongent les façades;
Leurs âmes s'envolant très loin de ce pays,
Leurs voix et leurs propos enchantent les taillis;
Toute chose en ces lieux semble être leur complice :
Des rameaux inclinés la grappe tombe et glisse
Pour rafraîchir leur bouche où vient de s'embraser
La flamme intérieure et folle du baiser.
Infortunés! Ils croient qu'en dehors de leurs âmes
Le philtre souverain fait jaillir ses dictames

Et suscite, du sein des objets enchantés,
Des amis bienveillants par leur souci hantés !

GORVENAL

Si l'ombre les cacha de la forte muraille
A l'astre glacial qui trahit et qui raille,
Si le pin leur prêta ses rameaux chevelus,
Le verger son enclos et la grappe son jus,
N'est-ce pas qu'en effet une force divine,
Les guidant par la main au bord de la ravine,
Réunit, sur le seuil où Tristan vient errer,
Ceux que tout dans la nuit aurait dû séparer ?
Amour et du Dieu bon la belle courtoisie,
Qui de choisir ce couple ont eu la fantaisie,
Sur leur œuvre, Brangien, veillent assidûment.
Ne crains donc rien du sort qui se montra clément ;
Et ne crois pas surtout que, de ta peur capable,
Je prône à mon enfant quelque conseil coupable :
Iseut n'a-t-elle point, par son amour altier,
En se donnant à lui, pris Tristan tout entier ?
Quoi ! veux-tu qu'il commette à présent l'infamie
Par crainte ou par remords d'abandonner l'amie ?
Eh ! quels discours sur lui trouveraient un pouvoir ?
Tristan ne connaît plus, ô Brangien, qu'un devoir.

Le chant du rossignol s'exhale des jardins.

Crois-en du rossignol cet appel chaud et brave
Qui prévient son amie et que l'amour aggrave ;

Écoute-le rouler si plein et si pressant
Qu'il fait passer dans l'air un souffle alanguissant.
Va-t-en quérir Iseut. Et, selon l'habitude,
Surveille le château; moi, je garde à l'étude
De mes yeux les jardins. — Rossignol! Rossignol!
Hors des mornes fourrés prendras-tu pas ton vol?

SCÈNE VI

TRISTAN, ISEUT

TRISTAN

Cachant dans les buissons mon ennui nostalgique
J'ai guetté le moment où le verger magique,
A l'heure où des veilleurs on n'entend plus les cris,
Pour nos baisers nouveaux ouvrirait ses abris.

ISEUT

Humides de langueurs et chargés de caresses,
Mes regards ont fouillé le flanc des forteresses
Pour devancer, parmi les ronces du sentier,
Les pas du bien-aimé contournant le moutier.

TRISTAN

Éclosent sous nos pas qui courent se rejoindre
Les mystères d'amour que les ombres font poindre :
Et que les arbres, pris d'un saint ravissement,
Chantent nos voluptés dans leur balancement !

ISEUT

De la lune en courroux déjouant la lumière,
Les incantations de la forêt fruitière
Ont commencé pour nous sous ses trésors pendants ;
Que ce soir soit ardent parmi les soirs ardents !

TRISTAN

Regarde : plus de tour qui menace ou domine
La pelouse assoupie où notre amour chemine :
Tintagel s'est perdu dans l'ombre et le serein
Et le vent l'éparpille à l'horizon marin !

ISEUT

Tissés agilement de fils impondérables,
Ma robe et mon manteau sont à peine palpables ;
La boucle retenant leurs flots dans le zéphyr,
Facile à dégrafer, ne compte qu'un saphir.

TRISTAN

La vague de ton corps, harmonieuse et lente,
Ondule brusquement plus vive et plus troublante,
Et je sens, sous l'ouvrage éthéré des fuseaux,
Tes seins, marbres vivants, pénétrer dans mes os !

ISEUT

Comme dans les ravins des bouleaux et des hêtres,
L'un à l'autre enlacés, se fondent nos deux êtres ;
Sous ta poussée, ô vin qui fermentes et bous,
Le mystère d'amour éclôt d'abord en nous !

TRISTAN

Iseut ! Iseut ! Nos cœurs s'élargissent, immenses !
L'infini nous agite ainsi que des démences,
Le grand ciel envahit nos fronts larges et bleus,
Les astres dévorants nous brûlent de leurs feux !

ISEUT

Nous enchantons la nuit illuminée et pâle :
Elle est un encensoir taillé dans une opale
Où, du fond de nos cœurs troublés de mille sens,
Tourbillonne et s'élève un immortel encens.

TRISTAN

La force du vieux monde au philtre condensée,
L'universelle sève, errante et pourchassée,
Murmurant à nos cœurs la chanson des époux,
De leurs divins bouillons enflent à flots nos pouls.

ISEUT

J'ai su que pour brasser le vin qui les active
Ma mère alla chercher une herbe primitive
Et les os des premiers vivants entremêlés
Où les principes tous dormaient accumulés.

TRISTAN

Sur ta lèvre, sans fin, je retrouve à ma lèvre
Sa sauvage saveur immortelle et sa fièvre
Inextinguible, et, dans chaque baiser nouveau,
Je retrempe à son goût l'enchantement dévôt.

ISEUT

Inoubliable jour où, sur la mer d'Irlande,
En la coupe où l'or fin tordait une guirlande,
L'un et l'autre, ignorant ses pouvoirs concentrés,
Nous l'avons bu tremblants et déjà pénétrés !

TRISTAN

Mais déjà Dieu lui-même, en forgeant nos deux formes,
Dans notre sang jumeau mit ses gouttes énormes
Et plaça notre chaîne au fond de ce creuset
Que pour couler nos corps sa droite se creusait.

ISEUT

Éloignés et dotés de sorts incompatibles,
Nous nous aimions depuis les temps indescriptibles
Et nous avons vécu, chacun inconscient,
Un semblable passé fait d'amour patient.

TRISTAN

Nous qui longtemps sans nous connaître nous cherchâmes,
Nous dont viennent hier de se trouver les âmes,
Roulons broyés par notre étreinte et confondus
Au fond de l'océan des bonheurs éperdus !

ISEUT

Tandis que sur nos fronts la houle du feuillage
Bercera mille nids dormeurs dans son mouillage
Et que le ciel désert s'étendra longuement
Comme un chaos rempli par notre embrassement.

TRISTAN

Arrêtons-nous ici : la mousse est tendre et molle ;
Les branchages lui font une basse coupole.
Blottis au sein de ces rameaux les chats-huants
Ne nous surprendraient pas de leurs yeux remuants.

ISEUT

Quand, sur un sable nu, nos corps se coucheraient,
Sur toi, comme un rempart, mes bras se fermeraient
Et la vieillesse même, habile à tout blanchir,
Pour parvenir à toi ne le pourrait franchir.

TRISTAN

Notre couple avec lui porte en chaque refuge
La jeunesse sacrée au Dieu même qui juge...

SCÈNE VII

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

Le roi ! Le roi !

ISEUT

Ciel !

TRISTAN

Marc !

BRANGIEN

Il vient. Dans le château
Il erra sans sommeil quelques instants. Bientôt,
De votre chambre, Iseut, il a suivi l'allée ;
Puis, ayant trouvé la porte sourde et scellée,
Songeur, il porte ici des pas irrésolus.
Vitement, rentrez ou vous ne le pourriez plus,
Iseut !

ISEUT

Hélas ! Hélas !

Iseut et Brangien rentrent dans le château par la petite porte basse au moment où Marc apparaît sur le perron.

SCÈNE VIII

MARC, TRISTAN

MARC

Qui marche ? Vassal ! Homme !
Ne glisse pas ainsi. Mais réponds et te nomme !
Tu te tais ? Voici ton pas, Tristan !

TRISTAN

Marc...

MARC

Ha ! toi !
C'est Tristan qui se tait quand j'appelle ? Pourquoi
Es-tu sorti si tard ? Est-ce quelque prouesse
Que tu cherches, ou bien ressens-tu la détresse
D'un remords qui, la nuit, pèse plus lourdement ?

TRISTAN

Un songe affreux que j'ai fait...

MARC

Un songe, vraiment ?
Un songe ? Ah ! Ah ! tu dis un songe ? Elle est bien lente
Cette réponse si simple, et combien tremblante !
Et te plaît-il conter quel songe ?

TRISTAN

Un sanglier
Blessé me poursuivait jusque hors du hallier...
Je m'éveillais ; mais la bête, traînant son ventre
Ensanglanté, hantait la chambre comme un antre.

MARC

Dieu ! quels doutes ! Tristan fut-il pas dévoué
Loyal et toujours d'un scrupule non joué ?
Quand Morholt descendit sur le sol du royaume
Où mon pouvoir s'étend d'Ely jusqu'à Dureaume,

Avant de prélever le vieux tribut annal,
Il nous offrit combat par un triple signal.
Aucun de mes soldats n'osait cette bataille;
Seul, bravant le défi monstrueux de sa taille,
Tristan bondit et vers le rocher dans les eaux
La barque de Morholt emporta les rivaux.
Puis, lorsque de leur champ de lutte solitaire,
D'où seuls des cris ardents parvenaient à la terre,
La barque retournant apparut sous son dais,
Elle était veuve enfin du meilleur Irlandais;
Cependant de ton corps percé comme une claie
Ta vie, ô cher neveu, coulait par chaque plaie!
Dis-moi que sous les toits par les branches construits
Tu viens attendre, ouvrant l'oreille à tous les bruits,
Une fille d'Iseut, aimante, que tu loues
De réjouir ta bouche au don frais de ses joues.
Serais-je de ceux-là devant qui l'honneur veut
De cacher tes amours que tu tiennes le vœu?
Ah! par notre amitié, mon Tristan, et pour elle,
Nomme-moi l'innocente et chaste tourterelle
Qui ne doit rien qu'à toi, certe, et n'a point failli
En courant aux bosquets où le plaisir jaillit?

TRISTAN

Vous m'interrogez comme un rôdeur qu'on suspecte
Pour m'avoir vu la nuit, sur l'herbe où quelque insecte
Était seul avec moi? Seigneur, assez, assez!
Dites-moi quels soupçons affreux vous nourrissez?

Vous m'avez trop longtemps accusé sans défense.
Que me reprochez-vous ? Quelle fut mon offense ?
Seigneur, je veux savoir, vous ne pouvez tarder...

MARC

Garde-toi, garde-toi de me le demander !
Des mots dont un maudit s'est permis la licence,
Quelques mots indécis mais clairs, puis ta présence
Dans cette même nuit, sous ces arbres, ici,
Et ton embarras, tout s'accorde et me saisit !
Oui, mon esprit se perd. Un infernal génie
Roule en moi ! Je ne suis plus moi ! Je me renie !
Il m'emporte hagard, fiévreux, désemparé,
Dans une course folle en parage ignoré !
Mais non ! Non ! je ne crois pas encore et mes doutes
Vont se fondre et c'est à tort que tu les redoutes !

TRISTAN

Seigneur, ne sachant pas de quoi vous m'accusez,
Je ne puis éclairer vos esprits abusés.
Cependant ! quels que soient mes fautes ou mon crime,
Dieu m'est témoin, seigneur, qu'en ce cœur qu'il opprime
Je n'ai jamais du moins, de moi-même oublieux,
Blasphémé l'amitié que savent ces lieux,
Ni contre vous, bel oncle, emporté d'aventure,
Pour m'affranchir de vous désiré la rupture ;
Mais qu'au fond de ce cœur vous chérissant encor,
Cependant qu'entre nous se lève un désaccord,

Le moindre des soucis de mon âme inquiète
N'est pas notre amitié qui déjà s'émiette.

MARC

Hélas ! l'inévitable événement se rit
Du cher et bon passé dans nos âmes inscrit,
Et vainement, aux bords dont celui-ci s'échappe,
L'homme en proie aux destins sanglote vers sa nappe !
Dieu m'est aussi témoin qu'à d'indignes leçons
Rebelle, je m'efforce à chasser ces soupçons.
Plein d'une perfidie habilement versée,
Mon faible cœur bientôt rappelle leur pensée.
Ah ! fils, écartons-les à jamais ! Sauvons-la
Notre fraternité ! Pour atteindre cela
La raison de tous deux exige un sacrifice ;
Et plus tard, délivrés du hideux maléfice,
Nous recommencerons le passé ; — mais d'abord
Il faut nous séparer, mon fils ; — quitte le bord
De Cornouailles !

TRISTAN

Quoi ? Vous m'exilez ! Le pacte
Est bien rompu, qui nous enchaînait, et votre acte
Impitoyable, ô roi ! Terre ! Terre où mon pié
Aimait à se poser, à qui je m'étais fié ;
Château qui vis longtemps, sans qu'un chagrin me naisse,
Dans sa gloire et sa paix s'écouler ma jeunesse,

Est-il vrai que, banni de vos sites chéris,
Je doive... Ah! pas encore! Et vous, ô vieux troncs gris,
Pins nobles, arbres lourds de fruits, jeunes arbustes,
Vous qui me connaissez et n'êtes point injustes,
Vous qui savez que loin de vous, partout ailleurs,
Je mourrais d'un ennui cruel, soyez meilleurs
Que ce roi; prenez-moi, mes amis, dans vos branches
Enserrez-moi, vibrez, défendez-moi! Vous, franches
Choses! Pitié!

MARC

Mon cœur, un jour rasséréné,
Des fils qui me naîtront rappellera l'aîné;
Car, je le sens déjà, Tristan, et te l'atteste,
Je te rappellerai. Va! que ton pas soit leste;
Subis l'épreuve et crois en moi. Puisque tu vis
Il faut que mes soupçons soient bien mal affermis,
Car si jamais... Dieu grand! La minute alarmante
Verrait pour tous les deux une mort infamante!
Oui! quand vos aveux seuls se seraient échangés!
Lorsque vos regards seuls, l'un dans l'autre plongés,
Auraient failli, laissant votre chair sans souillure,
Infidèle vassal, et toi, reine parjure...

TRISTAN

Seigneur, que dites-vous?

MARC

Ciel ! Ciel ! Je te l'apprend
Moi-même, malgré moi ! Mais puisque le torrent
De mes angoisses rompt mes lèvres au sceau frêle,
Tant mieux ! Tu comprendras quel tourbillon de grêle
Pouvait seul ébranler notre alliance et si
J'ai tort pardonne et plains-moi d'un esprit rassi !

TRISTAN

Ah ! laissez-moi rentrer dans le manoir, car toute
La vérité de vos soupçons, quoi qu'il en coûte,
La reine doit l'entendre et quels honneurs lui rend
Son époux ! Laissez-moi passer ! Je fus garant
Près du père d'Iseut de votre déférence ;
Il me faut détromper sa naïve assurance.
Avant que de partir il n'est pas superflu
Que je lui dise, Marc, de ne vous croire plu !

MARC

Ne pense pas encor rentrer dans ma demeure.

TRISTAN

Marc !

MARC

Ha ! tu tends le bras... Ose donc ! Que je meure
Si je te mène pas moi-même jusqu'à l'huis !
Va devant moi !

TRISTAN

Ha ! Ha !

SCÈNE IX

ISEUT, BRANGIEN

ISEUT

Va ! Tristan ! Je te suis !

ACTE QUATRIÈME

ACTE QUATRIÈME

Une grotte dans la forêt.

SCÈNE I

ISEUT, TRISTAN

ISEUT

Voici le premier jour de l'été : la ramure
Roule de l'argent clair dans sa majesté mûre
Et, du pré jusqu'au faîte autrefois embrumé,
La terre éclate et luit comme un casque gemmé !
Tristan, des moissonneurs la lointaine famille,
Autour des épis roux, promis à la faucille,
Fête en ce même jour le plein des renouveaux ;
Mais nous, si seuls et loin de tous par monts et vaux

Nous célébrons tout bas les choses maternelles
De resplendir ainsi que nous pour nos prunelles.

TRISTAN

Les cloches des cités, en des coups redoublés,
Sonnent de l'aube au soir pour la fête des blés,
Mais la feuille des bois que nulle main ne sème,
Pour sa solennité sait sonner elle-même,
Et, depuis ce matin, dans le cirque du mont,
Son clapotis circule et s'élargit en rond.
O mots humains perdus dans l'air des hauteurs larges,
Chants de gloire, fracas des coursiers dans les charges,
Cris dont sont salués les rois, ô vain éclat
Imperceptible quand la nature parla !
L'air que nous respirons tranquillise et dévaste
Nos esprits pleins jadis du bruit du monde vaste.
Plus de pompes, un lit de feuilles, les grands daims
Jetés au bois flambant par des trépas soudains :
Autour de nous éclôt en folles plates-bandes
Une réalité subite de légendes !

ISEUT

Nous avons perdu le monde et le monde nous,
Mais quand auprès de nous seraient les mondes tous,
Heureux d'un seul bonheur en qui son cœur abonde,
Tristan n'apercevrait qu'Iseut dans tout le monde ;
Et du même bonheur l'esprit plein et content,
Iseut ne verrait dans les mondes que Tristan.

TRISTAN

Grotte silencieuse, ô sauvage fossure,
Toi dont le séjour calme et la demeure sûre
Où, tels que des amants de la petite gent,
Nous avons étendu notre lit indigent,
Sois la fossure des amants et baptisée
De ce nom avec l'eau sainte de la rosée
Puisque, depuis le toit dernier des derniers bourgs,
Avant de te trouver il faut marcher cinq jours !

ISEUT

O grotte, par toi nous vivons et dans ces sites
Nous n'avons que les soins aux grands arbres licites :
En premier lieu le soin d'être, d'être selon
La loi simple d'amour qui régit ce vallon,
Forts et beaux comme des chênes aux jeunes fibres,
Épanouis dans la lumière et dans l'air libres.

TRISTAN

Et, si c'est de l'été la grand fête aujourd'hui,
Bientôt une autre fête, ô grotte, en ton réduit,
Plus triomphalement sera par nous menée :
Le premier des retours après toute une année
Du jour, où négligeant son renom et sa paix,
Iseut s'en vint me suivre au fond des bois épais !

ISEUT

La paix d'Iseut était où serait ta retraite,
Et son renom dans sa tendresse toujours prête
Pour ta tendresse. Et quand un sentiment plus pur
Au fond des cœurs humains a-t-il mis son azur?
Les amants à venir, le soir, sous la feuillée,
Dans l'ombre répandront l'histoire ensoleillée ;
Des sages de tous temps la juste austérité
En verra l'harmonie et la fidélité,
Et tous nous béniront pour son charme durable
Quand ils s'en rediront le détail mémorable !

SCÈNE II

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

Ma robe est un fossé que la brise a comblé
Avec un blanc bouquet des rameaux envolé,
Vivant encore et non brûlé par l'heure chaude.
Son arome dans l'air s'exhale encore et rôde,
L'ouragan n'en a point chiffonné le satin
Et sa verdure est fraîche, ainsi qu'à son matin,
D'où s'élance, élargie en corolle, une antenne.

ISEUT

Là-bas, sur l'herbe grasse, autour de la fontaine,
Les tilleuls parfumés vont bientôt s'effleurir :
J'avais dit à Brangien, la douce, d'y courir
Recevoir dans son sein la feuille et le pétale
Et d'en joncher la mousse où notre lit s'étale
Pour que, durant les mois de neige et d'âpreté,
Sur nos corps imprégnés nous conservions l'été
Et qu'alors ces odeurs dans nos chairs demeurées
Évoquent à tes sens des heures préférées.

TRISTAN

Oui, les tilleuls sont doux et parfois, dans le soir,
Lorsqu'au seuil de ces prés nous allions nous asseoir,
Nous les sentions dans l'air moins pesant, où les ombres
Glissaient du haut des cieux subtiles et sans nombres.
Ce n'était pas l'apprêt habile d'orient
Que l'amoureux pervers accueille en souriant,
Ni l'appel odorant des sachets de basane
Échappé du manteau vil d'une courtisane.
C'était une caresse et noble et tendre autant
Qu'un baiser maternel exorcisant Satan ;
Et je croyais sentir l'âme sereine et haute
De Blanchefleur, amante et sans crainte et sans faute
Qui du frein des regrets ne connut point le mors
Visitant ses enfants sans faute et sans remords,
Contente de les voir dans l'enceinte jalouse
D'une pelouse en fleurs pareille à la pelouse

Où, rougissant jadis sur le seuil de l'hymen,
Son aveu devança l'aveu de Rivalen.

BRANGIEN

Allez, brins gracieux et que chacun voltige
De la longue aile verte attachée à sa tige,
O fleurs, et posez-vous, dociles papillons,
A la place où leurs corps ont croisé leurs sillons !

Elle répand les fleurs contenues dans sa robe sur le lit de mousse et de feuillage, puis sort.

SCÈNE III

TRISTAN, ISEUT, GORVENAL

GORVENAL

Prête-moi Qui-ne-faut, Tristan, ton bon ouvrage,
L'arc sûr fait de ta main qui jamais sous l'ombrage
Ne manqua de clouer les daims dans le fourré.

TRISTAN

Quelle bête as-tu vue ?

GORVENAL

Un cerf rare, et serré
Par ton limier Husdent : muette est la poursuite,

Il le chasse vers nous en lui coupant la fuite :
Fils, tu l'as bien dressé : l'éclat de ses abois
Ne nous attirera personne dans ces bois
Qu'un silence effrayant enveloppe et clôture.

TRISTAN

Voici l'arc.

GORVENAL

Vous aurez royale nourriture !

SCÈNE IV

TRISTAN, ISEUT

TRISTAN

Te plairait-il, Iseut, que je harpe ? Tandis
Que Gorvenal poursuit les bêtes aux taudis,
Assis à tes genoux, rêveur et pacifique,
Je prendrai, si tu veux, cet instrument rustique
Dont nous avons tous deux été les artisans.

ISEUT

Ami, chante ton lai qui passera les ans,
Dis comment sur le sol que le bois mort endeuille
Au coudrier rompu s'enlace un chèvrefeuille,

Module : « Iseut amie, ainsi s'en va de nous :
« Voyez : ni vous sans moi non plus que moi sans vous. »

TRISTAN

Viens donc et que la brise errant au ras de l'herbe
De la chanson dans l'air éparpille la gerbe !

SCÈNE V

MARC, FROCIN

FROCIN

Personne ! Maîtrisez encore quelque peu
De votre impatience irascible le feu ;
Ils ne vont pas tarder à vous revenir puisque
Leur amour ne sait pas ce qu'en ces lieux il risque.
Nous n'avons, en rampant, point été rencontrés
Et, par ma foi ! mes os en sont courbaturés.
Aussi bien tout est calme et, là-bas, leurs cavales,
Qui paissent dans les prés, cascade, où tu dévales,
Ne leur révèlent point par leur hennissement
L'approche d'un fatal et sanglant dénoûment.

MARC

O cruelle beauté des choses ! O nature
Sans justice où le mal hideux et la droiture
Vivent également l'un et l'autre, voisins,
Mêlant les actes bons au crime et ses desseins,
Et buvant en jumeaux à la source commune
Ta splendeur, ô soleil, et ta douceur, ô lune !
Quoi ! c'est là leur asile et, sortant des rochers,
Dans leurs cendres des feux ne les ont point couchés !
Mais non, l'herbe sourit à leur folle tendresse,
Le soleil doucement réchauffe leur ivresse,
Et parmi le troupeau des hommes sans rougeurs
Je ne trouverai point d'amis ni de vengeurs !
Toi-même qui jadis machinais leur supplice,
De la fuite d'Iseut subitement complice,
Tu la vis en silence, ô Frocin, et durant
Des mois tu connus leur grotte, Marc l'ignorant !

FROCIN

Et que m'importe, à moi, qu'ils s'aiment et vous trompent ?
Je ne suis pas gardien de ces serments qu'ils rompent :
Il m'a suffi longtemps que dans leur doux exil,
Loin de mes chères nuits s'exerçât leur babil
Car du savoir complet voulant gagner la palme
J'exigeais près de moi non l'honneur mais du calme.
Vous me demanderez dans quel but, à présent,
Sans réclamer de vous ni bienfait ni présent,

Vers leur pur nid d'amour qu'enclôt la forêt vierge,
De mon œil conducteur je vous prête le cierge?
Regardez cette grotte : elle est, loin des cités,
Un lieu de sortilège et des mieux abrités;
Corinus, le premier des chefs de Cornouailles,
Autrefois dans le roc pratiqua ces entailles;
C'est là que les esprits qui hantent sa paroi
Légiféraient, dictant tout bas pour le vieux roi.
Seul un amour puissant, en quête d'un asile
Inabordable plus que dans les flots une île,
Pouvait, au fond des bois, aller chercher ce puits
De repos, de silence, inhabité depuis.
Eh bien, elle me plaît à moi, leur chère grotte!
Et par mon front luisant, bon roi, le projet trotte
De m'installer céans, en ermite, creusant
L'occulte au fond de l'ombre ou de l'incandescent,
Pour rendre à l'univers celui que Viviane
Tient endormi dans les lacets d'une liane,
Et pour que l'inconnu revoie en moi Merlin!
Vous allez m'en chasser votre tendre fretin,
S'il vous plaît, au plus vite! A part cette besogne,
Votre front, grand seigneur, qu'un fol amour renfrogne
M'intéresse peu...

MARC

Traître!...

FROCIN

Oh! vous ne pouvez rien
Sur moi, nous allons nous quitter et tout est bien.

Vous ne me serez plus utile : votre trône
Vous rappelle là-bas ; Frocin, après ce prône,
D'un ermitage vrai goûtera les saveurs,
Les amants morts ou bien partis vers vos faveurs !

MARC

Je les tuerai, Frocin !

FROCIN

Ah ! bravo ! Je préfère
Cela, car c'est écrit : ce couple, dans ma sphère,
Sans cesse portera quelque ombre ou quelque accroc.
Mais vous n'en aurez pas le courage : c'est trop !
Et vous serez toujours, ainsi je le remarque,
Des monarques trompés le plus trompé monarque.

MARC

Je ne viens pas juger ; tout est examiné ;
La sentence est rendue et le mal condamné !
Point de bourreaux et point d'assistants ! Je me venge
Moi-même, sans témoins. Je ne voudrais pas l'ange
D'extermination pour m'aider. Ah ! le temps
N'a pas en moi calmé les courroux palpitants ;
Chaque jour, en prenant mon glaive pour le ceindre,
J'espérais que le jour ne voudrait pas s'éteindre
Sans que j'aie, apaisant mon supplice hagard,
Clos leur lèvre au baiser et leur œil au regard.
Comment, dans l'espoir vain d'une telle entreprise,
Ai-je pu vivre un an sans que mon cœur se brise ?

Que sans vengeance un jour lentement envolé !
Et qu'un an peu de chose une fois écoulé !
Mais le temps peut s'enfuir ; la douleur éternelle
Me retrouve toujours semblable et tout plein d'elle.
Sans cesse je revois l'heure où la trahison
Éclata, comme un jour funeste, en ma maison :
J'avais conduit Tristan jusqu'au seuil de la lice,
Et je me reprochais tout bas mon injustice
Et pour un sûr ami mes indignes façons,
Tant le perfide avait égaré mes soupçons !
Quand je ne trouvai plus dans la chambre confuse...
Comment m'ont-ils joué ? Par quelle basse ruse
Les fuyards se sont-ils rejoints hors des fossés,
Reine, vassal, servante, écuyer, empressés
Tous, jusqu'au chien Husdent à la langue traîtresse ?
Du départ de Tristan qui prévint sa maîtresse ?
Hélas ! Elle guettait sans doute son ami,
Croyant l'époux trompé sûrement endormi,
Et sans doute c'était leur plus chère coutume
De s'attendre au jardin enveloppé de brume !
Cachée en quelque coin obscur elle entendit
Mon menaçant langage et son cœur interdit
Tressaillit à ma voix et s'angoissa d'entendre
Que jamais plus la nuit ils ne pourraient s'attendre !
Tel fut son fol amour que...

FROCIN

Seigneur, les voici !

MARC

Va-t-en !

FROCIN

Je ne suis pas trop exigeant. Ainsi
Chassez-les : c'est vraiment tout ce que je demande.

MARC

Ils périront !

FROCIN

Craignez que votre cœur s'amende !

MARC

Va-t-en !

Frocin sort.

MARC, seul

Ciel ! je les vois ! Beaux, radieux et frais !
Ah ! je ne croyais pas que je les reverrais !

SCÈNE VI

MARC, TRISTAN, ISEUT

ISEUT

Perdus, Tristan !

TRISTAN

Hélas ! Que ne nous fait-il prendre
Par ses soldats : bien mieux je te pourrais défendre !
Mais il a craint, n'étant point seul, de s'avilir !

MARC

Il n'ose me frapper qui sut bien me trahir?

TRISTAN

Seigneur, je défendrai mon Iseut à l'encontre
De tous, même de vous ; mais qu'un serment me montre
Que vous respecterez, moi mort, son corps chétif
Et vous pourrez sur moi lever un bras hâtif !

ISEUT

Non pas Tristan, mais moi, chez vous la mal venue !
Il vous fut cher avant que je vous sois connue ;
Longtemps vous l'aimiez seul et dans ce temps heureux,
Seigneur, votre amitié suffisait à tous deux.
Mais je vins, j'ai troublé votre vie et la sienne,
Moi seule j'ai mis fin à l'union ancienne.
Seigneur, que par ma mort recommence bientôt
Votre vieille amitié dans votre vieux château !
Et toi, Tristan, et toi, si vraiment ton cœur m'aime,
N'accuse de ma mort nul autre que moi-même,
Ne lui reproche rien et sache-lui bon gré
De m'avoir accordé ce que j'ai désiré !

MARC

D'épargner l'un de vous si j'avais la folie
Ce n'est pas celui-là pour qui ta voix supplie
Et pour lequel enfin de ton infâme ardeur
Tu me montres ici toute la profondeur !
Non ! Non ! Tu l'aimes trop pour que cette prière
Arrête devant lui ma rage meurtrière !
Hélas ! en t'écoutant je songe avec horreur
Qu'au jour de notre hymen peut-être la fureur
De cet amour déjà remplissait ta pensée
Et que je n'eus jamais entière l'épousée !
Tristan ! Tristan ! Pourquoi t'en fus-tu me quérir
La perfide par qui je devais tant souffrir ?
Et toi, qui m'apportais avec eux l'insomnie,
Vaisseau, qui, protégeant leur double vilenie,
As peut-être bien vu leur amour commencer,
Dans l'abîme des flots n'as-tu pu t'élancer ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, BRANGIEN

BRANGIEN

O roi Marc, le vaisseau, le flot que l'on révère
Pour se montrer toujours aux parjures sévère,
Et le ciel qui s'indigne aux actes offensants,
Les éléments enfin, les savaient innocents !

MARC

Que me dit celle-ci ?

BRANGIEN

Roi Marc, cette parole
Est grave : l'écouter très calme est votre rôle,
Et savoir tout, d'un cœur paisible, longuement !
Le coupable en ceci c'est moi ! J'en fais serment !
Il vous faut jeter mon corps à la pourriture
Et les déclarer, eux, sans reproche !

MARC

Imposture !

BRANGIEN

Écoutez ! Écoutez !

ISEUT

Brangien, tais-toi !

TRISTAN

Brangien,
Ne lui révèle pas le charme de ce lien
Fluide !

ISEUT

Que nous seuls sachions nos destinées !

TRISTAN

Leurs beautés au savoir d'autres seraient fanées !

ISEUT

O ma sœur, va !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS BRANGIEN

TRISTAN

Seigneur, votre cœur, que surprend
Ceci, pour le comprendre est vraiment assez grand
Mais il est des secrets pour la bouche indicibles.
Ce qu'affirme Brangien est des choses possibles :
Nous sommes innocents. Je ne reconnais pas
Mon tort et ce n'est point la crainte du trépas
Qui me rejette vers un lâche subterfuge.
Ne nous jugez donc pas ainsi que chacun juge :
Car voici bien des soirs et des soleils levants
Que nous ne vivons plus au pays des vivants
Et que leur vil principe et que leur loi vulgaire
Dans leur étroit étau ne nous retiennent guère.
Je dirai franchement que de notre destin
Nous avons accepté tout le fatal certain

Et goûté fièrement par notre amour qui l'orne
Une félicité sans mélange et sans borne.
Rameaux qu'un souffle mâle arrache palpitants,
Nos âmes ont passé dans un vent de printemps,
Dont le joyeux élan les tord et les emporte,
Aux limites du monde une invisible porte !
Je jure simplement sous le dôme éternel
Que je n'ai point aimé d'un amour criminel
Et que la blonde reine, à mes pas qui s'attache,
Plus encor que Tristan est sans crime et sans tache !

ISEUT

Quels crimes, quels forfaits aurions-nous perpétrés,
Nous qu'un pouvoir divin a sans doute enivrés ?
Contre le pur amour qui te semble un caprice,
O roi, n'élève plus de voix accusatrice !
Par lui la vieille terre est un clair paradis
Où vivent deux enfants de leurs sens étourdis,
Dans le large mépris de toutes douleurs vaines,
Abandonnés au Dieu qui coule dans leurs veines !
Une beauté mystique environne leurs corps,
Leurs yeux ont des clartés et leurs voix des accords,
Tandis que, connaissant des bontés ineffables,
Leurs cœurs s'ouvrent au bien comme le ciel des fables !

TRISTAN

Le magicien puissant qui fit pour nous si beaux
L'humble lit forestier sur la mousse en lambeaux,

A travers l'inconnu la fuite périlleuse,
La halte peu certaine au creux de quelque yeuse,
Un long hiver chargé de glace et de frimas,
De l'âtre de gros bois le maladroit amas,
La mort même, au détour du chemin, qui nous guette,
Nous excuse-t-il pas d'avoir, sous sa baguette,
Laissé l'oubli de tout, dans nos membres tremblants,
Monter comme une nuit pleine d'astres brûlants ?

ISEUT

Je dirai plus, seigneur : pour un désir frivole
Croyez-vous que Tristan, à ses sens bénévole,
Ait trahi l'amitié qui lui fit si souvent
Aventurer sa vie en un hasard mouvant,
Cette douce amitié dont le charmant partage
L'enchaîna tant de temps loin de son héritage ;
Et qu'il eût, en un jour, soudain désavoué
Avec tous vos bienfaits son passé dévoué,
Si quelque force, plus que ses souvenirs forte,
N'avait dans son esprit déchaîné sa cohorte ?

MARC

Quoi ! l'adultère, ses baisers, ses voluptés,
Ils seraient innocents ceux qui les ont goûtés ?
Cela ne se peut pas ! Je le sens ! Je l'affirme
Sur le Dieu que le clou païen rendit infirme !
Ha ! Ha ! Si je les crois si coupables, comment
Ai-je permis qu'ils me parlent abondamment ?

Cette grotte est vraiment riche en sorcellerie !
Une splendeur jaillit autour d'eux, intarie
Et réelle et mon bras loin d'eux est enchaîné !
Pourtant non ! Seules leurs âmes ont rayonné !
Un charme ferait-il que moi je compatisse
A ce qui me honnit? O justice ! Justice !
Rien n'est-il donc certain dans nos cœurs ? Je ne peu
Plus frapper ! Mon vouloir fléchit-il pour si peu ?
J'avais jugé ! Je me disais fort ! O jactance !
Oui peser, discuter à nouveau la sentence !
Mais sans voir leurs yeux ! Leurs yeux flamboyants sont pleins
De magie, et devant eux mes esprits enclins
A la faiblesse ! Allez ! Sortez ! Mais non ! les branches
Vous cacheraient bientôt, fuyant, à mes revanches !
Restez ! O forêt vierge, inspire-moi le bien !
Laisse-moi méditer en toi, sois mon soutien !
Et vous ne cherchez pas une fuite coupée,
Car bouger serait vous jeter sur mon épée !

SCÈNE IX

TRISTAN, ISEUT

TRISTAN

Iseut ! Iseut ! Ne crains rien ! Il ne frappera
Pas ! Il n'osera plus !

ISEUT

Il nous séparera !

TRISTAN

Jamais !

ISEUT

Il le peut trop...

TRISTAN

Nous pourrons choisir entre
L'obéissance et la...

ISEUT

Que la mort plutôt entre
Dans la grotte d'amour !

TRISTAN

Non ! Nous obéirons !
Iseut, je ne peux pas laisser aux flancs des troncs,
Près desquels si souvent vibra notre caresse,
Couler le sang du corps qu'avec bonheur je presse !
La mort ! La mort ! Oui, oui ! Notre premier baiser
Sous son aile, déjà qui venait nous toiser,
S'entrecoupa du cri dont l'homme la défie ;
Mais, certe, c'est moi seul que ce cri sacrifie,

Et je demeure prêt à la laisser férir
Sur moi tout seul mais non à te laisser périr !
Quitte-moi s'il le veut ! Quitte-moi. Je fus lâche
Trop déjà de permettre, Iseut, que sans relâche,
Dans l'exil douloureux auquel j'étais jeté,
Tu suivisses partout mon âpre pauvreté !
Va ! va ! Retourne loin de moi, vers tes richesses,
D'un destin mérité recevoir les largesses,
Et laisse longuement renaître, s'il revient,
L'insoucieux sourire, Iseut, qui te convient !
Pour moi je suis celui qu'une mère mourante,
De sa lèvre blêmie et sa voix expirante,
Pressentant que bientôt elle m'aurait quitté,
Nomma du triste nom que tous m'ont répété !

ISEUT

En ton haut dévoûment Iseut te suivra vite :
J'imiterai l'exemple où ton grand cœur m'invite,
Je vivrai, quoi qu'il coûte, afin que toi sauvé,
Et suivrai, pour toi seul, son ordre réprouvé !
Mais je ne souffre pas que ta voix se repente
De m'avoir de l'exil laissé suivre la pente !
Non ! Non ! Car il me fut trop bon de me cacher,
Tapie auprès de toi dans le creux du rocher,
Et parfois accrochant l'hermine que je porte
Aux glaçons hérissés sur la verdure morte ;
Puis lorsque le temps clair fit pousser les bourgeons,
Sous des branches en hutte ou sur un lit de joncs,

D'écouter près de toi, qui si bien les imites,
Tous les petits oiseaux, advolés des limites
De notre vert royaume à notre vert palais,
S'ébattre à la lumière et gazouiller leurs lais !

TRISTAN

Si désormais hélas ! l'espace nous sépare
Qu'aucun ressouvenir de moi ne te prépare
Pour tes songes du jour ou veilles de la nuit,
Vers le passé rempli si bien, un long ennui ;
Laisse pour l'avenir que ton vouloir assume
Le grand oubli noyer le regret qui consume !

ISEUT

Que dis-tu, cher Tristan ? Eh quoi ! faut-il bannir
A jamais, ami beau, ton divin souvenir ?
Faut-il qu'en nos esprits dévastés rien ne reste
De tout ce qui nous fut si cher et si funeste,
Ni dans nos cœurs plus rien de ce qui tant émeut
Iseut près de Tristan et Tristan près d'Iseut ?

TRISTAN

Je n'opposerai point, pour que son poids s'allège,
A ma douleur sacrée un oubli sacrilège ;
Mais je veux pour moi seul, toujours sombre et blessé,
Le chagrin qui s'éveille en songeant au passé,

Je veux pleurer moi seul sur la douceur ravie,
Trop heureux de pouvoir t'emporter par la vie,
Où toute chose, hélas ! se disperse et se fond,
Image impérissable en mon être profond !

ISEUT

O généreux, qui me léguant l'indifférence,
Demande à conserver pour lui seul la souffrance,
Crois-tu qu'Iseut consente à ne point partager
La lointaine amertume où tu vas te plonger ?

TRISTAN

Oui, lointaine ! Mais jure, en quelque lieu que j'aille,
Car il me va falloir quitter la Cornouaille,
En quelque temps aussi que ce soit, sans délais,
D'accourir près de moi si jamais j'appelais,
Comme je jure ici, si jamais tu pourvoies
Un messager pour moi, de le suivre en ses voies !

ISEUT

Tristan, qu'avons-nous dit ? Se peut-il ? Non ! Non ! C'est
Un rêve, un rêve, dont l'horreur nous pourchassait !
Tristan, prends-moi dans tes deux bras ! Tristan enlève
Iseut ! Passons fuyant et vainqueurs sous son glaive !
Emporte-moi très loin ! Partout où tu voudras !
J'irai toujours, encor ! Partout où tu fuiras !
Le collier de tes bras sur mon cou qu'il se ferme !
Ha ! Marc revient ! Hélas ! Hélas ! voici le terme !

SCÈNE X

LES MÊMES, MARC

MARC

Iseut, suis-moi.

ISEUT

Seigneur, où vous suivre, seigneur ?

MARC

A Tintagel.

ISEUT

Je vous suivrai, sur mon honneur.

TRISTAN

O roi Marc, tout ceci, certes, n'est pas un piège
Qui conduit à la mort ?

MARC

Telle crainte n'assiège
Pas qui me connaît bien.

TRISTAN

Je m'incline.

MARC

Suis-moi,
Iseut.

ISEUT

Mon seigneur Marc, si vous avez ma foi,
Cette forêt retient mon cœur dans sa lisière.

MARC

Ton corps n'en foulera du moins plus la poussière,
Je ne retournerai pas seul et veuf du moins
Parmi mes preux, de ma douleur ces froids témoins,
Tandis que vous seriez, dans votre humble caverne,
Plus heureux que le roi, seul dans sa gloire terne !
Viens !

ISEUT

Tristan !

MARC

Viens !

ISEUT

Tristan ! Fossure ! Tilleuls ! Rocs !
Terre où les laboureurs n'ont pas poussé leurs socs !
O silence sacré !

MARC

Viens !

ISEUT

Brangien ! je t'emmène !

Brangien paraît à l'entrée de la grotte.

Brangien, dans sa prison suis cette forme humaine !

SCÈNE XI

TRISTAN seul, puis GORVENAL

TRISTAN

Partie ! Elle est partie, Iseut, à tout jamais !
Ah ! je ne savais pas à quel point je l'aimais !
Iseut !

GORVENAL

Mon fils ! Mon fils !

TRISTAN

Maître, à la voix pressante
De son époux, elle est partie, obéissante !

GORVENAL

Je les ai vus. Partons aussi !

TRISTAN

Dieu ! de ce coin
Retiré, la sentir et si près et si loin !
Je ne peux pas ! Courons ! Allons la lui reprendre !
Sa vie, ô maître est mienne et Marc doit me la rendre !

GORVENAL

Tu n'iras pas ! Oui, moi, moi toujours indulgent
A l'amour insensé, sous mes cheveux d'argent,
C'est moi qui te retiens pour que ne se déchaîne
Pas contre elle l'amour de Marc devenu haine !

TRISTAN

Il a raison ! Mais je ne puis ! Maître retiens
Moi, car mes efforts ne peuvent pas et les tiens
A peine me pourront maîtriser !

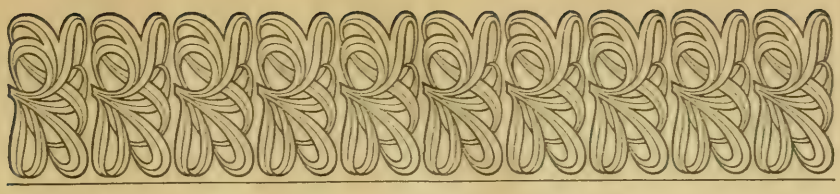
GORVENAL

Fils, pour elle,
Étouffe dans ton cœur ta douleur personnelle !

TRISTAN

Que deviendrai-je, hélas ! sans Iseut, maintenant ?
Où donc aller ? Partout où j'irai, me traînant,
Vers mon bonheur perdu tendant un bras avide,
Du monde indifférent je fouillerai le vide !
Mon âme, qui jadis vit largement fleurir
L'adorable souffrance avec l'âpre plaisir,
Désormais pour toujours aux regrets condamnée,
A l'ennui sans espoir se sera résignée !
Dans mes mornes langueurs et mes inactions
Je n'espérerai plus sans des déceptions,
Souriante à l'amour et déjà frissonnante,
Son apparition prévue et surprenante !
Subir cela serait plus que l'homme ne peut !
Dieu ! l'éternelle absence ! Iseut ! Iseut ! Iseut !

ACTE CINQUIÈME



ACTE CINQUIÈME

Une Salle du Château de Tintagel.

SCÈNE I

BRANGIEN seule

Ne reviendras-tu pas, ô sommeil qui désertes
Les paupières d'Iseut nuit et jour entr'ouvertes ?
Voltige, en la guettant, sur ces moelleux coussins,
Pour chasser les pensers chers, à son corps malsains !
Trop tard ! Glissant en elle ainsi qu'une couleuvre,
Le philtre a révolu lentement sa male œuvre.

SCÈNE II

ISEUT, BRANGIEN

ISEUT

Assez de lais! Reprends la harpe aux bras perclus ;
Ma voix est lasse aussi, je ne chanterai plus.
Chanson des amoureux languissants dans l'attente,
Vous me bercez pourtant de votre plainte lente,
Lai de l'amante en pleurs et seule dans la tour,
Et toi lai du vaneur guettant le cher atour!
Mais bientôt à jamais ma voix se sera tue
Et la mort coulera dans la reine abattue.

BRANGIEN

Iseut, lâche qui meurt!

ISEUT

Hélas! j'ai trop lutté,
Je t'ai trop obéi : deux ans j'ai résisté!
Deux ans! Tristan! Tristan! Où, dans cette minute,

Où donc es-tu ? Dans quel palais, dans quelle hutte ?
Ou bien à quels genoux traînes-tu mon oubli ?

BRANGIEN

Blasphème !

ISEUT

Il a laissé tout ce temps accompli
Sans me parler de lui ! Deux ans sans qu'il envoie
Un messager ! Cruel, pour que je te revoie,
Quoi, n'as-tu rien tenté ? Ne savais-tu donc pas
Que le danger avait pour moi de beaux appas
Et que le demandait ma voix irréfléchie !
Oui, parfois, sous la mort fût notre chair blanchie,
Dût nous surprendre Marc, oui, parfois j'espérais
Que du tronc des grands pins vers moi tu monterais
M'appelant hors des tours où j'étais retenue,
O voix du rossignol si chère et si connue !
Ah ! le danger suave, en tendant son lacet,
Aurait rompu l'ennui dont tout m'envahissait !
Afin que son esprit se distraie et varie
Un homme a les combats et la chevalerie ;
Mais la femme n'a rien qui chasse les douleurs ;
La harpe et le rouet laissent couler ses pleurs
Et, songeuse, pendant que le temps se déroule,
Elle se livre aux maux qui la hantent en foule ;
Le désespoir lui tisse un éternel manteau.
Oubliée ! oubliée ! Ah ! mourrai-je bientôt ?

BRANGIEN

Ciel ! une rougeur monte, Iseut, à votre tempe,
Une sueur glacée et funeste vous trempe,
Vous tremblez et je sens, le long de vos habits,
Battre tout votre sang dans vos membres maigris !
Si vous n'étouffez point la douleur qui se hausse
Redoutez que trop tôt la mort ne vous exauce !

ISEUT

Brangien ! mon cœur se rompt ! Une armure de fer
Pèse sur ma poitrine où s'ébat un enfer !
Et ma gorge, mon souffle à grand peine la perce !
Mes bras tombent, mon front tenaillé se renverse !
Tristan ! S'il appelait, hélas ! je ne pourrais
Pour voler vers Tristan, ô mort, rompre tes rets !
Je veux vivre, Brangien, vivre, que la mort veuille
Ou non, vivre jusqu'à ce qu'il revienne et cueille
L'âme pleine de lui dans un dernier baiser !
Qu'on le cherche, Brangien : mon corps va s'épuiser !
Il viendra, car, s'il tarde, il a craint des embûches
Pour moi, craint que pour moi ne s'allument les bûches ;
Son retard autrement ne saurait s'expliquer ;
Il viendra puisque Iseut n'a plus rien à risquer !
Mais non, restez, car vous ignorez la contrée
De son séjour lointain. Et seule l'adorée
La trouvera ! J'irai moi-même, sans surseoir,
Je ne me connais plus de seigneur au manoir,

Le nuage est mon maître et le vent qu'il recèle;
Que m'emporte vers lui leur course universelle!

BRANGIEN

Ah! Tu me l'avais dit, sombre prédiction!
Et comme un chant lointain de désolation,
Depuis qu'elle pâlit et que son corps défaille,
Voix de sa mère, hélas! ton souvenir m'assaille :
« Malheur à ces amants qu'unira la boisson
« Si l'hymen ne leur fait une seule maison;
« Tourmentés des désirs qu'aucun baiser n'apaise,
« Sans que jamais l'honneur ni le devoir leur pèse,
« Ils courront tous les deux vers leur double cercueil
« Comme un esquif, poussé par le flux, vers l'écueil! »

ISEUT

Il m'appelle, Brangien!

BRANGIEN

Voici bien des journées
Que vous pensez ceci...

ISEUT

Par la mer amenées;
Des clameurs, par moments, m'arrivent...

BRANGIEN

Un signal
Croyez-vous?

SCÈNE III

LES MÊMES, UN MENDIANT

BRANGIEN

Mendiant, que veux-tu?

ISEUT

Gorvenal!

GORVENAL

Toi qui m'as fait passer jusqu'en ces lieux, dépouille
D'un miséreux, merci!

ISEUT

Tristan?... Parle! Je fouille
Tes yeux pour deviner!

GORVENAL

Puissiez-vous le revoir!

ISEUT

Il meurt!

GORVENAL

Vous êtes prompte, ô reine, à tout savoir!

ISEUT

Brangien, il m'appelait...

GORVENAL

Reine, le temps nous presse,
La nef qui m'amena demeure prête et dresse
Sa voile sans répit!

ISEUT

Où Tristan?

GORVENAL

A Penmarch!
Et la Bretagne est loin de la terre de Marc!
La Bretagne est la halte où son pied las trébuche;
En vain de chaque peuple il a couru la ruche,
Il a, pour s'occuper, trouvé plus d'un combat
Et passé dans les rangs où tout guerrier s'abat;
Mais ce que n'ont point pu les épieux et les flèches,
Ce qu'aucun ennemi n'a parfait sur les brèches,
L'ennui, le désespoir, l'amour et la langueur
Ont fatigué sa force et brisé sa vigueur!

ISEUT

Qu'ai-je entendu? Tristan se meurt! Chère figure
Si douce, que le froid va rendre blême et dure !
Chère voix qui vibrait d'amour! ô noble bras,
Maintenant jamais plus tu ne m'enlaceras!
Gorvenal, cependant qu'il sent la grave approche,
Il m'attend, n'est-ce pas? étendu sur la roche,
Devant la mer, hélas! et nul, ah! je le crains,
Ne l'aide pour traîner ses lamentables reins;
Aucun ami peut-être, en un cœur magnanime,
Ne daigne partager l'angoisse qui l'opprime!

GORVENAL

Le fils du roi breton, un enfant : Kaherdin,
S'apprend à regarder mourir un paladin.

ISEUT

Jeune homme généreux, puissent les destinées,
Meilleures que pour nous, abriter tes années!
Je te suis Gorvenal! Qu'on cherche Marc!

BRANGIEN

J'ai peur!
Qu'allez-vous faire Iseut? Eh quoi! dans la stupeur
De la faiblesse, vous si pâle et lamentable,
Allez-vous affronter ce courroux redoutable?

Et même s'il cédait et vous laissait partir...
O Gorvenal, crois-tu qu'Iseut puisse sortir
Du moutier pour tenter les remous du tangage ?
Ah ! regarde-la mieux !

GORVENAL

O ciel ! ciel ! Mon langage
Était d'un insensé ; car son front est marqué
Par cette même mort dont Tristan est traqué !
Hélas ! c'est en voulant la fuir qu'ils l'ont trouvée !
Que faire ? Le chercher ? Mais dès mon arrivée
Dans la Bretagne, ayant usé tout le délai,
Je n'aurais plus trouvé qu'un homme qui râlait !

BRANGIEN

« Sitôt qu'un des amants cède au froid qui le navre
« Le blême survivant tombe au blême cadavre
« Et, couché près de lui, douloureux et vaincu,
« Il meurt de cet amour dont il avait vécu ! »

ISEUT

Oui ! Près de lui couchée ! Accomplissons entière
La prédiction triste et douce de ma mère !
Oui ! Oui ! J'arriverai mes amis jusqu'à lui
Avant que le dernier de ses matins ait lui !
La mer me portera comme un enfant qu'on berce !
Et Marc ordonnera qu'on abaisse la herse

Devant celle qui meurt et qui, sans repentir,
Le front haut, sortira de chez lui sans mentir!
Brangien, appelle Marc! La reine te l'ordonne!

SCÈNE IV

ISEUT, GORVENAL

ISEUT

A la grandeur de Marc, ami, je m'abandonne :
Laisse-nous seuls sans crainte.

SCÈNE V

MARC, ISEUT

MARC

Eh quoi! serait-il vrai
Qu'entr'ouvrant une fois son cœur toujours secret,
Après tant de silence et de froide réserve,
Iseut ait souhaité que mon amour la serve?

ISEUT

Regardez-moi, seigneur ; et dites-moi sans fard
Si ce corps amaigri, ce visage blafard,
Ce fantôme léger qui dans votre domaine
Se traîne, plus fantôme encor chaque semaine,
Est cette même Iseut que l'Irlande envoya
Monter au trône auguste où vous siégiez déjà.
Seigneur, vous le verrez bientôt à cette mine
Que la mort lentement m'enveloppe et me mine ;
Mais il serait pour nous pénible également
Que le mal fût nommé dont je meurs sûrement.

MARC

Hélas !

ISEUT

Je n'en suis pas une unique victime :
Dans ce même moment, à Penmarch, se décime,
Privé de tout secours et de toute douceur,
D'un mal semblable au mien, le fils de votre sœur.
Afin de me l'apprendre, un messager vous brave ;
C'est ce Gorvenal bon, c'est cet écuyer brave
Que vous avez jadis vu tant à ses côtés
Et qui pleure aujourd'hui sur ses jours dévastés ;
Tristan enfin m'appelle, il demande, il implore
Le droit inespéré de me revoir encore !

MARC

Quoi !

ISEUT

Daignez me permettre un langage écouté !
Depuis que le pardon fut par nous accepté,
De ce pacte, seigneur, quelle que fût la clause,
Quels que furent nos pleurs, nos souhaits et leur cause,
Autant que nous revoir nous eût été plaisir
Aucun n'avait voulu céder à son désir,
Mais tout change aujourd'hui : le sort impitoyable
Nous prépare à tous deux un regret effroyable,
Et fait qu'à nous revoir nous ne trouverions plus
Que mortelle amertume en quelques courts saluts !
Pour moi, baignant de pleurs votre pourpre loyale,
Je ne demanderais à votre âme royale,
Si ces pleurs la pouvaient convaincre ou l'attendrir,
Qu'à prier près de lui, consoler et mourir !

MARC

Voici le dernier coup que l'épouse infidèle
Peut ajouter aux maux qui me sont venus d'elle !
Et certe, après ceci, plus rien ne m'atteindra !
Hélas ! je le savais, nul ne me l'apprendra,
Que gardant avec foi ta tendresse fautive,
Chaque jour en ces lieux te retrouvait plaintive ;
Mais à cette pitié que tu viens d'implorer
Mon douloureux amour a pu la mesurer !

Ah ! tu m'as enseigné, durant ces deux années,
Des heures de douleur sans cesse ramenées
Et plus âpres encor qu'aux temps où la forêt
Vous faisait à tous deux un asile discret.
Je te gardais mais sans que ton âme consente
A n'être pas d'ici, quoique présente, absente :
Rêveuse tout le jour, d'esprit désabusé,
Et ton regard jamais sur ces choses posé,
Tu t'en allais au loin, malgré moi toujours libre,
Sur la route où, dans l'air, le rayon du jour vibre !
Te l'avoûrai-je, Iseut ? Par toi je me jugeais
Rabaissé dans ma gloire et parmi mes sujets
Jusqu'à n'être souvent, ainsi qu'un roi d'Asie,
Qu'un geôlier tout transi de basse jalousie !
Il ne manquait plus rien à mon cœur condamné
Que de t'entendre, après ton silence obstiné,
Que des lais amoureux rompait seule la stance,
Pour l'absent toujours cher proclamer ta constance !

ISEUT

Seigneur, si de souffrir autant vous fut enjoint,
En nous en punissant ne nous accusez point.
Cet instant est venu qu'il faut qu'on vous révèle
D'un merveilleux amour une étrange nouvelle,
Ce que dans la fossure où nous l'allions cacher
La crainte de la mort n'a pu nous arracher.
Seigneur, un philtre a fait notre triple misère ;
Déjà vous l'eussiez su de Brangien la sincère,

Mais seule Iseut, seigneur, Iseut ne le permit,
Car ce fut à Brangien que ma mère remit
Et pour vous et pour moi la boisson nuptiale
En qui l'amour brûlait la coupe glaciale;
Mais une erreur a fait que, déjouant ce but,
Où vos lèvres devaient boire Tristan a bu.
Et sans étaler plus à votre âme jalouse
Le sort qui vous ravit le cœur de votre épouse,
Je me tais et j'attends que le roi généreux
Juge moins durement deux enfants malheureux !

MARC

Qu'entends-je ? Quel miracle en mon âme scintille ?
Un sortilège ardent dans leurs êtres pétille !
Un sort irrésistible, une divine loi
Avaient creusé l'abîme entre l'épouse et moi !
Quoi que je fasse, ô ciel ! quoi que mon cœur invente,
Je ne détruirai pas leur œuvre trop savante
Et je vois entre nous longuement aplani
Un impossible amer semblable à l'infini !
Eh bien ! qu'Iseut du moins me bénisse et respecte
Et que, reconnaissant une preuve insuspecte
D'un grand amour qui cherche à se bien exprimer,
Elle ait du moins regret de ne pouvoir m'aimer !
Tu peux partir, Iseut, ton époux l'autorise !

ISEUT

Seigneur...

MARC

Entrez, mes preux !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GORVENAL, BRANGIEN,
CHEVALIERS CORNOUAILLAIS

MARC

La décision prise
Vous tous connaissez-la : Rejoignant mon neveu,
La reine va partir et c'est moi qui le veu !
Heureux le cœur rempli d'un amour admirable
Qui, s'il n'a pu trouver un accueil favorable,
Par l'abnégation et le renoncement
Sait du moins affirmer son noble sentiment,
Et faire à celui-là que vainement il aime
Le sacrifice auguste et complet de soi-même !

ISEUT

Je meurs, je ne verrai plus jamais votre toit ;
Dieu vous garde, seigneur !

MARC

Gorvenal, hâte-toi !

ACTE CINQUIÈME

Une tempête sur la grève de Penmarch.

SCÈNE VII

TRISTAN, KAHERDIN, PEUPLE BRETON

TRISTAN

Iseut ! Iseut !

KAHERDIN

Toujours son appel inlassable !

TRISTAN

Hélas ! je voudrais, d'un regard intarissable,
Des flots, ainsi que vous, fouiller au loin les creux !
Mais je suis faible, trop !

KAHERDIN

L'ouragan est affreux
Et tu ne verrais rien, non plus que nous. Demeure
Couché sur l'herbe, ami.

TRISTAN

Cueille avant que je meure
Le salut longuement pour elle préparé;
Tu le lui donneras !

KAHERDIN, au peuple

Qu'aucun œil égaré,
D'entre vos yeux, ne quitte un instant la tempête !
Je t'écoute, Tristan...

TRISTAN

Cher fils d'un père honnête,
Sous lequel la Bretagne est fière de servir,
Merci ! Grâces à toi le sort ne put ravir
A Tristan un foyer pour ses dernières heures
Et tes bontés m'ont fait ces attentes meilleures.

KAHERDIN

J'aime en toi ton amour que tu m'as tant confié;
Pour moi je ne connais encor que l'amitié,

Et de ton amitié je veux goûter les charmes;
Écoute : nous serons ensemble frères d'armes,
Nous tiendrons pour mon père, ainsi que deux bons fils,
Le fer dont le sommet, élargi comme un lys,
S'épanouit pour boire, à leurs coupes rosées,
La puissance et la gloire en sanglantes rosées !

TRISTAN

O Kaherdin ! je meurs !

KAHERDIN

Tu vivras, mais calmons
Tes craintes; parle pour celle que nous aimons.
Dis; je retiendrai tout !

TRISTAN

Hélas ! Soin inutile !
Elle ne viendra pas!

KAHERDIN

O parole futile !
O désespoir léger ! Elle viendra !

TRISTAN

L'enfant,
Qui ne la connaît pas, près de moi la défend ?

KAHERDIN

Elle viendra !

TRISTAN

Plût à Dieu ! Mais Gorvenal tarde,
Tu vois, à la convaincre et, seul, il ne hasarde
Point de retour !

KAHERDIN, au peuple

Eh bien ?

UN MARIN

Non. Rien, seigneur.

TRISTAN

Iseut !
Iseut !

KAHERDIN

Apaise-toi !

TRISTAN

Mes amis, si Dieu veut
(Car il ne faut jamais, même quand l'heure passe,
Ne plus espérer des surprises de l'espace)
Qu'un vaisseau par ce temps entre dans le chenal,
Regardez bien la voile, amis, que Gorvenal

Hissera comme un signe au-dessus de la hune
Et de qui la blancheur dira bonne fortune!

KAHERDIN

Ils savent...

TRISTAN

Oui! Oui! mais l'océan est trompeur;
Je le connais : souvent, dans la molle vapeur
Qui le caresse, j'ai cru voir la voile blanche,
Hélas! car dès longtemps le vaisseau, qui se penche
Au repos, sur ces bords devrait être incliné!

KAHERDIN

Ils ne pouvaient venir plus tôt.

TRISTAN

Abandonné!
Abandonné par ellè! Hélas! Ah! les étoiles
M'ont semblé le fanal que l'on attache aux voiles
Plus d'une fois, et les astres m'ont bien déçu!
Regardez! Un vaisseau peut être inaperçu
Là-bas derrière ce mobile monticule!
Viennent-ils?

KAHERDIN

Pas encor.

TRISTAN

Assez être crédule !
Mon cœur bat à se rompre au plus léger espoir,
Puis bat plus fort, ayant espéré sans rien voir.

KAHERDIN

Modère, ami, modère une fièvre qui ronge ;
Que pour elle du moins ton souffle se prolonge !

TRISTAN

Ah ! nos destins, Iseut, ne se ressemblent plus !
Moi je meurs, je succombe aux malheurs révolus,
Et j'ai trouvé souvent, au cours des heures creuses,
Trop lentes à mon gré leurs marches douloureuses,
Et mon corps trop robuste à supporter le mal !
Mais je n'ai point aidé ce que je sus fatal,
Car le secret espoir auquel mon cœur se livre
M'a fait lutter plutôt autant que j'ai pu vivre !
Quelle vie ! Autrefois ensemble nous portions
L'amour et la souffrance et nous ne nous quittions
Ni dans l'un ni dans l'autre. Aujourd'hui, quand j'expire,
Iseut, vous rayonnez dans l'orgueil de l'empire,
Et me voici tout seul, hélas ! tel que j'étais
Au temps de votre quête et lorsque je doutais
D'être jamais aimé ! Chère, l'amour se prouve
Par l'impossible et certe ! un homme se retrouve,

Surtout quand il a nom Tristan. Or il fallait
Me chercher en tous lieux ! Partout où l'on allait
On savait que j'avais passé ; toute la terre
M'a vu courir, hagard, cherchant à faire taire
Le long rugissement en moi de mon chagrin!
Il fallait envoyer en Gaule, sur le Rhin :
J'étais sur terre et la terre ne se déplace
Jamais! Il fallait donc envoyer, jamais lasse!
Mais, hélas! vers Tristan pas un signe léger!
Des mois, des mois ont fui! Pas un seul messager!
Et j'attendais fidèle et dur à toute femme,
Elle seule de loin a possédé mon âme,
Mais moi je n'ai trouvé, sur tout mon long parcours,
De mon bonheur unique aucun, aucun secours!

KAHERDIN

Quel accompagnement à sa voix que la rage
De l'ouragan! Ceci me paraît un mirage
Gigantesque ; j'entends la poignante clameur
D'un univers entier qui palpite et qui meurt!

TRISTAN

Le monde râle, sous l'amour, en agonie!

KAHERDIN

Par lui tout corps détruit, toute face ternie,
Maudit! Maudit! Maudit!

TRISTAN

Non ! Maudis les enfants
Qui lèvent, les yeux secs, des regards triomphants ;
Et l'étroite maison dont la tranquille enceinte
Ne s'est jamais ouverte à la tendresse sainte !

KAHERDIN

O Tristan, sans répit depuis les premiers ans,
Comparable aux sanglots d'immenses ouragans,
Et secouant le front des races qu'il émonde,
Un souffle d'amour triste a traversé le monde !

TRISTAN

Quel reproche à l'amour ?

KAHERDIN

La douleur et la mort !

TRISTAN

Ah ! Celui qu'un instant ce Dieu caresse ou mord
Peut s'endormir ! La joie immense il l'a goûtée !
Les siècles ont tenu dans son heure enchantée !
Et, sans en rien remettre aux douteux lendemains,
Les désirs inquiets, les espoirs surhumains,
Lui versèrent à flots, de leurs urnes fécondes,
L'éternel infini dans de brèves secondes !

KAHERDIN

Il est peut-être vrai.

TRISTAN

Kaherdin, seulement
La revoir de très loin ; la revoir un moment,
Même sans lui parler ! Quelquefois son visage
M'apparaît en un brusque et foudroyant passage ;
Et je crois, pour tenir ses charmes adorés,
N'avoir plus qu'à fermer mes deux bras labourés !
Puis elle disparaît ! Vainement je l'évoque
Alors, et je l'appelle avec un sanglot rauque
Et je ne revois plus, malgré mes efforts lourds,
Ses yeux profonds et bleus voilés d'un doux velours !
C'est ainsi que pour nous est à jamais scellée
La face d'un ami tombé dans la mêlée !

KAHERDIN

Qu'on apprête un vaisseau !

TRISTAN

Pourquoi ?

KAHERDIN

Pour la quérir !

TRISTAN

Marc te tuera !

KAHERDIN

N'importe ! Elle te peut guérir ;
Or il faut qu'elle vienne !

TRISTAN

Elle vient !

KAHERDIN

Il me trompe
Pour me retenir !

TRISTAN

Non ! Tu vas ouïr la trompe
Du vaisseau ! Je le sens ! Iseut ! Iseut ! Je sen
Ce qu'autrefois, lorsqu'elle avançait entre cent !
Quelque chose, je te le jure ! la précède !

LE PEUPLE

Un vaisseau ! — Le vaisseau de Gorvenal ! — A l'aide !
Comme il est rudoyé !

KAHERDIN

La voile ? Regardez !

LE PEUPLE

La voile est blanche !

TRISTAN

Iseut ! Iseut !

KAHERDIN

Ah ! vous tardez
A les secourir, vous !

Le peuple sort.

SCÈNE VIII

TRISTAN, KAHERDIN

Cris au loin

Ha !

TRISTAN

Quels cris !...

KAHERDIN

Ami, prie !

TRISTAN

Il s'est brisé !...

KAHERDIN

Demeure !

TRISTAN

Iseut ! Tête chérie !
Je ne la verrais pas !

KAHERDIN

Reste !

TRISTAN

L'ami m'a tué !

Il tombe.

KAHERDIN

Elle aussi, sûrement, car là-bas ils ont hué !
Morts tous deux et si près ! Le destin n'est pas pire !
Il ne vivra plus bien longtemps, quoiqu'il respire.

TRISTAN

Du bon navigateur, agile en bien des jeux,
Seigneur, on m'a conté le retour merveilleux.
Coulent vos jours ainsi qu'un ruisseau de prairie !
N'êtes-vous pas de ceux dont la lèvre est fleurie
De chants harmonieux et de mots exaltés ?

KAHERDIN

Redis les mots d'amour pour les postérités !

TRISTAN

Ainsi de saint Brendan, par les nuits étoilées,
Allait la nef, voguant aux îles dépeuplées...

KAHERDIN

Encor, Tristan, encor !

TRISTAN

Quel désir non permis
Ou mécontent ? Tu mords tes lèvres et frémis ?...
Laisse le lin léger qui couvre mon épaule
Sécher ton grand visage incliné comme un saule...

KAHERDIN

Encor ! Encor !

TRISTAN

Non pas reine pour vous, Tristan !
J'ai dit votre servante et tout en vous m'entend !...
Inoubliable jour où, sur la mer d'Irlande,
En la coupe, où l'or fin tordait une guirlande,
L'un et l'autre ignorant ses pouvoirs concentrés,
Nous l'avons bu tremblants et déjà pénétrés !

KAHERDIN

Encor !

TRISTAN

Le premier jour de l'été; la ramure
Roule de l'argent clair dans sa majesté mûre !...
Des sages de tout temps la juste austérité
En verra l'harmonie et la fidélité.
Oui, la fidélité !... D'une bouche ravie
Dans un large baiser cueillir toute la vie!
Iseut ! Iseut ! Iseut !

Il meurt.

SCÈNE IX

KAHERDIN, TRISTAN mort, LE MARIN BRETON

LE MARIN

Seigneur, ils sont sauvés !
Miracle !

KAHERDIN

Les secours divins sont arrivés
Trop tard ! Hélas ! Tristan est mort ! qu'on avertisse
Iseut et qu'elle sache en venant !

SCÈNE X

KAHERDIN, TRISTAN mort

KAHERDIN

Injustice
De la nature, ô toi, qui nous fais pour ceux-là
Dont la vie était belle ébranler tôt le gla,
Et qui mêles sans cesse, en un cruel caprice,
A l'amour créateur la mort dévastatrice,
Arrête-toi !

VOIX D'ISEUT

Tristan ! Tristan !

KAHERDIN, au corps de Tristan

Réponds des cieux !

SCÈNE XI

ISEUT, TRISTAN mort, KAHERDIN, GORVENAL, BRANGIEN, CORNOUAILLAIS, PEUPLE BRETON

ISEUT

Tristan !

GORVENAL

Et moi non plus n'aurai revu tes yeux.

ISEUT

En moi qui vais mourir la douleur fait silence.
L'âme, pour qui ceci fut trop, déjà s'élance ;
Mais vous, si vous avez dans son dernier éclat
Chéri le grand esprit qui tantôt s'envola,
Ne nous séparez point : qu'au tombeau s'éternise
Ce baiser que la mort auguste divinise;
Plus heureux que ceux-là qui vivent éloignés,
Nos amours dormiront sans cesse témoignés ;
Abritez-nous d'un pin aux branches recourbées,
Et dans le sein profond des choses retombées,
Nos âmes poursuivront le bonheur immortel
Qu'abritèrent la nuit les pins de Tintagel !
L'éternel est en nous, le feu qui vivifie !
Et les choses, toujours, auxquelles je me fie,
Se mêleront à nous, ainsi que dans ces nuits,
Pour l'hymen démené sans flambeaux et sans bruits.
Les choses ont été toujours dans notre joie :
D'abord le grand saphir liquide qui rougeoie;
Puis le verger fécond, tous les soirs enchanté,
Où s'évanouissait le château redouté ;
Enfin, la forêt vierge, où l'étroite fossure
S'enchantait des chansons que l'été plein susurre;

Et toujours nous sentions des choses approuvé
Le principe jadis en elles conservé
Et dont le sort, meilleur que les hommes ne croient,
A fait passer en nous les forces qui nous broient.
Mais nous vivrons aussi, chéris et respectés,
Au fond des cœurs mortels qui, pleins et tourmentés,
Vers le bonheur d'aimer vainement s'évertuent,
Pour avoir su le goût des caresses qui tuent.....

Elle se penche tout entière sur le corps de Tristan et meurt dans un baiser.

CAHIERS DE LA QUINZAINE

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série ; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du 2 octobre au 31 décembre 1904 on pouvait encore avoir pour vingt francs les vingt cahiers de la cinquième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués; ainsi depuis le premier janvier 1905 la cinquième série complète se vend quarante-sept francs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le premier mercredi du mois de trois heures à quatre heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, la correspondance de rédaction et d'institution; toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable; nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Je tiens à dire que jamais poète, dont l'impatience ne se fût pliée aux minutieuses recherches, aux lentes lectures romanes et gothiques, n'eût pu entreprendre une tragédie souvent traditionnelle de Tristan et Iseut s'il n'eût revécu le déroulement de l'histoire celtique dans la restitution de M. Bédier. Relier entre eux dans un même récit les proses et les vers innombrables et disparates; rapprocher les concordances lointaines; choisir entre les discordances, nécessitait une science si éloignée de ma compétence que je ne puis même essayer de la louer convenablement chez un autre. Je me borne ici à dire simplement sans analyse la bonne et harmonieuse conduite que M. Bédier m'a faite à travers les récits dont les versions originales m'étaient souvent d'un difficile accès; le patrimoine de mots oubliés mais toujours vivaces qu'il a rappelés pour les poètes dont l'art reprendrait l'œuvre des trouvères et des minnesänger; à côté enfin des charmants développements des vieux textes, ces concisions si justes et si poignantes qu'il me fut souvent impossible dans une tragédie de ne pas les préférer à ces développements jusqu'à en conserver la forme.

Mais aussi je tiens à dire que tout ce qui dans ma tragédie n'a pas été inspiré par la restitution de M. Bédier n'est cependant pas toujours de mon invention. Dès le douzième siècle un grand

poète dont l'œuvre fut interrompue par la mort avait entrepris une épopée de la légende complète, faite des imaginations précédentes et de sa violente passion personnelle. La prétérition, à mon sens un peu sévère, dans l'œuvre de M. Bédier, de nombreuses beautés de maître Gottfried de Strasbourg me paraissait regrettable. Je ne pouvais me proposer de les réintroduire toutes dans une œuvre qui n'a rien d'une reconstitution scientifique. Au lecteur soucieux de tout ce que Tristan et Iseut ont inspiré, je devais seulement de les signaler ici, puisque en affirmant ma reconnaissance respectueuse et particulière pour M. Bédier, il me fallait dire aussi combien le poète rhénan fut exactement pour moi un bon maître, selon son nom.

Eddy Marix

Mardi 18 avril 1905

Du même auteur, en préparation, la résurrection d'Adonis, tragédie.

ÉDITIONS D'ART ÉDOUARD PELLETAN
125, boulevard Saint-Germain, Paris

Vient de paraître :

JÉROME ET JEAN THARAUD

L'AMI DE L'ORDRE

ÉPISODE DE LA COMMUNE

ÉDITION ORIGINALE

15 COMPOSITIONS DE DANIEL VIERGE

GRAVÉES PAR FLORIAN ET EUGÈNE FROMENT

In-4° & in-8°, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 240 exemplaires numérotés

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Deux exemplaires, — numéros 1 et 2, — sur whatman, contenant l'un tous les dessins originaux ; l'autre un dessin original sur chacun des faux titres, plus une double suite d'épreuves d'artiste.

13 exemplaires, — de 3 à 15, — sur japon ancien, contenant une collection d'épreuves d'artiste signées de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de ..... **350** francs

IN-8°, JÉSUS

20 exemplaires, — de 16 à 35, — sur chine, au prix *net* de .... **200** francs

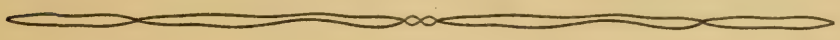
205 exemplaires, — de 36 à 240, — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de..... **60** francs

Il sera tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien, au prix *net* de..... **125** francs

6 collections d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de **100** francs

LIBRAIRIE DES CAHIERS, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.



Commander à la *Librairie des Cahiers* ces éditions d'art de *l'Ami de l'Ordre*.

Le poème de M. Bédier à qui notre collaborateur se réfère dans les deux pages que l'on vient de lire est *le roman de Tristan et Iseut ;* ce poème forme un volume in-18 de IV + 288 pages, — je compte sur la première édition, — marqué trois francs cinquante, édition Piazza, Sevin libraires ; en vente à la *librairie des cahiers*.

Nous avons annoncé en son temps et le poème, et le volume ; aussi longtemps que vivront ces cahiers, nous en reparlerons souvent ; *table de ce poème :* les enfances de Tristan ; le Morholt d'Irlande ; la quête de la Belle aux cheveux d'or ; le philtre ; Brangien livrée aux serfs ; le grand pin ; le nain Frocin ; le saut de la chapelle ; la forêt du Morois ; l'ermite Ogrin ; le gué aventureux ; le jugement par le fer rouge ; la voix du rossignol ; le grelot merveilleux ; Iseut aux Blanches Mains ; Kaherdin ; Dinas de Lidan ; Tristan fou ; la mort.

Le gérant, Charles Péguy

TABLE DE CE CAHIER

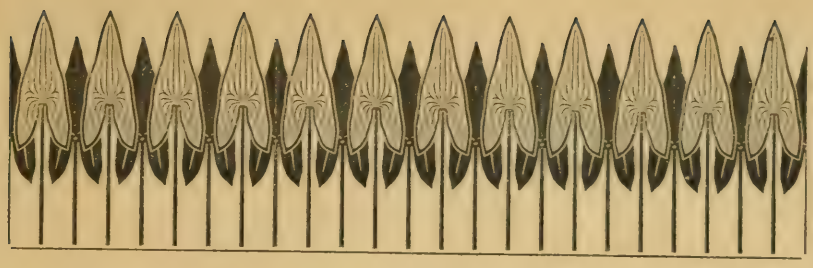


TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* II

Pour le dimanche des Rameaux V

Et pour le dimanche de Pâques VII

Cahier pour le dimanche des Rameaux et cahier pour le dimanche de Pâques IX

Rameaux XI

Marie de France. — *Lai del Chievrefoil.*

Heinrich von Freiberg. — *Marc fit planter une vigne.*

EDDY MARIX. — *La tragédie de Tristan et Iseut* XIII

Personnages XV

ACTE PREMIER I

Une salle dans le palais de Weisefort, en Irlande.

Scène I 3

Scène II 6

Scène III 8

Scène IV 12
Scène V 14
Scène VI 15
Scène VII 16
Scène VIII 18
Scène IX 20
Scène X 26
Scène XI 27

Acte deuxième 31

Une tente sur le pont d'un navire.

Scène I 33
Scène II 34
Scène III 37
Scène IV 38
Scène V 41
Scène VI 42
Scène VII 43
Scène VIII 45
Scène IX 50
Scène X 51
Scène XI 53
Scène XII 55

Acte troisième 57

La nuit, devant le château de Tintagel.

Scène I 59
Scène II 61
Scène III 66
Scène IV 68
Scène V 68
Scène VI 72

Scène VII 77
Scène VIII 78
Scène IX 85

Acte Quatrième 87

Une grotte dans la forêt.

Scène I 89
Scène II 92
Scène III 94
Scène IV 95
Scène V 96
Scène VI 101
Scène VII 103
Scène VIII 105
Scène IX 108
Scène X 113
Scène XI 115

Acte Cinquième 119

Une salle dans le château de Tintagel.

Scène I 121
Scène II 122
Scène III 126
Scène IV 130
Scène V 130
Scène VI 135

Acte Cinquième 137

Une tempête sur la grève de Penmarch.

Scène VII 137
Scène VIII 147
Scène IX 150

Scène X..... 151
Scène XI..... 151

Cahiers de la Quinzaine..... 155

Nos cahiers sont édités..... 157

Eddy Marix. — *Je tiens à dire que jamais poète*..... 161

Éditions d'art Édouard Pelletan, 125, boulevard Saint-Germain, Paris. — Jérôme et Jean Tharaud. — *L'Ami de l'Ordre*.... 165

Librairie des cahiers. — Joseph Bédier. — *Le roman de Tristan et Iseut*..... 167

Table de ce cahier..... 169

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce quinzième cahier le mardi 18 avril 1905.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 217

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce quinzième cahier
le jeudi 20 avril 1905

à l'Imprimerie Ernest Payen

13, rue Pierre-Dupont

à Suresnes

(Seine)

Il est impossible de suivre honnêtement le mouvement littéraire, le mouvement d'art, le mouvement politique et social si l'on n'est pas abonné aux *Cahiers de la Quinzaine.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la sixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer un mandat de vingt francs à M. André Bourgeois, même adresse ; on recevra en retour les cahiers déjà parus de cette sixième série ; puis on recevra de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître ; toute personne qui s'abonne à la sixième série reçoit donc automatiquement le premier cahier de cette série, qui est le catalogue analytique sommaire *de nos cinq premières séries.*

Nous mettons le présent cahier dans le commerce ; quinzième cahier de la sixième série ; un cahier vert de XVI + 176 pages ; in octavo grand jésus ; nous le vendons six francs.

CIRCULATE AS MONOGRAPH

AP
20
C15
sér.6
no 7,15

Cahiers de la quinzaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY